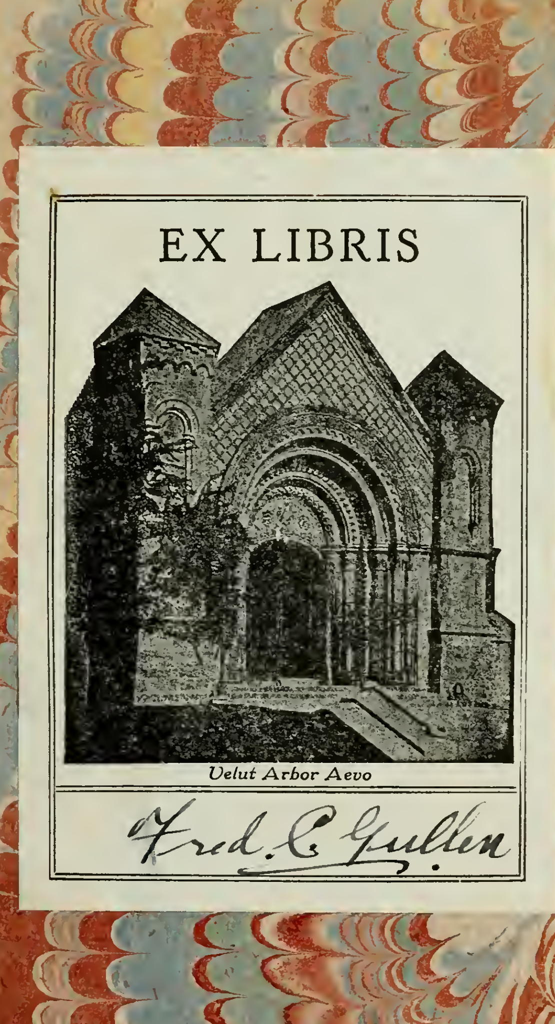






LETTRES D'UN FRANÇOIS.

TOME PREMIER.

LETTRES
D'UN
FRANÇOIS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum. Horat. Epist. 10.

TOME PREMIER.





A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. XLV.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

CES Lettres ont été écrites d'Angleterre depuis l'année 1737. jusques vers la fin de l'année derniere 1744. L'Auteur qui connoît tout le mérite & de celles que M. deMuralt, & de celles que l'un des plus grands Ecrivains de notre Siécle ont publiées sur les Mœurs & le Gouvernement des Anglois, ne pensoit point alors à rendre les siennes publiques ; ainsi il n'en a point retenu les dates sur des Copies qu'il n'avoit gardées que pour son usage particulier : cela est cause qu'on n'a pu les imprimer suivant le tems où elles ont été écrites, & qu'il y en a au III. Volume qui de-

vroient être au I. On a crû devoir en prévenir le Lecteur, à qui cependant cet ordre ne pouvoit qu'être indifférent, attendu que l'intelligence des matieres qui y ſont traitées n'en dépend pas.

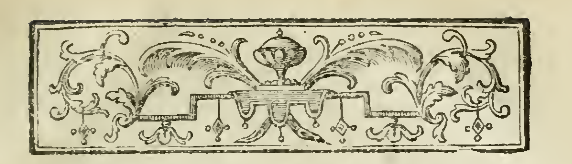




TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce premier Volume.

Fin de la Table du Tome I.



LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE I.

A Monsieur le Marquis DE *G****.

De Londres, &c.

MONSIEUR,



L'ETUDE la plus digne de l'Homme eſt celle de l'Homme même ; c'eſt la premiere que tout Voyageur ſenſé devroit avoir pour objet : les Mœurs & le Gouvernement d'une Nation étrangere nous mettent en garde contre nos préjugés, &

ſont la voie la plus ſûre de rectifer nos idées & de perfectionner nos connoiſſances. Telle étoit la pratique des anciens Philoſophes. Les Grecs alloient chercher dans l'Egypte les tréſors de la Sageſſe : ils y apprirent de nouvelles Sciences, ils en rapporterent de nouveaux Arts. Les Romains alloient étudier chez les Grecs, & cette politique néceſſaire pour le Gouvernement des Etats, & cette Philoſophie qui fait ſentir à tous les hommes la liaiſon de la vertu & du bonheur.

Paris eſt à quelques égards en poſſeſſion de la gloire dont Athènes & Rome ont joui ſucceſſivement: les Etrangers y abondent de toutes parts ; & qu'il ſeroit à ſouhaiter & pour eux & pour nous que la ſageſſe de nos Mœurs les y attirât autant que la politeſſe de nos manieres ! La Capitale de la France voit dans Londres une Rivale digne d'elle, & dont la jalouſie fait des efforts continuels pour lui diſputer la préſéance. Les Anglois paſſent pour la Nation la plus raiſonnable de l'Europe. Tout ce que j'ai lû, tout ce que vous m'avez dit de l'Angleterre a excité ma curioſité ; j'ai ſuivi vos conſeils, j'ai voulu connoître

par moi-même ce Peuple qui a une si grande réputation de sagesse, & qui se regarde comme supérieur à tous les autres.

En effet, quelle idée avantageuse ne doit-on pas se former d'une Nation qui paroît tout-à-la fois Guerriere, Commerçante & Philosophe ! C'est Rome, c'est Carthage, c'est Athènes même. Si l'on en croit les Anglois, & l'Empire de la Mer, & le droit de tenir la Balance del Europe leur appartiennent également, & du moins dans leurs prétentions, on trouve une preuve de leur puissance. La Reine Elisabeth a jetté les premiers fondemens de leur grandeur. Cromwell a achevé l'édifice ; & c'est en asservissant les Particuliers, qu'il a sçu rendre sa Nation si puissante Les Anglois, en différens tems, ont été la terreur de leurs Voisins; aujourd'hui dans les connoissances les plus utiles à la Société, ils en sont les Maîtres. Chez ce Peuple industrieux les Lettres fleurissent, les Arts sont cultivés, le commerce entretient l'abondance dans les différens ordres de l'Etat.

Qui peut procurer ces avantages à un Pays qui sans être plus fertile que ceux

qui l'environnent, eſt habité par des hommes plus riches, un Pays qui manque de bois & qui couvre la Mer de ſes Vaiſſeaux, qui produit peu de choſes dont ſes voiſins ne puiſſent ſe paſſer, & qui fait un Commerce ſi floriſſant par toute la terre !

Quoi qu'en diſent les Anglois, il eſt ſûr que la ſituation de leur Iſle y contribue du moins autant que la nature de leur Gouvernement. La Mer qui les environne en mettant une barriere à leurs conquêtes, les force à ſe tourner du côté du Commerce ; il eſt la ſource de leur puiſſance, comme elle eſt celle de leur liberté.

Ne nous en laiſſons cependant pas impoſer par les éloges qu'ils font de leurs Loix & de leur Politique, jugeons-en par l'influence qu'elles ont ſur leurs Mœurs ; examinons ſi ce Peuple eſt en effet plus heureux que ſes voiſins. C'eſt la ſeule voie de découvrir s'il eſt réellement plus raiſonnable. Leur forme de Gouvernement paroît dictée par la Sageſſe même ; mais peut-être ne faut-il que lire leur Hiſtoire, ou ſe trouver parmi eux, pour être convaincu que ce Gouvernement ſi vanté, de même que la Ré-

publique de Platon, n'eſt qu'un projet idéal qu'on ne peut réduire en pratique. Suppoſons que l'Angleterre ſoit dans le cas de la Chine, dont on dit qu'il n'y auroit pas de Pays au monde mieux gouverné, ſi l'intégrité des Officiers répondoit à la ſageſſe des Loix; accordons aux Anglois que le plan de leur conſtitution politique eſt de tous ceux qui nous ſont connus, le plus ſage en apparence, peuvent-ils prétendre qu'il le ſoit en effet, lorſqu'il eſt impoſſible dans l'exécution? Il a peut-être le plus grand de tous les défauts, c'eſt de ſuppoſer dans les hommes une perfection que l'humanité ne comporte pas.

Ce que l'on appelle proprement le Peuple, eſt ce qui diſtingue le plus les Anglois de leurs Voiſins; la part que lui donne dans le Gouvernement le droit qu'il a de choiſir ceux qui le repréſentent, lui inſpire une ſorte de courage qu'on ne trouve pas ailleurs dans ceux du même état; mais ce qui dans un rang ſupérieur donne aux ſentimens de la nobleſſe & de l'élévation ne produit dans le bas peuple que de la hauteur & de l'inſolence. Le courage de ceux de cette claſſe leur ſert plus à troubler l'ordre de

la ſociété qu'à manifeſter leur amour pour les Loix auxquelles ils doivent leurs Priviléges.

Ce n'eſt pas ſeulement dans le Gouvernement, c'eſt auſſi dans la nature du Pays que les Anglois habitent, c'eſt dans le Phyſique dont l'influence ſur le Moral eſt toujours ſûre, qu'il faut chercher les raiſons des différences remarquables à tous autres égards qui ſe trouvent entre eux & leurs voiſins : la même cauſe qui change le goût des fruits ſelon le terrain où ils croiſſent, produit cette variété d'humeurs & d'affections dans les hommes ſelon la qualité de l'air qu'ils reſpirent. Ainſi que les Plantes nous participons à la nature du Climat où nous vivons. Prenons-en l'exemple chez nous-mêmes, & voyons les effets qu'opere le Soleil dans nos différentes Provinces. Les Habitans de celles où les Orangers fructifient, & ceux de ce riche Pays qui eſt peuplé de Pommiers tiennent beaucoup du caractere de leurs Voiſins : on trouve dans les Normands le bon ſens des Anglois ; l'eſprit du Provençal eſt à peu près de la même trempe que celui des Italiens.

C'eſt aux brouillards dont leur Iſle eſt

presque toujours couverte, que les Anglois doivent & la richesse de leurs pâturages, & l'affection melancholique de leur tempérament. Cette disposition triste de leur ame est peut-être la cause qui les rend si violens dans leurs passions ; ils poursuivent avec ardeur l'objet qui les en distrait, c'est par-là qu'ils s'épuisent & qu'ils deviennent de si bonne heure insensibles aux plaisirs de la vie ; c'est-là ce qui fait qu'ils ne peuvent en supporter les peines pour peu qu'elles durent. Leur ame abattue ne se trouve plus assez forte pour souffrir. S'il faut du courage pour se donner la mort, il en faut encore plus pour soutenir la douleur. Cette même habitude à la mélancholie les empêche d'être jamais contens de leur sort, & les rend aussi ennemis de la tranquillité, qu'amis de la liberté. Ainsi l'on trouve dans la nature même de l'air qu'ils respirent la premiere source de leur inconstance, & par conséquent l'obstacle le plus puissant à l'établissement parfait de leur Gouvernement, dont leur inquiétude troublera toujours l'harmonie.

Voilà, Monsieur, les différentes matieres sur lesquelles j'entretiendrai quel-

quefois ceux qui ont aſſez de confiance en moi pour me croire en état de leur rendre compte de ce qui ſe paſſera ſous mes yeux. Les lectures comme les événemens, la Littérature comme les Mœurs, tout ſervira de matiere à mes Obſervations. Lorſqu'il m'arrivera de me tromper, qui peut mieux que vous rectifier mes idées ? Vous avez cultivé heureuſement le don le plus precieux de la Nature ; je veux parler de cet eſprit Philoſophique qui donne à chaque choſe ſa véritable valeur : vous connoiſſez & les Hommes en général & les Anglois en particulier, & les différentes politiques des Gouvernemens, & les cauſes phyſiques & morales qui y ont donné lieu. Si je n'ai pas tous ces avantages, j'oſe vous aſſurer au moins que rien ne pourra me faire altérer la vérité, que le malheur de ne la pas bien appercevoir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE II.

A Monſieur le Marquis DE *G* * * *.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CET amour de la Patrie que la Nature a gravé dans tous les cœurs, eſt une des Vertus les plus utiles au maintien des Sociétés; mais il en eſt de celle-ci comme de beaucoup d'autres ; notre vanité peut y mêler une teinture vicieuſe qui en altere la pureté. Il n'eſt rien que notre amour-propre ne corrompe. Les préjugés rendent quelquefois ridicule dans le Particulier cet attachement que l'on a pour ſon Pays, qui eſt ſi louable dans le Général. Il eſt plus difficile qu'on ne ſe l'imagine de ſe défaire entierement de toutes ces préventions nationales qui font tort à notre raiſon, & qui nous empêchent de nous mettre dans le véritable point de vûe pour bien juger des objets qui ne nous ſont pas familiers : quelque précaution que l'on prenne d'ailleurs,

on ne les voit qu'à travers un verre qui les grossit ou qui les diminue, & qui leur prête assez souvent des couleurs étrangeres. La force de l'habitude nous entraîne & nous fait condamner des Mœurs qui n'ont d'autre défaut que de n'être pas les nôtres. Accoutumés au Chapeau le Turban nous révolte ; la simplicité passe pour grossiereté auprès de ceux qui ne songent pas assez combien il entre d'arbitraire dans ce qu'on appelle Politesse ; nous rions de celle des Chinois, & nous ne pensons pas qu'ils ont le même droit de se moquer de la nôtre. En effet, quand on aime son Pays, & ce qui est encore plus ridicule, quelquefois même sans l'aimer, on est injuste à l'égard des autres. Quelques reproches que nous puissions mériter à cet égard, nous avons, vous le sçavez, une obligation aux Anglois ; c'est de n'avoir pas voulu nous laisser le ridicule d'être la Nation la plus prévenue en faveur d'elle-même Peu d'hommes sont véritablement Philosophes, c'est-à-dire, raisonnables ; peu d'hommes ont comme vous cet entendement sain qui corrige les erreurs de l'éducation, qui ne s'en laisse pas imposer par l'autorité du grand nom;

bre, & qui ſçait diſtinguer en tout le point où la Vertu finit & où le Vice commence.

Quelque bien que l'on penſe des Anglois, on eſt toujours ſurpris de l'excès de leurs Préventions : ils ne les bornent pas aux choſes qui leur ſont propres, ils les étendent à toutes ſortes d'égards : ils veulent exceller en tout, & ſur tous. Leurs Ecrivains les plus célébres ſe ſont en vain piqués d'impartialité ; ils penſent la plupart ſur leur Pays comme le Peuple même qui n'en connoît point d'autre. Selon eux, les plus belles Contrées de l'Aſie ſont des Pays diſgraciés de la Nature, en comparaiſon de celui qu'ils occupent. Il eſt vrai que leur Iſle eſt agréable & fertile ; les choſes que la terre chez eux leur refuſe, ils ſe les procurent par leur induſtrie, ce qui leur fait plus d'honneur que ſi leur climat les produiſoit : on n'auroit rien à leur dire ſans les éloges outrés qu'ils en font à tous propos. M. Pryor a trouvé le moyen de faire chanter les louanges de l'Angleterre à Salomon même Toute la différence qui ſe trouve entre le langage de leurs Auteurs & celui du Peuple, c'eſt que les premiers ſont plus mo-

deſtes dans leurs expreſſions : à de certains égards ils ne nous mépriſent pas autant que le gros de la Nation ; mais ils font ſentir qu'en tout il y a d'eux à nous une diſtance infinie. A les en croire, tout l'effort de l'eſprit humain ne peut imaginer un Gouvernement plus ſage que le leur, les Anglois ſont le Peuple le plus induſtrieux, le plus brave & le plus vertueux de toute la Terre ; c'eſt le ſeul qui ait ſçu mettre le tréſor de la liberté au-deſſus des atteintes du ſort, & pour l'honneur de l'humanité en général, autant que pour le leur en particulier ; que n'eſt-il vrai que cet éloge leur ſoit dû ! Autant ils ſont idolâtres des ouvrages & des découvertes de leurs Compatriotes, autant ils affectent de mépriſer ce que les Auteurs modernes des autres Nations peuvent avoir produit de meilleur. Ils ne ſuppoſent pas qu'on puiſſe comparer le Taſſe à Milton ; ils n'admettroient pas le paralléle du génie de Shakeſpear avec celui de Corneille, ils ne veulent pas reconnoître Léibnitz & Deſcartes pour des Rivaux dignes du grand Newton

Il eſt vrai que le zéle de cette Nation pour la liberté, doit la rendre reſpecta-

ble aux yeux de tout homme qui a quelque ſentiment de la dignité de notre nature ; que ſon amour pour les ſciences la doit faire eſtimer de ceux qui ſont à portée de faire ſentir & le Mérite qu'elles ſuppoſent, & l'Utilité qui en réſulte, que généralement parlant, les Anglois ſont humains, braves, adroits, laborieux, &c. Ils ne péchent qu'en croyant poſſéder ſeuls ces vertus : avec toutes celles qui leur ſont propres, quelques-unes de plus les rendroient en effet ce qu'ils penſent être, le premier peuple de la Terre. Nous devons avouer à leur gloire, qu'autant un Anglois parle avantageuſement de ſa Nation, autant pour l'ordinaire il parle modeſtement de lui-même. J'ai regret qu'on ne puiſſe dire la même choſe de nous. Un François ne ſemble eſtimer ſa Nation que par rapport à lui-même ; un Anglois ne paroît s'eſtimer que par rapport à ſa Nation ; ce qui donne à l'un l'air de vanité, à l'autre celui de hauteur. J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE III.

A Monsieur DE BUFFONS, *Intendant du Jardin du Roy, & de l'Academie Royale des Sciences.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEux qui ne connoissent les Anglois que d'après les Portraits qu'ils font eux-mêmes de leurs Mœurs & de leur Caractere, n'en peuvent avoir une idée bien exacte : Parmi nous au contraire il est plus d'un Auteur à qui l'on doit s'en rapporter sur ce qui nous regarde, & qui censurent aussi sévérement nos défauts & nos ridicules que le peuvent faire les Etrangers qui en sont les plus blessés. Addison a suivi la maniere des Peintres, il a flatté sa nation dans les Portraits qu'il en a faits. La Bruyere, si je ne me trompe, est plus fidéle dans les siens, il a peint la nôtre telle qu'elle est. Plusieurs de nos Ecrivains ont imité sa sincérité. En général l'aveu des défauts

que nos Voisins nous reprochent nous coûte assez peu ; n'en concluons cependant rien en notre faveur, je crains que ce ne soit l'effet de notre prévention : ce n'est peut-être que faute de les bien apprécier que nous en convenons si facilement ; & combien en est-il dont nous avons le ridicule de faire gloire !

En France on pense & trop de bien & trop de mal des Anglois ; ils ne sont ni tels qu'ils se disent, ni tels que nous les supposons : ce sont des hommes comme les autres, qui connoissent la raison & ne la suivent pas toujours. Ils ont dans leur extérieur je ne sçais quoi de dur, que les esprits prévenus prennent pour férocité ; mais si l'enveloppe qui couvre leurs Vertus est vicieuse, elle n'en change pas la nature. Avec cette dureté apparente, aucun Peuple n'a plus d'humanité ; ils en donnent l'exemple à leurs ennemis même. Rien n'est si aisé que de se concilier leur bienveillance, tout Anglois est l'ami de celui qui reconnoît la supériorité de sa Nation. Si dans leurs Ecrits ils se contentoient d'en faire l'éloge, ils ne feroient que ce qui se fait partout ailleurs. Nos Bas-Bretons croyent que leur langue a pris

naiſſance à la Tour de Babel. C'eſt à la Suéde, à ce que prétend un Ecrivain Suédois, & non pas à l'Egypte, que l'on doit les premieres découvertes dans les Sciences & les premieres inventions dans les Arts. Chacun vante ſon Pays, l'amour de la Patrie eſt un effet de l'amour-propre. C'eſt ſoi-même que l'on vante ſans y prendre garde.

Les Anglois ne s'en tiennent pas à la préférence qu'ils ſe donnent ſur leurs Voiſins : ils ne prennent pas même la peine de déguiſer leur mépris pour les uns & leur haine pour les autres. Ils ne ménagent pas plus leurs Amis les Hollandois, que les François qu'ils regardent comme leurs Ennemis. Leurs Ouvrages de toute eſpece annoncent autant le peu de cas qu'ils font des autres Nations que la bonne opinion qu'ils ont de la leur. Ceux d'entr'eux qui ont le plus ſéjourné parmi nous, & à qui nos Auteurs ſont le plus familiers, ſont ſouvent ceux qui nous rendent le moins de juſtice.

Parmi nous où l'on trouve des exemples de toutes les ſortes de ridicules, on donne également & dans cet excès, & dans celui qui lui eſt oppoſé. Pluſieurs d'entre nous, François à Londres, Anglois

glois à Paris, Etrangers partout, après avoir ſcandaliſé nos voiſins par les airs extravagans de nos Petits-Maîtres, font rire enſuite leurs Compatriotes par l'affectation de ce que les Mœurs étrangeres ont de plus oppoſé aux nôtres. Combien en eſt-il qui ſemblent ne rapporter d'autre fruit de leur voyage que le mépris de leur patrie? Selon eux il n'y a d'Hommes raiſonnables, il n'y a de Loix ſages, il n'y a d'encouragement pour les Arts qu'aux Pays d'où ils viennent; ils ne ſe contentent pas d'attribuer aux Etrangers des qualités qu'ils n'ont pas, ils refuſent même à leurs Compatriotes celles que les Etrangers leur accordent. A les entendre parler, il ſemble que la juſtice & l'humanité ſoient des vertus abſolument inconnues en France.

Un tel excès eſt encore plus condamnable que celui des Anglois; s'il y a de la petiteſſe d'eſprit à tirer vanité d'être d'une telle ou d'une telle autre nation, rougir d'être né en Angleterre ou en France, en Italie ou Eſpagne, ce ne peut être que l'effet de quelque vice caché dans le cœur. L'amour de notre pays ne doit pas nous empêcher de convenir de ſes défauts, mais on eſt moins blamable de

trop eſtimer ſa Nation que de la trop mépriſer Il en eſt de l'amour de la Patrie comme de l'amour Paternel. La tendreſſe aveugle d'un Pere pour ſes Enfans peut le rendre ridicule, ſa dureté à leur égard excite à coup ſûr notre indignation. Le mépris pour ſa Patrie montre plus de vanité que de raiſon, & provient plus d'une humeur chagrine que d'un eſprit philoſophique. La Vertu fait le Citoyen du monde, le Vice ſeul peut faire qu'un homme ſe trouve étranger dans ſa propre Patrie.

A l'égard des Anglois dont je compte ſouvent vous entretenir, parmi nous quelques-uns les loüent ſans les aimer, & la plûpart les aiment ou les haïſſent ſans les connoître, les uns pour ſuivre la mode, les autres pour n'écouter que leurs préjugés. Il eſt vrai que puiſque l'on veut aujourd'hui que nous les regardions comme nos modéles, il ſeroit à ſouhaiter qu'on nous eût expoſé avec moins de partialité ce qu'ils ont de loüable ou de défectueux. Et dans quelle Nation ne trouve-t-on pas & à louer & à blâmer? Par là leur exemple nous ſeroit plus utile. Heureux ſi nous montrions autant d'ardeur à imiter les Vertus

qui leur font propres, que nous laiſſons voir de penchant à adopter les Vices qui leur ſont particuliers. Quant à moi je ne prétens pas les juger, mais ſeulement les repréſenter tels qu'ils me paroiſſent. Ces jugemens que l'on porte de toute une Nation ſont rarement juſtes, & preſque toujours téméraires. D'ailleurs il n'eſt peut-être point de Peuple dans l'Europe dont il ſoit plus difficile de donner une idée générale que de celui parmi lequel je vis aujourd'hui; les Anglois ſont auſſi différens entr'eux, que leur Nation eſt elle-même différente des autres.

Vous me trouverez ſans doute en contradiction avec moi-même pour m'être déja ſervi de ce ton général que je condamne, & vraiſemblablement je l'aurai toujours plus que je ne le voudrai; mais je vous prie de ne le point prendre à la lettre. Je ne me le permets, que parce qu'on a beau ſe tenir en garde contre cette façon de s'exprimer; comme c'eſt la plus facile, on y retombe toujours. Le retour des mêmes circonlocutions ennuye à la longue. On veut être précis; il arrive que ſans le vouloir on dit plus qu'on ne veut dire, & qu'on donne un air de déciſion à ce qui n'eſt que l'expo-

ſition de ſon avis. Ainſi, Monſieur, quelque déciſifs que ſoient les termes que j'employe, ſouvenez-vous toujours de grace que je ne prétens jamais rien décider. Et comment un homme quel qu'il ſoit oſeroit-il citer toute une Nation à ſon Tribunal ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE IV.

A Monsieur le Chevalier DE *B***

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL eſt heureux quand on vit dans le monde où vous vivez, & où vous ne pouvez que plaire, d'y porter cet Eſprit qui n'adopte rien que par choix, qui en contracte la Politeſſe ſans en prendre les Ridicules, & que la contagion des exemples les plus accrédités ne ſçauroit corrompre. Ce n'eſt communément que faute d'autres talens pour s'y faire remarquer, que la plûpart donnent dans ces airs & ces affectations que vous condamnez, & qui choquent ſi fort le bon ſens. Ne croyez pas cependant les Anglois plus ſages que nous ; leurs Ridicules ſont différens, mais les Hommes ſont partout les mêmes.

Vous ſçavez combien les petites choſes ont de rapport avec les grandes. Celui qui veut connoître une Nation, doit

faire attention à tout : La maniere de s'habiller des differens Peuples, tient peut-être plus qu'on ne le croit à leur façon de penser. Les Orientaux qui depuis si long-tems ont les mêmes mœurs, portent aussi depuis plusieurs siécles à peu près le même Turban. Nous autres François qui changeons si souvent de Modes, ne sommes-nous pas assurés & presque convaincus d'être le Peuple le plus leger & le plus inconstant de l'Europe ?

Après ce début, vous ne me soupçonnerez pas de partialité en faveur de ma Nation ; mais aussi j'aurai la hardiesse de vous dire, qu'à l'egard de l'inconstance des Modes ceux de nos Voisins parmi lesquels je vis aujourd'hui, mériteroient bien quelques reproches : ils ne les ont peut-être évités jusqu'ici, que parce qu'ils sont moins connus. Il y a plusieurs siécles que les Etrangers viennent à Paris étudier nos mœurs, & il n'y a pas long tems que la curiosité les appelle à Londres : encore qu'y viennent-ils voir ? La Ville, & non pas les Habitans ; on y arrive sans sçavoir leur langue, & l'on n'y reste pas assez pour l'apprendre. Aussi quoiqu'on connoisse assez bien la Capitale de l'Angleterre, on est

dans la plus grande ignorance ſur les mœurs du Peuple qui l'habite.

Par exemple, n'eſt-il pas étonnant que dans une Nation qui ſe pique d'être cenſée, la Mode ait pû introduire un uſage auſſi déraiſonnable que celui qui regne aujourd'hui parmi les perſonnes du plus haut rang ? A Paris les Valets & les Femmes de chambre ſont ſouvent dans leurs habits, les Singes de leurs Maîtres. A Londres c'eſt tout le contraire ; ce ſont les Maîtres qui s'habillent comme leurs Valets, & les Ducheſſes qui copient leurs Femmes de chambre. Que le Marchand affecte d'être vêtu comme l'Homme de Robe, & le Financier comme l'Homme de Cour, ce n'eſt à Paris que la ſuite preſque néceſſaire du luxe qui y regne, & de la ſotte vanité ſi naturelle à tous les hommes ; mais que les gens de condition ſe faſſent gloire de s'habiller comme leurs domeſtiques, c'eſt une bizarrerie qui tient preſque de la déraiſon. Il n'y a pourtant pas à douter que ce ne ſoit par une autre ſorte de vanité que pluſieurs Anglois veulent paroître ſi modeſtes dans leurs habits. L'orgueil n'eſt-il pas le principe caché de preſque toutes nos actions, & quelque-

fois de notre humilité même ? Il en eſt à la vérité quelques-uns qui ne ſuivent cet uſage que pour paroître plus populaires : on peut du moins reprocher à ceux-ci de ne pas choiſir de meilleures voyes pour plaire au Peuple. A l'égard des Femmes, il y a toute apparence que les unes n'en uſent ainſi que par rafinement de coquetterie, & que l'amour-propre des autres les empêche de ſe douter de ce qu'elles ont à perdre à négliger la parure.

Cette affectation de ſimplicité dans les habillemens eſt portée à Londres par ceux qui ſe croyent faits pour donner le ton juſqu'à l'indécence. C'eſt avoir de la Philoſophie que de mépriſer le faſte, & de préférer ſa commodité à ſa parure; c'eſt en manquer que de ne pas ſe conformer aux uſages établis, & que d'affecter d'être mis autrement que les gens raiſonnables de ſon état. En fait d'habillement, un Pair du Royaume n'eſt-il pas ridicule de ſe mouler ſur un Braſſeur de Bierre, & le tablier que portent ici les Filles qui vendent des Oranges aux ſpectacles, convient-il à une Femme de la Cour ? J'avoue que les gens ſenſés font profeſſion de mépriſer ceux qui ſui-

vent

vent une mode ſi extravagante ; & en effet il y a tout à craindre que des perſonnes qui ſortent ſi fort de leur état, n'ayent les mœurs de celles à qui elles ſe font gloire de reſſembler. Si cette affectation ne fait pas ſoupçonner quelque baſſeſſe dans leurs ſentimens, elle eſt preſque toujours la preuve de la petiteſſe de leur eſprit.

Quelque bizarre que cette Mode vous paroiſſe, elle eſt néanmoins ici réguliérement obſervée par une eſpece de Petits-Maîtres bien différens de ceux de Paris, mais qui ne ſont ni moins remarquables, ni moins ridicules. Le véritable Petit-Maître Anglois n'eſt pas celui qui copie les nôtres, c'eſt au contraire celui qui fait parade de mœurs diamétralement oppoſées à celles des François. Des habits recherchés, un équipage ſingulier, des bijoux de toute eſpece, de l'ambre, des mouches, un ton précieux, peu d'eſprit, beaucoup de jargon, & une tête vuide de tout ſens, voilà à peu près ce en quoi conſiſte le mérite d'un Petit-Maître François. Une Perruque courte & ſans poudre, un Mouchoir autour du cou au lieu de Cravate, une Veſte de Matelot, un bâton fort & noueux, un ton & des diſcours

groſſiers, l'affectation des airs & l'imitation des Mœurs de la plus vile Populace, voilà ce qui caractériſe le Petit-Maître Anglois. Ces abus mêmes tiennent encore à la façon de penſer générale d'une Nation. A la Chine où les Sciences ſont en honneur, les jeunes gens du bel air portent toujours des Livres ſous leurs bras, & une Ecritoire pendue à leur cou. En un mot, rien ne reſſemble ſi fort à nos Pédans que les Petits-Maîtres Chinois. On ſe plaint que la converſation des nôtres n'eſt qu'un tiſſu de jolies bagatelles, & qu'à moins que de parler de Modes & de Tabatieres, de Comédies & d'Opéra, ils n'ont rien à dire. Celle des Petits-Maîtres Anglois n'eſt pas plus étendue, mais elle eſt à la vérité toute autre. La Chaſſe & les différens exercices du Corps, le Cabaret & les débauches les plus extravagantes en ſont la matiere. Un Petit-Maître parmi nous, eſt ſans ceſſe occupé de Colifichets; il plaiſante de tout ce qui eſt ſérieux, il traite ſérieuſement tout ce qui n'eſt que bagatelle. Il ſe pique de préſider aux Modes; tantôt il donne de nouvelles idées à des faiſeurs de Rubans, tantôt il ajoute quelque agrément à la Gar-

niture d'une Robe de Femme ; en un mot, la Du Chapt le consulte, & il est l'Oracle de toutes les Marchandes du Palais. Les gouts du Petit-Maître Anglois sont bien différens ; il se pique plus de grossiéreté que de gentillesse : les Spectacles, qui ne sont faits que pour la lie du Peuple, sont les seuls qui l'amusent ; il aime à se confondre avec les Porteurs de Chaise, il excelle à se battre avec eux à coups de poingt, & il a la plus haute idée de ce noble exercice.

Après vous avoir exposé les Ridicules des uns & des autres, je vous demande, Monsieur, si la Poudre à la Maréchale des Petits-Maîtres de Paris n'est pas préférable à la Perruque & aux Cheveux crasseux de ceux de Londres ? Un François, tel que je le viens de peindre, pour les Anglois, n'est qu'un *Singe* *. Seroit-il donc étonnant que l'Etre que je lui ai opposé passât parmi nous pour un *Ours* ? Du moins est-il sûr que l'humanité est également dégradée dans l'un & dans l'autre. Qu'un Homme veuille ressembler à un Singe ou à un Ours, que nous importe ? Dès qu'il rougit d'être

* C'est le nom que les Anglois donnent le plus volontiers aux Petits-Maîtres François.

Homme, ne balançons pas à notre tour à le désavouer. Anglois ou François, n'ayons aucune indulgence pour les Vices de notre Nation, & ne reconnoissons pour Compatriotes & pour Hommes que les gens raisonnables.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE V.

A Monsieur DE BUFFONS, *Intendant du Jardin Royal des Plantes, & de l'Académie des Sciences.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOus regardons la politesse à l'égard des Etrangers comme une des vertus de notre Nation, cependant c'est une de celles que les Anglois nous disputent le plus ; vous le sçavez par ceux avec qui vous avez vécu ; autant ils se sont loués de l'empressement que vous leur avez témoigné à Dijon, & des plaisirs que vous leur avez procurés à Mont-Bard, autant ils se sont plaint de la froide réception qu'on leur a faite ailleurs : ils vous ont dit souvent qu'un François est beaucoup plus accueilli à Londres, qu'un Anglois ne l'est à Paris, & je crois qu'ils vous ont dit vrai. Mais, si je

ne me trompe, il en faut moins chercher la cauſe dans les qualités plus ou moins eſtimables des deux Nations, que dans celles des Pays même qui n'ont pas réciproquement le même attrait pour leurs voiſins. Ceux qui ne ſortent de chez eux que pour s'amuſer, ne viennent guéres en Angleterre. Le préjugé eſt contre le climat, & Londres ne leur promet pas aſſez de plaiſir pour les tenter. Les Pays où l'on voyage le moins, ſont communément ceux où l'hoſpitalité eſt le mieux obſervée. Ne feroit-ce pas-là la raiſon de l'empreſſement que l'on marque à Londres pour les Etrangers ? Il eſt rare d'y en voir. Si parmi nous ils ſont bien venus, ici on les recherche. Comme on ne ſuppoſe pas que ce ſoit le plaiſir qui les y attire, on s'en fait un de tromper agréablement leur attente. On regarde leur curioſité comme l'effet de leur eſtime pour la Nation : on tâche de la juſtifier. Pluſieurs ſont attentifs à imaginer des amuſemens qui faſſent oublier ceux que le climat refuſe. On ſçait qu'on ne vient ici que pour y voir des Hommes, & chacun en particulier s'efforce à donner l'idée la plus avantageuſe du général. En France, cette émulation ſi louable n'eſt

pas ſi commune. S'il eſt quelques Maiſons à Paris ouvertes aux Etrangers, combien en eſt-il où l'on craint leur préſence ? Notre conduite à leur égard ne répond pas toujours aux diſcours avantageux qui nous ſont ſi familiers. Peu de gens ſe chargent de leur faire les honneurs de la Nation : chacun ne cherche qu'à leur inſpirer une bonne idée de ſoi, & tous n'y réuſſiſſent pas.

Cependant, au ſujet des Anglois, vous vous doutez bien qu'il n'eſt ici queſtion que de ce nombre d'Hommes choiſis, qui dans toutes les Nations ſont faits pour les repréſenter, parce qu'ils en ont les vertus ſans en avoir les défauts ; car vous n'ignorez pas combien le Peuple de Londres eſt dur, groſſier, & ſurtout ennemi des François. Dans l'accueil que nous font les honnêtes gens, il entre peut-être auſſi une compenſation des inſultes que la populace eſt toujours prête à nous faire, & que notre habillement ſeul peut quelquefois nous attirer. Le Peuple de Paris, à ne le pas ſuppoſer plus poli, eſt du moins plus doux ; les reproches même qu'on lui fait, annoncent la bonté du caractere qui lui eſt particulier.

De plus, ici comme ailleurs, il eſt du

Peuple dans tous les Etats *. Ce qui diſtingue les hommes aux yeux de la raiſon, c'eſt leur façon de penſer & non leur condition. Un Grand a ſouvent les préjugés du plus vil Artiſan. Il en eſt ici qui ne ſupportent pas tranquillement la vûe d'un François. Les Anglois ſont violents dans leurs affections de toutes eſpéces. L'antipathie pour nos mœurs eſt ſi forte dans quelques-uns, qu'un Pere a deshérité ſon fils pour avoir porté une perruque en bourſe. De quelles foibleſſes, de quelles manies les hommes ne ſont-ils pas capables !

Le gros de la nation Angloiſe a pour les François une haine invéterée, que l'on ne prend pas toujours la peine de nous déguiſer : j'ai regret, pour l'honneur de la nôtre, d'être forcé de convenir que nos ſentimens à l'égard des Anglois ne ſont guéres plus modérés : nous ſommes à la vérité plus retenus dans nos diſcours ; & peut-être en y regardant de près trouveroit-on que cette haine eſt parmi eux & plus générale, & plus vio-

* *Vulgus autem tam chlamidatos quàm coronatos voco ; non enim colorem veſtium quibus pretexta corpora ſunt aſpicio, oculis de homine non credo.* Seneque.

lente ; mais convenons-en de bonne foi, la nôtre eſt toujours trop forte pour n'être pas déraiſonnable.

Que des Particuliers ſe haïſſent, je n'en ſuis point ſurpris ; les uns ſont méchans, ils ſont faits pour haïr les bons ; les autres ont été offenſés, & le reſſentiment prouve la foibleſſe & non la méchanceté de l'ame. Mais que des Nations entieres ſe haïſſent, quoique l'exemple des Romains & des Carthaginois, quoique l'expérience de tous les tems nous ait appris qu'elles ſont toutes plus ou moins ſujettes à ces antipathies & ces averſions, c'eſt, ce me ſemble, ce qui fait le plus de honte à l'humanité. Ce que les haines nationales ont de plus fâcheux, c'eſt que tout injuſtes qu'elles ſont, les honnêtes gens même y ſont ſujets ; ils ſe laiſſent aveugler comme les autres par leurs préventions. Milord * * un des Hommes de la probité la plus intégre, étant à Paris, n'a pû ſe vaincre au point de manger avec un François. M. * * ne ſçauroit parler des Anglois avec tranquillité. M. Addiſon, qui a tort de mettre Guy Patin au rang de nos meilleurs Ecrivains, a juſte raiſon de ſe plaindre de la maniere indigne dont ce prétendu Philoſophe a

parlé des Anglois dans ses Lettres : il ne se contente pas d'y avouer, *que c'est un Peuple qu'il abhorre :* il dit qu'*il les regarde parmi les autres Peuples de l'Europe comme les Loups parmi les différentes espéces d'animaux.* Je ferois volontiers amende honorable au nom de ma Nation d'une pareille injure, & ne craindrois pas d'en être désavoué, si de semblables Auteurs, quelque part que ce soit, méritoient la moindre considération. Guy Patin est tombé parmi nous dans le juste mépris que ses préventions de toutes espéces devoient lui attirer.

Les guerres fréquentes entre les deux Nations ont allumé cette haine réciproque qui subsiste depuis si long-tems ; la rivalité & la jalousie du Commerce l'empêchent de s'éteindre en tems de paix. Si nos Voisins portent plus loin que nous cette haine héréditaire, c'est en partie l'effet de leur politique sans cesse occupée à l'entretenir. Ils pensent qu'il est de leur intérêt de rendre odieuse une Puissance qui les allarme : tels étoient les principes du Roi Guillaume. Des Ecrivains qui lui étoient vendus, en ont imbu la Nation, & les Anglois se sont trop bien trouvés de les avoir suivis pour en

changer déformais. A leurs inquiétudes continuelles, ils femblent croire que nous fommes à leur égard ce qu'étoient les Perfes à l'égard des Athéniens : il paroît que le Roi de France eft pour eux le Grand Roi : de-là cette antipathie invincible pour le Peuple qui lui obéit, & qu'ils fuppofent qu'eux feuls empêchent de donner des Loix au refte de l'Europe. Comment accorder cette crainte avec le mépris qu'ils affectent pour nous ? M. Steele a-t-il raifon de peindre les François fi redoutables, s'il eft vrai, comme il l'affure, *qu'ils trembleront toujours de rencontrer les Anglois les armes à la main* ? Ceux-ci tombent à notre fujet dans beaucoup de contradictions. Ils nous craignent & nous méprifent ; nous fommes la Nation qu'ils accueillent le plus & qu'ils aiment le moins : ils nous condamnent & nous imitent ; ils adoptent nos mœurs par goût, & les blâment par politique.

Laiffons, Monfieur, laiffons au Peuple tout le ridicule de ces haines nationales ; n'époufons pas les paffions qu'on cherche à lui infpirer : il en a befoin, puifque la raifon ne fuffit pas pour le conduire. Ces fentimens tiennent

lieu au grand nombre du zèle du bien public : ils font par haine pour leurs voisins, ce qu'ils ne feroient pas par amour pour leur Patrie. Tels sont les Hommes, & la politique consiste à tirer parti de leurs vices comme de leurs vertus. Raison, préjugés, zèle, passions, elle employe tout pour arriver aux fins qu'elle se propose; mais en profitant des vices particuliers pour l'utilité générale, elle ne les justifie pas. Les Peuples sont autant de Sociétés qui font partie d'une plus grande ; & comme ils ont chacun leurs intérêts, ils en ont aussi un commun, c'est celui de l'humanité; c'est le premier de tout. Elle n'est pas moins respectable dans l'Etranger que dans le Compatriote. Comme Anglois, comme François, de part & d'autre servons notre Patrie. Comme Hommes, traitons-nous en Freres. N'ayons de haine que pour ceux qui, de quelque Pays que ce soit, osent rompre les liens sacrés qui lient les Hommes les uns aux autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE VI.

A Monsieur l'Abbé Du Bos, Sécretaire Perpétuel de l'Académie Françoise.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUelques graces & quelqu'enjouement qu'ait répandu l'illustre Auteur des Lettres Philosophiques dans celles qu'il a écrites sur les Trembleurs d'Angleterre, ne pensez pas qu'il ait en rien altéré la vérité ; ses Portraits sont aussi fidéles qu'agréables, & je ne conseillerois à personne de retoucher des Tableaux qui ont été peints de sa main. Cependant, puisque vous voulez un détail sérieux de tout ce qui regarde ces prétendus Restaurateurs de l'Evangile, je crois ne pouvoir vous rien envoyer de plus instructif sur cette matiere que l'Apologie de la Doctrine & de la Morale de cette Secte *, qui a été traduite dans tou-

* Par Robert Barclai, Ecossois,

tes les Langues polies de l'Europe.

Vous trouverez que cet Ouvrage eſt écrit en Anglois, d'un ſtyle pur, ſimple, & élégant : quant au fonds, on prétend que les Théologiens Anglois des différentes Sectes qui y ſont vivement attaquées, n'y ont fait encore aucune bonne réponſe. Les Quakers ont la plus haute idée de ce Livre. J'ai oui dire à Milord Wadde-Grave, qu'ils en avoient envoyé la Traduction Françoiſe à M. le Cardinal de Fleury, avec une Lettre, où ils témoignent à ce Miniſtre la plus grande eſtime pour ſa Probité ; hommage d'autant plus remarquable de la part de ces Etrangers, qu'ils ſe piquent de ne flatter perſonne, pas même les Souverains.

Les Trembleurs ſont en effet une des Sectes les plus ſingulieres qui ait encore paru. Le Cordonnier qui me chauſſe eſt un des grands Théologiens de la Congrégation, & un de ceux qui parlent le plus ſouvent & le mieux à leurs Aſſemblées * : parmi ſes Apprentifs, il en a un qui pourra faire un jour un excellent

* Le Célebre George Fox, que les Quakers peuvent regarder comme leur Fondateur, étoit un Cordonnier de Mancheſter, qui prêcha à Derby en 1650.

Controverſiſte. Le Livre que je vous envoye eſt un préſent de mon Marchand de Bas : il s'eſt flatté qu'il pourroit faire effet ſur moi ; c'eſt un Homme illuminé, & qui n'eſt pas moins attentif à répandre ſon enthouſiaſme, qu'à ſoutenir ſon Commerce.

Depuis peu, une Femme de Condition, veuve & fort riche, ſéduite par cet Ouvrage de Barclai, a embraſſé ſa Doctrine. L'eſprit, pour me ſervir de leur façon de parler, s'eſt auſſi-tôt emparé d'elle, & ne l'a pas quittée depuis. Elle paſſe à préſent ſa vie à parcourir l'Angleterre & l'Ecoſſe, répandant ſes richeſſes dans tous les lieux où elle prêche ſon Evangile. Auſſi fanatique que charitable, elle ſéduit les foibles & ſoulage les malheureux.

L'Apologie des Quakers ne peut que vous donner une haute idée de leur Morale, quoique de certains Articles marquent plus de petiteſſe d'eſprit, que de ſévérité dans les Mœurs. Vous y verrez qu'il ne leur eſt pas permis :

I. De donner à des Hommes les Titres de Votre Sainteté, Votre Majeſté, Votre Eminence, Votre Excellence, Votre Grandeur, &c. ni de faire, en un mot

aucun compliment qui ſente la flatterie.

II. De s'agenouiller ou de ſe proſterner devant aucun Homme, ou de lui ôter ſon Chapeau.

III. D'uſer d'aucunes ſuperfluités dans les habilemens, & de tout ce qui ne ſert que pour l'ornement ou la vanité.

IV. De jouer, de chaſſer, d'aſſiſter à des Comédies, à des Récréations, &c. ce qui, ſelon eux, ne convient pas au ſilence, à la gravité & à la ſageſſe des Chrétiens.

V. De jurer ſur l'Evangile, non-ſeulement en vain & dans les diſcours ordinaires, mais même devant le Magiſtrat.

VI. De réſiſter à ceux qui les attaquent, de faire la guerre ou de ſe battre pour aucune cauſe que ce ſoit.

Conſéquemment à ces Principes, ils ſont tous honnêtes gens. Ce ſont aujourd'hui les ſeuls Fanatiques qui ne cherchent point à troubler la Société, & qui ne reſpirent que la Paix & la tranquillité, ce qui eſt d'autant plus étonnant qu'ils ont pris naiſſance parmi les fureurs des Guerres Civiles, & que leurs premiers Apôtres ont été les Ennemis les plus implacables de la Royauté.

Quoiqu'en effet la façon de s'habiller parmi

parmi les Hommes ſoit toujours ſimple & éloignée de tout faſte, le relâchement ſur ce point de Diſcipline s'eſt extrêmement répandu depuis peu parmi les Femmes. Elles portent aujourd'hui la Soye, les Rubans & la Dentelle, & ne ſe diſtinguent plus des autres Perſonnes de leur Sexe, que parce qu'elles ne reçoivent aucune des Modes qui peuvent le moindrement bleſſer la modeſtie. Et que ne gagnent-elles pas à les rejetter! Les Femmes ne peuvent imaginer de parures qui les embelliſſent autant que cette Vertu.

J'ai regret de n'avoir pas une Copie de la Lettre que les Quakers ont écrite à M. le Cardinal de Fleury, ce doit être un morceau curieux. J'en ai vu quelques-unes d'eux qui ſont très-laconiques, & où l'on trouve cette noble ſimplicité qui eſt ſi voiſine du ſublime. La prévention où l'on eſt contre eux, empêche de leur rendre juſtice ſur bien des choſes. D'ailleurs, il faut l'avouer, autant nous admirons ce qui eſt ſéparé de nous par la diſtance des tems & des lieux, autant nous ſommes peu frappés de ce qui ſe paſſe de nos jours & ſous nos yeux.

S'il nous reſtoit de quelque Peuple de la Gréce une Lettre ſemblable à celle que les Trembleurs d'Angleterre écrivirent au Roi Jacques II. à ſon Avénement à la Couronne, quelle haute idée ne nous en formerions-nous pas ! Quelle Vertu, dirions-nous, ne devoient pas avoir des Hommes qui oſoient prendre un pareil ton avec leurs Souverains ! Diſons plus, ſi ceux dont ce Prince infortuné a ſuivi les Conſeils, lui avoient parlé avec autant de ſageſſe, de courage & de ſincérite, il n'eût peut-être jamais été obligé d'abandonner ſon Royaume, & ſa Famille ſeroit encore ſur le Trône. Vous en jugerez, Monſieur, par la Lettre même; elle eſt courte, & mérite d'être conſervée.

Celles-ci ſont pour te témoigner notre chagrin pour notre Ami Charles, que nous eſpérons que tu imiteras dans toute choſe qui eſt honnête.

Nous apprenons que tu n'es pas de la Religion du Pays non plus que nous; c'eſt pourquoi nous pouvons raiſonnablement nous attendre que tu nous accorderas la même liberté que tu prens pour toi-même.

Nous espérons qu'en cela, & en toute autre chose, tu procureras le bien de ton Peuple, ce qui nous obligera à prier que ton Regne puisse être long & heureux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE VII.

*A Monsieur le Marquis Du T***.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

AUTANT les François se plaisent dans la compagnie des femmes, autant les Anglois la craignent, à moins qu'ils ne soient amoureux; ils ne trouvent en elles que de quoi occuper leur cœur, & rarement de quoi amuser leur esprit. Ils préferent le plaisir de boire à la santé des belles dans un cabaret, à celui de causer avec elles dans un cercle. Ils les traitent comme si elles étoient d'une autre espéce, aussi-bien que d'un autre sexe. La plûpart ne les croyent bonnes en effet que *pour dissiper leurs vapeurs, ou adoucir la fatigue des affaires*.

Ceux d'entr'eux qui ont vécu à Paris, tâchent de justifier leur Nation à cet égard, en disant que les femmes en Angleterre, ne sont pas si amusantes qu'en France; mais à supposer ce fait, n'est-ce

pas la faute des hommes ? Il est dans chaque sexe de certains défauts, dont le reproche doit moins tomber sur celui des deux qui y est sujet, que sur celui qui en est la cause. Si l'on trouve plus d'agrément dans le commerce des Françoises, ce n'est pas qu'elles ayent plus d'esprit, c'est qu'elles l'ont plus exercé. Il ne faut ici que la présence d'un homme, pour faire taire un cercle de femmes. A Paris, un petit Maître qui n'est pas tout-à-fait un homme, suffit pour faire remuer à une douzaine de nos belles tout-à-la fois ce gentil instrument qu'on appelle la langue. Mais on ne doit ni louer, ni blâmer les Angloises de leur taciturnité; elles ne se taisent que par l'embarras où elles se trouvent en compagnie, & cet embarras ne vient que de ce qu'elles n'y sont point accoutumées. C'est moins leur faute que celle des Hommes, qui les négligent trop, & en qui l'habitude du vin, toujours dangereuse, détruit la finesse du sentiment, & peut-être jusqu'à l'envie de plaire. Ceux qui sont trop adonnés au plaisir de boire, sont peu faits pour le commerce des femmes : rarement sont-ils amoureux, ils ne sont que libertins.

Les Anglois perdent beaucoup à vivre ſi peu avec ce Sexe qui a reçu de la nature les graces en partage, & dont la ſociété a toujours des charmes, & une certaine douceur qu'on ne trouve pas dans celle des Hommes. Le commerce des Femmes, polit & adoucit les mœurs: par l'habitude qu'on prend de chercher à leur plaire, on contracte un ton qui plaît également à l'un & l'autre ſexe.

Les hommes entre eux ſe négligent trop: entre eux toute converſation languit, ou tourne en diſpute. Pour ſe faire eſtimer l'un de l'autre, on s'efforce des deux parts à faire valoir ſa ſupériorité, & l'on s'offenſe réciproquement. Perſonne ne veut être effacé, & l'on finit par haïr celui que l'on n'a pu vaincre. Les gens qui ont le plus d'eſprit, ne ſongent pas aſſez que les autres ne ſont jamais ſi contens de nous, que lorſque nous leur donnons lieu de l'être d'eux-mêmes.

Avec les femmes on prend une route plus sûre pour gagner leur eſtime; on ne s'étudie qu'à leur plaire, & l'on y réuſſit. C'eſt le ſentiment de ce qu'un ſexe doit à l'autre, qui inſpire ce ton inſinuant, & ces manieres affectueuſes qui ſont la véritable politeſſe, & dont

on ne peût contracter l'uſage que dans la ſociété des femmes. L'habitude de vivre avec ce que l'un & l'autre ſexe ont de plus eſtimable, fait l'agrément & le bonheur de la vie. On reconnoît au ton auſſi sûrement qu'à l'habillement, les perſonnes que leur état éloigne du commerce des femmes. Ce n'eſt que pour le trop négliger que les Anglois ont je ne ſçai quoi de bruſque dans le caractere qui prévient contre eux. Ceux qui viennent à Paris même avec l'avantage de parler aiſément notre Langue, étonnent toujours par un air embarraſſé qui ne les quitte que rarement. Et la cauſe en eſt bien ſimple; les uns au ſortir des Univerſités ont paſſé leurs premieres années à Londres, à ne fréquenter que les Caffés, les Cabarets, & ces lieux ſi pernicieux pour la jeuneſſe, où l'on ne s'habitue pas ſans que le cœur & l'eſprit s'en reſſentent également. On envoye les autres étudier les mœurs des Pays étrangers, avant qu'ils connoiſſent celles du leur propre, ce qui eſt un autre inconvénient. On ne doit voyager que pour chercher la ſageſſe; ceux qui n'en ont aucune idée, ne ſont pas faits pour la trouver. La plûpart des Gouverneurs à

qui l'on confie ces jeunes gens, ne font pas eux-mêmes de bons guides ; ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas : ils apportent des Colléges d'où on les tire, l'habitude d'un vice qui fait qu'ils passent leur tems à fumer & à boire, & qu'ils ne peuvent former leurs disciples à la politesse qu'ils ne connoissent pas, & au ton du monde, qu'eux-mêmes n'ont jamais vû.

Quelques Auteurs, & entr'autres Joseph Hall, un des plus illustres Evêques d'Angleterre, ont fort condamné cet usage où sont ceux de sa Nation de voyager avant l'âge où l'on peut retirer quelque utilité des voyages. On a de lui un Livre traduit en François, intitulé ; *Quo vadis*, ou *Censure des Voyages ainsi qu'ils sont ordinairement entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes d'Angleterre, &c.* Il est sûr que les Anglois sont le peuple de l'Europe qui voyage le plus. Quelque facilités que leur donnent pour cela leurs richesses, la mer qui les enferme chez eux de toutes parts, en est peut-être la principale cause. Leur Isle est pour eux une espece de prison, & le premier usage qu'ils font de leur amour pour la liberté, est d'en sortir.

On

On ne hazarderoit rien, je penſe, à dire qu'ils voyageroient moins s'ils n'étoient pas Inſulaires.

L'éducation de nos jeunes gens, quoique différente de celle de ce Pays-ci, n'eſt pas beaucoup meilleure. On les perd en les mettant trop tôt dans le monde. A cet âge où l'on ne doute de rien, parce qu'on ignore encore tout, il eſt dangereux de n'avoir plus pour maîtres que des femmes. Un jeune homme aujourd'hui eſt à peine ſorti du Collége, qu'on l'introduit en toute ſorte de compagnies, où ſon étourderie & ſa pétulance lui tiennent lieu de mérite & d'eſprit. Il n'a garde de ſe corriger des ridicules qui lui réuſſiſſent. Loin de rougir de paſſer pour petit Maître, il ſe fait gloire d'un titre que l'on pourroit regarder comme le vrai ſynonime de Fat, ſi M. l'Abbé Girard n'avoit démontré qu'il n'y en a pas dans notre Langue. En France ce ſont les Femmes qui achevent l'éducation de la jeuneſſe. Et celles qui ont leurs raiſons pour ſe charger de cet emploi, celles qui n'ont d'autre métier que de former un jeune homme, & de le mettre dans le monde, ſont d'ordinaire d'un commerce aſſez dangereux;

on en eſt quitte à bon marché, quand on n'y contracte que des ridicules.

Les défauts où les Anglois ſont ſujets, entraînent peut-être encore moins d'inconvéniens dans la Société ; des jeunes gens légers, étourdis & inconſidérés, en ſont le fleau. S'il en eſt tant qui conſervent ces vices dans un âge plus avancé, c'eſt en partie de ce que nous ſommes ſi peu dans l'uſage de voyager. Nos Voiſins à cet égard ſont plus ſages que nous. En Allemagne les Fils aînés des Grandes Maiſons font ordinairement un voyage par toute l'Europe ; ainſi ceux qui ſont deſtinés aux premieres places, trouvent en parcourant d'autres pays, de quoi enrichir leur eſprit, former leurs mœurs, & devenir utiles à leur Patrie. Les François ne ſont ſi remplis de préjugés, que parce que ne ſortant pas de chez eux, ils ne connoiſſent pas tout ce qu'ont d'excellent les Nations qui nous environnent. Nos Voiſins viennent chez nous étudier notre Politeſſe, que n'allons-nous chez eux nous inſtruire dans les vertus qui leur ſont propres ? Peut-être cependant pourroit-on avec la même équité reprocher aux Anglois de voyager beaucoup ſans ſe dé-

faire de leurs préventions Nationales, qui ne font pas moins déraifonnables que les nôtres, fans même quitter leurs habitudes vicieufes. S'ils imitent les mœurs des Etrangers, c'eft fouvent par humeur & fans choix, & ce n'eft pas toujours en ce qu'elles ont de bon. Le féjour de Paris infpire à quelques-uns le goût du luxe, mais il en eft peu que l'exemple des Italiens rende fobres.

Le peu de commerce qu'ont les Anglois avec le Sexe d'un côté, & de l'autre leur penchant à l'intempérance, ont donné lieu à toutes ces Sociétés dont les Affemblées fe tiennent au Cabaret. *Nos fameufes Cotteries modernes*, dit M. Addifon *, *font fondées fur le manger & fur le boire*. De-là eft venue cette grande Affociation des *Francs-Maffons*, qui fait aujourd'hui tant de bruit dans l'Europe, & d nt les Orgies font les principaux myfteres : de-là vient que les Anglois de tout rang, depuis le Pair du Royaume jufqu'au fimple Bourgeois, ont tous leur Société particuliere ; en vain quelques-uns affectent-ils de décorer ces forces d'Affociations du titre refpectable d'Académies ; l'heure & le lieu où ces

* Spectateur Anglois, N°. VIII.

Messieurs tiennent leurs Conférences, nous apprennent assez quels en sont les sujets. Toutes ces Sociétés en un mot, sous les noms imposans d'esprits libres, de *Litterati*, de *Virtuosi*, &c. ne sont autre chose que des Assemblées de Buveurs ; & après les plaisirs de la Table, on n'y connoît gueres que ceux du jeu, ou par fois d'autres plus dangereux. Leurs principaux exercices Académiques, sont à peu près les mêmes que de certains dont il est parlé dans la Vie d'Alexandre. Aux jeux funébres qu'il fit célébrer à la mort de Calanus, il établit un Combat de Buveurs, & des prix pour les Victorieux, dont il en mourut sur le champ près de quarante, & dont le Vainqueur lui-même ne survécut pas trois jours à sa victoire *.

On affecte beaucoup ici d'être populaire, & pour le paroître on va jusqu'à se prostituer à la plus vile populace. Un Gentilhomme demande comme une faveur à être reçu dans une Société de

* *Quæ gloria est capere multum? Cùm penes te palma fuerit, & propinationes tuas strati somno ac vomitantes recusaverint, cùm superstes toto convivio fueris, cùm omnes viceris virtute magnificâ, & nemo tam vini capax fuerit, vinceris à dolio.* Sen. Epis. Lib. XII°.

Porteurs de Chaiſe, & quelquefois les plus grands de l'Etat ne dédaignent pas d'admettre parmi eux le dernier des Plébéïens. Je vous en citerai un exemple de ma connoiſſance.

Un Marchand de Vin aujourd'hui très-riche, a commencé ſa fortune dans un de ces Cabarets de Londres ſi commodes pour les jeunes gens, & où le vice qui les y attire les empêche de faire les délicats ſur le vin qu'on leur ſert. La complaiſance de ce Marchand pour la jeuneſſe, & ſon habileté à métamorphoſer les vins de Portugal en vins de France, le mirent bien-tôt en état de tenir l'une des plus fameuſes & des plus cheres Auberges de la Ville, celle où les plus Grands Seigneurs du Royaume vont encore aujourd'hui. Là il eſt devenu ſi riche, qu'au bout de quelques années il a quitté les ſoins du détail pour ne vendre plus de vin qu'en gros. Auſſi-tôt ces mêmes Seigneurs à qui il avoit verſé à boire, l'ont aſſocié à l'une de leurs prétendues Académies. Il ſe peut encore que par ſes richeſſes & par leur protection, il devienne un jour Membre du Parlement pour la ville de Londres, & qu'après, pour faire parler de lui, il

déclame & contre eux, & contre le Miniſtere.

Quoique ces différentes Sociétés tendent toutes au même but, chacune a néanmoins ſes loix particulieres. Si autrefois à Rome les Veſtales étoient obligées d'entretenir le Feu ſacré, il y a de même ici un Ordre vénérable, qui s'eſt fait une loi de ſacrifier continuellement à Bacchus : le Temple ne doit jamais être ſans Prêtres ; chacun a ſes heures de ſervice, les uns pour le jour, les autres pour la nuit. Ceux dont la ferveur eſt plus grande, ſont maîtres d'y aller ſacrifier auſſi ſouvent & auſſi long-tems que bon leur ſemble. Quiconque y a été une fois admis, eſt sûr, en quelque tems que ſa dévotion le prenne, d'y trouver des Confreres occupés au ſervice de la Divinité qu'on y révére, & l'Autel continuellement chargé de nouvelles offrandes. On fait uſage dans ce Sanctuaire d'un encens qui n'eſt pas ſi doux que celui de l'Arabie, c'eſt celui qu'exhale la Plante que nous appellions autrefois *l'Herbe Nicotiene*, & qu'on ne brûle gueres en France que dans les Corps-de-garde. On remarque une choſe à la gloire de ces dignes Aſſociés, c'eſt qu'ils

n'ont pas encore éprouvé le relâchement qui s'introduit ſi vîte dans les Sociétés les mieux établies. Il en coûte pour perſévérer dans l'exercice de la vertu & de la tempérance : les habitudes vicieuſes ſe ſoutiennent d'elles-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE VIII.

A Monsieur DE *BUFFONS*.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

POURQUOI faut-il qu'on puisse reprocher à beaucoup d'Hommes illustres d'avoir introduit le Charlatanisme dans les Sciences qui y sont le plus contraires ? C'est à vous que j'en appelle, à vous, Monsieur, dont l'heureux génie a approfondi tout ce qu'elles ont d'utile, & dont la raison supérieure peut en déterminer & la valeur & les rapports. La Métaphysique exceptée, qui est la source des connoissances élevées, & la Mere de l'invention, ne trouvez-vous pas qu'il y a entre les Sciences abstraites & les Arts soumis au Compas, une Analogie sensible ? Le travail continu de la main fait dans ceux-ci, ce que fait dans celles-là l'attention assidue de l'esprit : peut-être même que le principal talent pour réussir dans l'un & l'autre genre, n'est autre

qu'une patience laborieuſe, & cette patience eſt-elle une vertu qui doive tant flatter notre amour-propre, ou ſur laquelle il ſoit aiſé d'en impoſer à d'autres yeux qu'à ceux du vulgaire ?

Il y a beaucoup d'Arts & de Sciences où l'on eſt sûr de ſe diſtinguer par une application conſtante ; tout dépend du tems où l'on commence, & de celui qu'on y met. On n'eſt plus étonné de voir des Enfans de dix ans danſer ſur des Théâtres, ou jouer de quelques inſtrumens, on ne doit pas l'être davantage d'en voir d'autres de même âge réſoudre des Problêmes ; les premiers en euſſent fait autant que ceux-ci, ſi au lieu des principes de la Muſique, on leur eût appris les Eléments d'Euclide. Un célébre Auteur Italien nous dit qu'il avoit vu un Berger qui ſe divertiſſoit à faire ſauter des œufs en l'air, & à les rattraper ſans en caſſer aucun, & qu'il étoit arrivé à un ſi haut degré de perfection dans cet exercice, qu'il en battoit quatre de cette maniere pluſieurs minutes de ſuite. *Je ne crois pas*, ajoute-t-il, *avoir vu de ma vie un air plus ſérieux que celui de cet homme, qui à force de s'appliquer à ce badinage, étoit devenu auſſi grave qu'un*

Sénateur ; & il y a grande apparence que la même attention assidue tournée du bon côté, l'auroit pu rendre plus habile Mathématicien qu'Archimede.

Dussions-nous paroître téméraires à ceux mêmes que nous voulons éclairer, osons de près examiner la plûpart de ces hommes qui nous paroissent si grands : ils ne se sont peut-être tellement élevés au-dessus des autres, que parce qu'ils ont été plus laborieux. La nature est plus égale qu'on ne se l'imagine dans le partage de ses dons. Le travail fait souvent toute la différence qui se trouve entre l'Homme d'esprit & le grand Homme. Non que je veuille refuser aux hommes illustres, en quelque genre que ce soit, le respect & les éloges qui leur sont dus. Je ne veux qu'encourager les autres à faire essai de leurs forces pour en mériter de semblables. Je ne veux que faire sentir les avantages de l'Etude & du Travail, les deux seules voyes qui dans les Sciences & dans les Arts ménent à une réputation éclatante : pour y parvenir, il ne manque à plusieurs que de bien connoître leurs propres forces. Les uns par trop de méfiance n'entrent pas dans la carriere, les autres ne manquent le Prix

que pour n'avoir pas fait tous leurs efforts.

Je ne puis donner de ce que j'avance un exemple plus frappant que celui des Anglois : ce Peuple est de ceux qui nous sont connus, le plus impatient dans tout ce qui le gêne, & en même tems le plus constant dans tout ce qu'il se propose. C'est par cette application continuelle, & ce courage infatigable, que dans les Sciences fondées sur le Calcul, de même que dans les Arts qui dépendent de la Regle & du Compas, les Anglois sont devenus les Maîtres des autres Nations. La même différence qui est entre les Géométres ordinaires & Newton, se trouve entre nos Ouvriers François & un Artiste tel que Graham. Si le Mathématicien par les profondeurs de ses Méditations & les loix de son Calcul, a déterminé la forme & les mouvemens de ce vaste Univers ; l'autre non moins inventif dans son Art, a imaginé ce bel instrument qui, entre les mains de nos Académiciens, vient de nous révéler la véritable Figure de la Terre.

Il faut l'avouer à l'honneur des Anglois, ils ont la gloire d'avoir les premiers cultivé la branche la plus étendue

de nos connoiſſances certaines, je veux parler de la Philoſophie Expérimentale dont le Chancellier Bacon a donné les Préceptes il y a plus d'un ſiecle, & où Harvey, Boyle, Newton, & M. Hales * que vous connoiſſez ſi bien, ont fait tant de belles & grandes découvertes. Les hommes depuis deux mille ans, n'avoient fait ſi peu de progrès dans la connoiſſance de la Nature, que parce qu'ils avoient pris de mauvaiſes routes pour y arriver. Bacon s'en apperçut, il prit le parti de ſonner la Cloche pour raſſembler ceux de ſon tems, & les remettre dans la véritable voie. C'eſt l'expreſſion ingénieuſe dont il ſe ſert au ſujet de ſon Livre de l'*Avancement des Sciences*, qu'il a écrit en Anglois, & qu'il déſiroit de voir traduit dans une Langue commune à tous les Savans de l'Europe, *afin*, dit-il, *qu'en ſonnant la Cloche je puiſſe être entendu d'auſſi loin qu'il eſt poſſible.*

A l'égard des Arts Méchaniques, ils ne peuvent fleurir nulle part ſans les Sciences, ils en dérivent comme de leur

* M. de Buffons a traduit la Statique des Végétaux de M. Hales. Cet Ouvrage eſt imprimé à Paris chez Jacques Vincent, 1735.

ſource ; ils l'emportent même ſur les Arts de Goût, en ce qu'ils ſont d'une utilité sûre & invariable pour le Genre humain. Tels ſont les fruits qu'une Nation commerçante retire de la Navigation, tels ſont les avantages d'un Canal qui communique à tout un Pays & l'abondance des Provinces voiſines, & les richeſſes des deux extrémités de la Terre. Et en effet quel bien ne procureroit pas à la France un Canal en Bourgogne, qui joindroit la Saône à la Seine ou à la Loire, & par conſéquent l'Océan à la Méditerranée. Tel eſt enfin dans une partie plus négligée parmi nous, mais dont j'eſpere que votre exemple corrigera les abus ; tel eſt, dis-je, le produit d'une forêt bien cultivée. Par une induſtrie auſſi honorable qu'utile, on procure en même tems & ſon avantage, & celui de l'Etat. Un Particulier qui par d'heureuſes tentatives vient à bout d'améliorer ſon fonds, ne peut augmenter ſon revenu ſans faire réellement le bien de ſa Patrie ; dans tous ces cas l'intérêt public eſt tellement lié à l'intérêt particulier, qu'ils ſont abſolument inſéparables.

Les Arts de gout au contraire n'ont

pas pour ainsi dire une valeur fixe & intrinséque. Leur prix change selon les Modes qui changent elles-mêmes selon les tems & les caprices des hommes. La Porcelaine de Saxe qui a fait tomber celle du Jappon & de la Chine, aura bientôt son tour. Les plus beaux Cabinets de Boule se donnent aujourd'hui à vil prix. En un mot on peut se passer de la Peinture & de la Sculpture; mais on ne peut se passer absolument ni des Arts qui fertilisent la terre, ni de ceux qui nous défendent des injures de l'air. Tout François raisonnable conviendra du moins que l'Art par lequel on va échanger à la Chine les superfluités de l'Europe contre l'Or, la richesse de tous les tems, est préférable à l'Art qui nous apprend à détruire ce même or en l'étallant sur des habits & sur des chaises de Poste.

Et quel Peuple est plus grand dans l'art de la Navigation, & en ressent mieux les effets par l'abondance de tout, que les Anglois? Ce sont eux qui ont trouvé la plûpart des Instruments qui y sont utiles; car sans parler de la Boussole, dont ils prétendent être les Inventeurs, nous leur devons le Quartier Anglois & le nouvel instrument

pour prende hauteur, que vous-mêmes vous avez fait venir de ce Pays-ci, & que le Ministre éclairé & vigilant qui est à la tête de notre Marine, a nouvellement envoyé dans tous les Ports de France. Ils sont aussi les premiers qui ayent construit des vaisseaux d'après des Plans dessinés, & qui ayent bâti ces ingénieuses étuves pour courber le bois, dont nous commençons à nous servir avec tant de succès.

Ce Peuple aussi industrieux que laborieux, a un grand avantage sur ses Voisins dans toutes les choses dont on vient à bout avec le tems. L'Angleterre est le Pays où l'on trouve le plus de ces Machines si utiles à un Etat, qui multiplient réellement les hommes en épargnant leur travail, & par lesquelles on fait exécuter à un seul, ce qui, sans ce secours, en occuperoit trente. C'est ainsi qu'en tournant une roue un enfant de dix ans donne à cent Ouvrages d'acier tout à la fois ce beau poli dont peu de nos Ouvriers François peuvent attraper la perfection. Ainsi dans les Mines de Charbon de Newcastle, par le moyen d'une Machine aussi merveilleuse qu'elle est simple, un seul homme vient à bout

d'élever cinq cens tonneaux d'eau à cent-quatre-vingt pieds de hauteur. L'épuisement de ces eaux donne la facilité de tirer le charbon de la Mine, qui suppléant au défaut de bois avec usure, est du plus grand avantage pour la Nation. Cette même Machine a une autre utilité, elle procure en même tems à un Pays qui en a besoin, une riviere que l'on peut nommer artificielle.

Ce n'est pas seulement dans les Ouvrages en grand que les Anglois excellent; les Métiers les plus communs semblent emprunter ici de la perfection des Arts. Dans tous les Ouvrages de Serrurerie, qui chez nous sont travaillés d'une façon si brute, j'admire également & la patience & l'industrie de l'Ouvrier Anglois. Ravechet n'acheve pas avec plus de soin la charniere d'une Boëte d'or, qu'on ne finit ici celle d'une armoire. Pour tout ce qui regarde la propreté & la solidité du travail en quelque genre que ce soit, on réussit mieux dans les plus petites Villes d'Angleterre, qu'on ne fait dans les Villes de France les plus considérables. J'ai vu ici, à la Campagne, des Ouvriers travailler & assembler des ouvrages de Menuiserie avec

une

une justesse & une précision dont nos Maîtres de Paris les plus habiles en cet Art, auroient de la peine à approcher.

L'Artisan Anglois a une qualité extrêmement louable, & qui lui est propre, c'est de ne s'écarter jamais du degré de perfection de son Art qui lui est connu ; il fait toujours tout ce qu'il fait aussi bien qu'il le peut faire. L'Ouvrier François est bien loin de mériter cet éloge. A peine sa réputation est-elle faite, qu'il se néglige : ce qu'il y a de défectueux dans ses Ouvrages, vient plus souvent de l'envie qu'il a de vous tromper, que de son ignorance. Au contraire, l'attention qu'a l'Anglois à toujours bien faire, semble annoncer en lui un sentiment du Juste qui ne lui permet pas de s'en écarter. A cet égard on peut dire qu'ici l'Ouvrier le plus vil pense noblement du métier qu'il professe. Mais il semble que l'idée du Juste soit la seule que les Anglois ayent du Beau. Le Gracieux leur échappe ; il faut pour les frapper, des traits qui soient plus décidés. Il n'est rien qui ne soit susceptible de l'élégance des Contours. Pour nous ce n'est pas assez qu'un fauteuil soit commode, nous voulons de plus que la forme

en ſoit agréable. Nos Appartemens ſont effectivement ornés de ce qui ne ſert qu'à meubler ceux de Londres. Les Ouvriers Anglois ne cherchent pas moins que les nôtres cette grace dans les formes, mais malgré tous leurs efforts, ils n'y peuvent atteindre. Autant j'admire leur invention dans les Arts Méchaniques, autant je ſuis bleſſé de toutes leurs productions dans les Arts de goût. La Regle & le Compas qui les guident dans les uns ne font que les gêner dans les autres. Une exactitude trop ſcrupuleuſe ne refroidiroit-elle pas le génie? Le Juſte eſt bien voiſin du Contraint, & ce qui rend l'accès aux Graces ſi difficile, c'eſt peut être qu'on n'y peut arriver ſans la juſteſſe, & que ſi on la conſulte ſeule, on riſque de s'en éloigner.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE IX.

A Monſieur FRERET, *Sécretaire Perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DAns cette Nation, plus fiére encore peut-être qu'on ne la croit, l'état de tous le plus humiliant eſt celui de Chapelain d'un Grand. Le Titre dont cet Eccléſiaſtique eſt revêtu, eſt préciſément ce qui le dégrade : il n'obtient l'honneur d'être admis à la Table de ſon Seigneur, j'euſſe auſſi bien fait de dire de ſon Maître, qu'aux conditions d'y jouer le plus bas de tous les Rolles, celui d'un Flatteur, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, celui d'un Eſclave. Les Pairs du Royaume, Ducs, Comtes, &c. ont tous un certain nombre de Chapelains, c'eſt-à-dire d'honnêtes Domeſtiques, qui au lieu de porter leur livrée, portent celle du Clergé, & tiennent plus à leur Patron qu'à leur Egliſe.

Voici comme en parle l'Auteur Anglois qui a le mieux peint les Mœurs de sa Nation : *Chez les Grands*, dit-il, *la coutume est que les Chapelains se retirent de Table lorsqu'on apporte le dessert, & par-là ces saints Personnages sont obligés à manger gloutonnement ce qui est devant eux, attendu que leur tems est court. C'étoit autrefois l'usage que les Prêtres faisoient leurs repas devant le Peuple, qui les regardoit manger très-dévotement ; aujourd'hui c'est tout le contraire : les Séculiers font le Festin, tandis que les pauvres Prêtres se tiennent-là comme d'humbles Spectateurs ; & en cela je ne sçais ce que je dois le plus condamner, ou l'insolence du Pouvoir, ou la bassesse de la Sujétion.*

Vous m'avouerez, Monsieur, que cette arrogance dont M. Addison accuse ici les Grands d'Angleterre, & cet avilissement qu'il reproche au Clergé du second ordre, s'accordent mal avec les éloges de modestie & de générosité qu'il prodigue si souvent ailleurs à ceux de sa Nation, & spécialement à ce qu'il en dit dans celle de ses Feuilles dont vous me parlez dans votre derniere Lettre. Fils de Ministre lui-même, il a dû

s'appercevoir mieux qu'un autre du mépris avec lequel les Anglois traitent les gens d'Eglise ; mais peut-être n'en a-t-il pas dit la véritable cause. C'est, si je ne me trompe , dans le mépris que les Grands ont pour la Religion , qu'il faut chercher la source de celui qu'ils osent témoigner à ceux qui en sont les Ministres , & ce malheur est la suite funeste de la Licence qui est ici autorisée par le Gouvernement.

On n'a pas en France le scandale de voir des gens revêtus du Caractere le plus respectable jouer par état le plus méprisable de tous les Personnages. Peut-être y trouve-t-on encore plus de Flatteurs qu'ailleurs , puisque malheureusement la Flatterie chez nous est un Vice National ; mais du moins ils sont pris indifféremment dans tous les ordres de la Société. J'ai regret qu'il soit vrai que les progrès du Vice ayent suivi ceux de la Politesse. Dans les tems où les esprits étoient plus simples & les cœurs moins corrompus , les Grands avoient des Fous pour les faire rire , ils ont aujourd'hui des Sots pour les flatter.

En France, aux Tables des gens riches on trouve communément un Sot de

fondation ; je ne prétends pas dire qu'il n'y en ait qu'un, assez souvent, à commencer par ceux qui les tiennent, il seroit difficile d'y trouver quelqu'un qui ne le fût pas. Je veux parler du Sot qui y est le plus fêté. C'est avec celui-là que le Maître de la Maison a de l'esprit ; c'est un Complaisant à gage qui l'écoute lorsqu'il parle de choses qu'il n'entend pas, & qui l'admire lorsqu'il ne sçait ce qu'il dit, qui lui quête les applaudissemens des autres, & leur donne le ton pour rire de ses mauvaises plaisanteries ; c'est le Coriphée des autres Sots.

Ceux qui ont fait fortune en Angleterre sont d'ordinaire plus sages, ils ne songent qu'à l'augmenter : ils ne se piquent que de l'esprit de multiplier leurs richesses, & c'est un effet de leur bon sens. Ils laissent aux Grands tous les Ridicules que le faste & la vanité entraînent à leur suite. Ils profitent de leur dissipation, au lieu de l'imiter. Ils ne s'érigent point en gens de goût quand ils n'en ont pas, ils demeurent de bons Négocians, & les Enfans continuent le Commerce qui a enrichi leurs Peres. Combien n'est pas avantageuse, & à eux-mêmes & à l'Etat, une conduite si sensée !

Il n'eſt que trop vrai, que parmi nous les Favoris de la Fortune ne ſont pas à beaucoup près ſi raiſonnables : ſouvent honteux de l'état auquel ils doivent leurs richeſſes, ils le quittent dès qu'ils en trouvent l'occaſion. Ils ne ſe bornent pas, ſoit dans leurs Maiſons, ſoit dans leurs Equipages, à copier le Luxe des gens de qualité, ils l'effacent le plus ſouvent, & s'attirent par-là en même-tems, & la jalouſie des Grands qu'ils tâchent d'éclipſer, & la haine du Peuple qu'ils inſultent par l'inſolence de leur faſte. Ils ont ſur-tout la manie de vouloir avoir de l'eſprit, & comment ne s'en croiroient-ils pas ? Ils ſont ſans ceſſe entourés de Flatteurs Paraſites, qui n'étudient leurs Ridicules que pour les encenſer. Le Célébre Auteur de l'*Enfant Prodigue* ne pouvoit mieux faire connoître & la mauvaiſe Compagnie où Euphémon a vécu, & les Amis qu'il s'étoit choiſis, que parce qu'il lui fait dire à lui-même : *Ils me louoient moi préſent.* Voilà de ces traits où l'on reconnoît les Grands Maîtres.

De part & d'autre, quels mépriſables Rolles ne jouent pas & ceux qui laiſſent voir une Vanité ſi ridicule, & ceux qui

ont pour eux de ſi baſſes complaiſances. Riches orgueilleux, on vous trahit quand on vous flatte ; & comment ſe peut-il que les vapeurs d'un auſſi vil Encens vous montent à la tête ! Lâches Flatteurs, vous payez cher les careſſes qu'on vous fait. On vous les vend pour des louanges, pour des devoirs, pour des ſoumiſſions. *O que vous avez quelque choſe de bien plus excellent*, dit le Sage Epictete à ceux qui ne peuvent deſcendre à cette baſſeſſe, *vous ne louez point celui que vous ne croyez pas digne de vos louanges ; vous n'avez point à ſupporter ſon inſolence, & la façon ſuperbe dont il traite ceux qui ſont à ſa Table ; voilà le gain que vous faites.*

Quel mépris ! quelle haine ne devroit-on pas avoir dans le Monde pour ces viles Créatures ! Celui qui eſt aſſez lâche pour vivre de cet infâme Métier, ſeroit également capable d'aſſaſſiner celui qu'il flatte, s'il en avoit le courage, & qu'il y trouvât ſon intérêt. Mais tel eſt l'aveuglement des Grands & des Riches, ils penſent que tout leur eſt dû : on les trompe moins qu'ils ne ſe trompent eux-mêmes. S'il y avoit un Tribunal contre la Flatterie, il n'y auroit point d'actions contre

les

les coupables, perſonne ne ſe plaindroit d'avoir été flatté.

Il n'eſt pas étonnant que tant de gens préférent la compagnie d'un Sot à celle d'un Homme d'eſprit; plus les Hommes ſont bornés, plus ils ſont vains : l'un flatte leur amour-propre par la ſupériorité qu'ils ſe ſentent ſur lui, l'autre ne pourroit que l'humilier par celle qu'ils ſeroient forcés de lui reconnoître. On aime ceux avec leſquels on repréſente, on craint ceux qui pourroient nous juger : auſſi eſt-il des Sots fort recherchés, & qui font les délices de ceux qui ſe trouvent plus d'eſprit qu'eux.

A l'exemple des Femmes jalouſes de leur beauté, qui ont ſoin de ſe choiſir des Compagnes dont la laideur puiſſe faire valoir davantage leurs attraits, ceux qu'on appelle Beaux-Eſprits, ont eux-mêmes cette ſorte de Coquetterie : ils ont communément à leur ſuite un Sot, qu'ils appellent leur Ami, & qui n'eſt que leur Complaiſant. Ils connoiſſent l'effet des contraſtes, & c'eſt pour briller davantage qu'ils affectent la compagnie de l'Homme le plus dépourvu de lumiere & d'entendement. Le Sot admire volontiers : c'eſt le Gile qui an-

nonce au Vulgaire tout le mérite de leurs tours de forces. C'eſt un Etre aſſez ſemblable à ces Oiſeaux à qui l'on apprend à parler, & qu'ils dreſſent eux-mêmes pour répéter le bien qu'ils veulent qu'on diſe d'eux. C'eſt un Flatteur enfin, dont l'encens, tout groſſier qu'il eſt, les enivre & les empêche de s'appercevoir de leurs défauts. Cependant la ſottiſe de ces Admirateurs leur fait plus de tort que la jalouſie de leurs Rivaux. Tacite l'a dit, les Louangeurs ſont l'eſpece d'ennemi la plus nuiſible. Il n'eſt point d'Etat où les Hommes les plus Grands d'ailleurs, n'ayent la petiteſſe de s'attacher des Créatures auſſi viles. Mais tous ces Proneurs ſervent mal ceux dont ils publient les louanges. Semblables à la trompette, qui eſt leur ſymbole, ils ne font qu'un bruit qui bleſſe ou qui étourdit.

Vous avez raiſon, Monſieur, nous aurions grand beſoin qu'il nous revînt des la Bruyeres & des Molieres pour cenſurer les Mœurs de notre Siécle : je trouve autant de vérité que de force dans le Portrait que vous en faites : votre Lettre eſt pleine de ces traits qui font également honneur & au cœur & à l'eſprit. Une mâle Vertu

peut ſeule inſpirer ce zèle pour l'honnêteté publique dans un tems où l'indécence eſt tellement à la mode, que quiconque oſe ſe donner pour libertin, eſt preſque ſûr de paſſer pour Philoſophe.

Les Vices vont aujourd'hui la tête levée. Ils ne ſont peut-être pas plus grands que ceux des Siécles qui nous ont précédés, mais ils ſont plus effrontés. Les Paſſions tiennent trop aux Hommes pour qu'on puiſſe les réprimer : il n'en eſt pas ainſi des Ridicules, il ſuffit quelquefois d'en peindre toute l'extravagance pour en dégouter. J'avoue que ce ſont des Protées : pourſuivez-les ſous une forme, ils reparoiſſent ſous une autre. Les Petits-Maîtres ont ſuccédé aux Marquis. Les Médecins étoient autrefois des Pédans hériſſés de Grec & de Latin, ce ſont aujourd'hui des Damerets qui content des fleurettes & diſent des bons mots, & du moins font rire leurs Malades, s'ils ne les guériſſent pas. Leurs *Bulletins* ſont des Madrigaux ſur les progrès ou la guériſon d'une Maladie, où ils font admirer la gentilleſſe & les agrémens de leur eſprit. On en pourroit faire des Recueils fort amuſans. De pareils Ridicules ne ſont-ils pas encore plus choquans que ceux

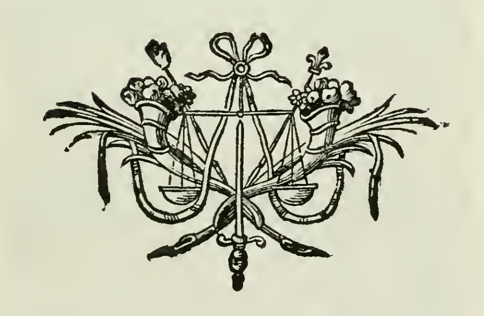
des Médecins de Moliere ? L'esprit de plaisanterie tant de fois reproché à notre Nation, s'est aujourd'hui emparé des Professions les plus graves, & la décense des Mœurs n'est plus observée en aucun Etat. Les Femmes même en ont secoué le joug. Ce que nous appellons le ton de la Galanterie, nos Peres l'appelloient le ton de la Licence.

Il ne faut pas confondre avec la méchanceté des Satires, ces peintures innocentes des Ridicules, dont l'unique but est de les corriger. Il ne paroît que trop aujourd'hui de ces Ecrits plus dangereux que les Défauts qu'ils reprennent, & dont les Auteurs en veulent moins au Vice qu'aux Vicieux. Autant la Censure génerale des Mœurs est avantageuse à la Société, autant les Satires particulieres sont pernicieuses. Celui qui ne cherche qu'à satisfaire la malignité de ses Lecteurs, est un Corrupteur qui mériteroit d'être puni. Celui qui attaque les Ridicules, ou la Dépravation des Mœurs de son Siécle, est un Citoyen Vertueux qui combat pour la Cause publique, & en ce cas il doit faire contre les Vicieux,

comme les Soldats contre les Ennemis, tirer ſur eux en général, & ne viſer à aucun particulier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE X.

A Monsieur DE LA CHAUSSÉE, *de l'Académie Françoise.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Spectacles ne sont pas aussi indifférens que bien des gens le supposent; le Théâtre influe sur les Mœurs, & l'on ne peut douter que la licence de celui de Londres ne contribue en partie au peu d'égard qu'ont les Anglois pour tout ce qui s'appelle décence. On y voit continuellement des Modéles que la passion détermine aisément à suivre dès qu'on l'affranchit du joug de la honte. Quelles obligations ne vous avons-nous pas de n'en exposer sur le nôtre que ceux dont l'imitation est avantageuse à la Société! Qu'il est beau de n'avoir point à rougir de ses succès! Vos Piéces sont l'Ecole de la Morale la plus saine.

C'est ici le Pays où les Mariages inégaux sont les plus communs: le frein de

la décence n'empêche que peu d'Anglois de ſuivre leurs caprices, ou de ſe livrer à leurs paſſions. Qu'un Maître épouſe ſa Servante, la Fille d'un Duc un ſimple Soldat, ou une vieille & riche Douairiere un Etourdi, qui n'a de mérite que ſa jeuneſſe, quelques gens en riront, tout le reſte n'en dira mot, & perſonne n'en ſera ſurpris. Celles qui par leur naiſſance ont un rang à la Cour, ne craignent pas de déroger, parce qu'elles ne ſçauroient le perdre. C'eſt ici un Pays de liberté, & elle s'étend juſqu'à celle de faire des ſottiſes ſans preſque encourir de blâme. On y reſpecte peu les bienſéances, on s'y familiariſe avec le Vice.

Nos Loix ont ſagement pourvû par toutes ſortes de moyens à empêcher les Enfans de ſe marier ſans le conſentement de leurs Peres, de peur qu'ils ne priſſent des engagemens qui leur fuſſent préjudiciables, & qui deshonoraſſent leurs familles. La Jeuneſſe eſt trop aveugle, & trop livrée à ſes paſſions pour connoître ſes véritables intérêts. Les Loix d'Angleterre ſont bien différentes ; elles tendent toutes à favoriſer les Mariages même les plus indécens. Elles ne requié-

rent pas aſſez de publicité & de cérémonies dans un Acte, qui, plus il eſt important pour ceux qui le contractent, plus il doit intéreſſer ceux à qui ils appartiennent.

Comme on peut ſe marier ici en quelqu'endroit que ce ſoit, j'ai oui dire qu'un Miniſtre, qui étoit en priſon, avoit imaginé, pour s'aider à y ſubſiſter, de faire pendre de ſa fenêtre un Ecriteau, avec ces mots: *Ici l'on marie à bon marché.* Je me doute bien de ce qu'il faut penſer de cette plaiſanterie; je ne prétens pas même rendre ſuſpecte la Sageſſe des Légiſlateurs Anglois, ſans doute ils ont eû de bonnes raiſons pour dicter les Loix qu'ils ont établies: mais les abus en ſont très-pernicieux; ils autoriſent les ruſes dont la Fille la plus débauchée peut ſe ſervir pour ſéduire un Enfant de Famille; ils favoriſent le Vice, & rendent indiſſolubles les nœuds honteux par où elle a ſçû ſe l'attacher. On ne peut trop en Angleterre être ſur ſes gardes avec les Filles de cette eſpece: elles ont une adreſſe merveilleuſe pour tendre des piéges à la jeuneſſe, & couvrir en quelque ſorte par un Mariage qui les rend à la Société, le ſcandale de

leur vie, qui les en avoit ſéparées. Leur ruſe néanmoins la plus commune eſt d'enivrer celui qu'elles eſperent d'amener à leurs fins. Le Vin ne donne tant d'empire ſur nous à nos ſens, que parce qu'il détruit entierement celui de la raiſon.

Alors une Fille qui veut devenir la Femme de tel Homme, qui rougiroit de l'avouer pour Maîtreſſe, fait tant par ſes careſſes dangereuſes, que devant des Témoins apoſtés, elle lui fait avouer qu'il la choiſit pour Epouſe ; ſouvent même il n'y conſent que pour ſe prêter à ce qu'il croit une plaiſanterie ; mais ici ſur cette matiere tout badinage devient ſérieux : le oui s'y prend au pié de la lettre. Celle qui veut ſe faire épouſer, met dans ſes intérêts un Chapelain. Le Miniſtre de l'Evangile ſe prête à ce Myſtere d'iniquité ; & ce qui ne ſeroit chez nous qu'une Comédie répréhenſible par la Police, devient en Angleterre un Acte autoriſé par les Loix.

Il arrive de-là que tel Homme qui s'eſt couché fort tranquille & fort ivre, ſe trouve à ſon réveil marié à la per-

ſonne qu'il mépriſe le plus. De pareilles unions ne peuvent guéres donner à l'Etat que de mauvais Citoyens. Si les Hommes s'abandonnent à la brutalité de leurs Paſſions, c'eſt aux Loix à remplacer la prudence qui leur manque, & à empêcher, autant que le bien de la Société le permet, qu'un moment de foibleſſe ne faſſe le malheur de leur vie. Je connois deux Freres, qui, à leur grand regret, ont été tous deux pris par les deux Sœurs à ce funeſte Piége, & qui ne ſont peut-être qu'aggraver leur faute, au lieu de la réparer, en traitant leurs Femmes comme leurs Servantes. C'eſt ſe punir ſoi-même autant qu'elles, c'eſt ajouter un mal à un autre, c'eſt l'extrémité la plus cruelle où un Homme puiſſe être réduit.

Ce qui m'a donné lieu de vous écrire cette Lettre, c'eſt que ces jours-ci même un Gentilhomme de Lincoln, à qui pareil malheur eſt arrivé, s'eſt caſſé le lendemain la tête d'un coup de Piſtolet, en apprenant la ſottiſe qu'il avoit faite. C'eſt pouſſer la choſe un peu loin, quelque ſot que pût être ce Mariage, il

eſt encore plus ſot de ſe tuer, car comme dit la Fontaine,

> Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XI.

*A Monſieur H****

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut mieux faire ſentir que vous le faites combien il y a de différence entre s'illuſtrer & faire parler de ſoi; je ſerois ſurpris de vous voir à votre âge faire une pareille diſtinction, ſi je ne ſçavois que vous êtes né avec ces Talens heureux qui ne permettent pas de ſe tromper ſur le but où l'on doit tendre. Vous en relevez encore le prix par le ſage emploi que vous en faites, & par-là vous vous ouvrez une route difficile, mais ſûre à la plus haute célébrité.

L'Angleterre eſt ſans contredit le Pays du Monde où l'on trouve le plus d'Hommes ſinguliers, & peut-être n'eſt-il pas difficile d'en donner la raiſon: les Anglois ſe font ſinon une Vertu, du moins un mérite de cette Singularité. Un Homme s'illuſtre autant ici par des folies, qui

ailleurs le rendroient Ridicule, que par les actions les plus utiles à la Société. On aime à se rendre Célebre à peu de frais. De-là vient que l'un se fait un mérite d'avoir un Equipage de Chasse & de n'y jamais aller, & qu'un autre avec cent mille livres de rente affecte de ne porter jamais qu'un Drap plus grossier que celui dont il habille ses Laquais. Chacun, en un mot, ici se pique de vivre à sa fantaisie. Ainsi, parmi les Grands il s'en trouve qui ne rougissent pas de Vices, à peine pardonnables à la plus vile Populace : ainsi dans le Peuple même, on voit des Impudens affecter un orgueil, que les richesses & la naissance même ne peuvent excuser.

Les Anglois regardent cette variété d'humeurs & de caracteres comme l'éloge de leur Nation & l'effet de leur liberté. Le Chevalier Temple, M. Addison, & généralement tous leurs Auteurs, en font l'Apologie : ils nous reprochent à nous, d'être tous d'une piéce ; ils nous appellent une *Nation Moutoniere* ; & cependant c'est ce prétendu défaut qui nous rend sinon plus Vertueux, du moins plus sociables que les Anglois. Je ne vois pas ce qu'a de si louable cette variété de Caracteres, d'où ne résultent que des

Vices ou des Ridicules. Les Grecs & les Romains, qui, je crois, ont été aussi libres que peuvent l'être les Anglois, ne se sont jamais piqués de singularité. Le Caprice n'étoit pas un mérite à leurs yeux, & ils ne se vantoient que d'être plus éclairés & plus raisonnables que les autres Peuples de la Terre.

Il est, je l'avoue, des singularités louables, si pourtant on doit donner ce nom, qui dans notre langue emporte une idée de blâme, à des qualités qui sont des Vertus réelles. Si les Anglois ne se distinguoient que par celles-là, nous les devrions prendre pour nos Maîtres; mais qu'il s'en faut que Londres fût une bonne Ecole de Mœurs pour le reste de l'Europe! La Singularité que l'on réproche aux Anglois, quelque Art qu'ils employent à la justifier, vient toujours du déréglement de l'esprit, ou de quelque désir ambitieux qui est caché dans le cœur. On veut faire parler les autres de soi, & l'on n'a pas toujours de quoi y parvenir par les différentes voyes ouvertes au mérite. Celui qui ne peut transmettre son nom à la Postérité en bâtissant un Temple, brûle celui d'Ephese pour s'immortaliser.

Il n'eſt pas ſi difficile d'être Singulier que ſe le perſuadent ceux qui font vanité de le paroître : il ſuffit pour cela d'outrer ſon Caractere, quel qu'il ſoit, & de ne faire aucune attention aux Bienſéances : il n'y a perſonne qui n'ait de quoi ſe faire remarquer, s'il en veut courir les riſques. Les gens raiſonnables ſont ennemis de la Singularité, ils la regardent comme un défaut, & ſi elle eſt jouée comme le plus grand de tous les Ridicules. *Si ceux*, dit M. l'Abbé de Bellegarde, *qui affectent des airs de Singularité, comprenoient combien toute affectation eſt choquante, ils ſe garderoient bien de rien affecter.* Nous avons une averſion naturelle pour tout ce qui eſt contrefait, & nous mépriſons ceux qui ne peuvent ſe rendre recommandables que par une fauſſe imitation. Je ſuis fâché qu'on puiſſe reprocher ce défaut aux Anglois : il eſt contraire au bon Sens dont ils ſe piquent. Le bon Sens & le Sens commun, ſont la même choſe ; & ſi on l'appelle commun, ce n'eſt pas qu'il ſe trouve dans la plûpart des Hommes, c'eſt parce qu'il eſt le même dans tous ceux qui en ſont doués ; & le même Sens devroit les amener naturellement à la même

façon de vivre. Mais il en faut convenir, rien n'eſt ſi rare en tout Pays que le Sens commun. Séneque a raiſon de le regarder comme le premier & le plus précieux don de la Philoſophie.

Comment un Homme capable de raiſonner peut-il ſe contraindre toute ſa vie à jouer le diſtrait, & ſe propoſer l'imitation d'un défaut, comme la recherche d'une Vertu? Quand même à ce prix l'on obtiendroit la réputation d'Homme de génie, ce ſeroit encore l'acheter bien cher. Mais il en eſt ainſi de toutes nos folies, nous les payons plus qu'elles ne valent. La Comédie du *Diſtrait* ne peut guéres faire d'effet que ſur le commun des Spectateurs. Le fond, ſi je ne me trompe, en eſt vicieux. Des gens raiſonnables ne riront non plus d'un Homme qui a le malheur d'être entraîné par des Diſtractions involontaires, que d'un autre qui a celui d'être ſujet à la Migraine. La Comédie ne doit jouer que les défauts qu'elle peut corriger. Les Plaiſanteries que l'on fera ſur un Boiteux, lui aideront auſſi-tôt à marcher droit, que la Piéce de Renard corrigera un Homme qui eſt né Diſtrait. Mais ſi quelqu'un affecte la Diſtraction, c'eſt celui-

là

là qu'on ne doit pas épargner : l'attention que mettent quelques-uns à paroître ne ſçavoir ce qu'ils font, ne vient que de la crainte qu'ils ont de paſſer pour des Hommes du commun. Il faut leur faire ſentir combien cette miſérable affectation les met au-deſſous de ceux à qui ils évitent ſi fort de reſſembler. Tout Homme qui veut nous en impoſer, fût-ce à titre de malheureux, mérite d'être démaſqué & ſacrifié à la riſée publique. Ainſi, le *Malade Imaginaire* eſt un ſujet vrayement Théâtral. Nous aimons à voir plaiſanter un Homme de ſes défauts, il y a de la barbarie à rire de ſes infirmités.

La Singularité dans les habits annonce preſque toujours quelque défaut dans l'eſprit. *Aux accoutremens*, dit Montagne, *c'eſt Puſillanimité de ſe vouloir marquer par quelque façon particuliere & inuſitée.* Nous avons bien en France quelques gens à qui on pourroit la reprocher, & qui ne craignent pas d'apprêter à rire, aux conditions de ſe faire remarquer. L'affectation de leurs manieres nous bleſſe, en ce qu'elle paroît être en eux la cenſure des uſages reçus, & un ſeul n'a pas beau jeu contre toute une Société. Ils ont l'air de ſe vouloir don-

ner pour Modéles, & ils n'excitent que la risée ou le mépris de ceux dont ils veulent usurper l'estime. On rit de l'Homme, qui, pour briller davantage, se sert d'un Vernis qui ternit l'éclat de son mérite : on méprise le Sot, qui, sans avoir les qualités essentielles du premier, ose en affecter tous les Ridicules. Ce n'est point par raison, c'est par folie que la plûpart des Hommes s'écartent de la voye commune. *Le Sage doit au-dedans retirer son ame de la Presse, & la tenir en liberté & puissance de juger sainement des choses ; mais quant au-dehors, il doit suivre les façons & les formes reçûes* *. Cardan, reconnu pour Fou, étoit Singulier dans ses habits. Séneque attribue à Aristote cette Pensée : *Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ.* En conséquence de cette Maxime, qui a plus de crédit qu'elle n'en devroit avoir, on se donne pour Singulier, afin de passer pour un Homme de Génie ; mais dans la plûpart, comme le dit très-bien Bayle, au sujet de ce même Cardan, *C'est beaucoup de folie qui est mêlée à peu d'esprit.*

On ne peut nier que les plus Grands

* Montagne.

Hommes n'ayent toujours à quelques égards le coin de la foibleſſe humaine. Sans que leurs organes ſoient différens de ceux des Hommes ordinaires, il ſe peut que ces fortes applications de l'eſprit, d'où réſultent les grandes Découvertes en fait de Sciences, & les Chefs-d'Oeuvres en fait d'Arts, ne leur permettent pas d'entrer dans tous les petits détails de la vie civile. Ils négligent les uns comme frivoles, ils rejettent les autres comme importuns. Ils croiroient compromettre la ſupériorité qu'ils ſe ſentent ſur les autres Hommes, s'ils ſe laiſſoient gouverner par l'exemple. Mais, à ce que dit Montagne, *Comme il n'affiert qu'aux grands Poëtes d'uſer des licences de l'Art, auſſi n'eſt-il ſupportable qu'aux grandes Ames & Illuſtres de ſe privilégier au-deſſus du Commun.* Dans ces Hommes extraordinaires, les grandes qualités abſorbent tellement les défauts, qu'on ne les y diſtingue preſque pas. Le Soleil a ſes taches, mais ſon éclat nous empêche de nous en appercevoir.

Heureuſement pour nous, la Singularité eſt un défaut auſſi rare en France, qu'il eſt commun en Angleterre, & il faut eſpérer

que ceux qui ont tranſplanté parmi nous cette production étrangere, ne réuſſiront pas à l'y multiplier. Il eſt vrai que l'on pourroit tout craindre à cet égard du grand commerce que nous avons aujourd'hui avec cette Iſle. Les Nations échangent plus aiſément leurs Vices que leurs Vertus. Nos Petits-Maîtres en fait de Sciences, car il eſt vrai qu'il y en a dans tous les genres, affectent beaucoup aujourd'hui les Mœurs Angloiſes. Mais ce n'eſt pas en ce qu'elles ont de bon qu'ils les imitent : ils n'ont communément d'Anglois que l'habit. Un de nos jeunes gens, après avoir lû le Spectateur de M. Addiſon, & les Ouvrages de M. Pope, dit un jour à un de ſes Amis : *Je penſe à préſent.* Notre Etre penſant étoit vêtu de vert, ſon habit étoit ſans pli, ſes cheveux ſans poudre, il avoit le chapeau ſur la tête. *Hé bien*, continua-t-il, *comment me trouvez-vous ? N'ai-je pas l'air tout-à-fait Anglois ?* Pluſieurs de nos Sçavans ſe ſont déja rangés ſous la Banniere Angloiſe ; les Géométres leur en ont donné l'exemple. Ceux-ci veulent que la Nation qui regarde la Géométrie comme la premiere des Sciences, ſoit elle-même la premiere Nation de l'Euro-

pe. Avec quelle emphaſe n'exaltent-ils pas tout ce qui nous vient de ce Pays-ci? Avec quelle ardeur ne cherchent-ils pas à faire des Proſélites? Si l'on en croit ces eſpeces de Fanatiques, il n'y a d'Hommes véritables que les Anglois, on ne peut faire un pas dans la Philoſophie & dans les Lettres ſans l'étude de leur Langue : elle eſt, ſelon eux, la Clef de toutes les Sciences, ils la regardent comme la ſeule qui ſoit riche, la façon de penſer des Anglois, comme la ſeule qui ſoit juſte, & leur maniere de vivre, comme la ſeule qui ſoit raiſonnable. Il ne tient pas même à ces Meſſieurs que nous n'empruntions des Matelots de la Tamiſe, la façon de nous mettre & de nous nourrir.

Je voudrois qu'on ne ſe diſtinguât du Vulgaire, que par une façon de penſer plus juſte, une conduite plus raiſonnable, & des Mœurs plus pures *. Abonder en ſon ſens, n'eſt pas un ſujet d'éloge, quand on préfere ſon caprice & ſes imaginations particulieres aux ſentimens des gens ſages, & aux principes de la raiſon. Mais les Anglois ont une ſi haute idée de

* *Id agamus ut meliorem vitam ſequamur quàm vulgus, non ut contrariam.* Séneque.

leur Nation, qu'ils ſe font gloire des moindres choſes qui ont rapport à leurs Mœurs. Ils ne craignent pas de le dire, ils ſe croyent le premier Peuple du Monde.

Convenons cependant qu'il y a des cas où l'affectation de Singularité peut être excuſable ; il eſt quelquefois beſoin de tromper les Hommes pour parvenir à ſes fins. Envain a-t-on du mérite dans le Monde, ce n'eſt pas aſſez pour y faire fortune ; il faut de plus, diſent les Italiens, *un Poco di Matto*. Quand on tient un peu du Fou, il eſt plus facile de ſe diſtinguer de la foule de ſes Compétiteurs. L'extraordinaire fixe les yeux de la multitude, & le Peuple eſt toujours prêt d'eſtimer ce qui l'étonne. Quelque rare que ſoit le bon Sens, il n'a rien de remarquable ; on le loue, mais on ne le cherche pas. Les Qualités brillantes l'emportent ſur les ſolides. Un Vice éclatant fait plus de bruit, que les Vertus les plus eſſentielles. Dans les Lettres, dans les Armes, en quelque genre que ce ſoit, il faut un peu de Charlatanerie pour ſe faire une Réputation. Il eſt plus aiſé de réuſſir avec beaucoup de manœuvre ſans le moindre mérite, qu'avec beaucoup de

mérite ſans la moindre manœuvre. Rien n'eſt ſi rare que cette élévation d'ame & ce courage d'eſprit, qui font qu'un Homme ne veut rien obtenir que par des voyes qu'il puiſſe avouer, & qu'il préfére une honnête obſcurité à l'éclat d'une Réputation qui n'a rien de ſolide. Il eſt des Hommes, qui, à quelque prix que ce ſoit, veulent occuper le Public d'eux-mêmes; ceux-là aiment mieux une grande qu'une bonne Réputation.

Il y a d'autres cas, où un air de Singularité, ſoit dans la conduite, ſoit dans les actions, peut éblouir & en impoſer aux Sages mêmes. Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'avoir lû dans le Pour & Contre * le Teſtament de cet Anglois, qui n'ayant point d'Enfans, inſtitua pour ſes Héritiers *ceux qui ont faim*, *ceux qui ont ſoif*, *ceux qui ſont nuds*, *&c.* A Dieu ne plaiſe que je veuille rien diminuer du prix de cette belle Action; la mémoire de cet Homme charitable doit être reſpectable à tout Homme de bien: mais auſſi j'ai vû des François être trop étonnés de ce Teſtament, & admirer dans l'Etranger ce qu'ils ſe ſeroient contentés d'approuver dans leur Compatriote. Après tout, qu'a fait cet Anglois, que

* Tome I. pag. 65.

ce que font tous les jours parmi nous ceux qui laiſſent leurs biens aux Pauvres & aux Hôpitaux ! C'eſt donc la forme qu'on admire, & non pas la choſe même ; & en effet, nous n'aurions pas entendu parler de ce Teſtament, ſi au lieu d'y employer ce Texte de l'Evangile, cet Anglois l'eût fait dans la forme ordinaire. Qu'il eſt aiſé de nous donner le change, & que nous prenons ſouvent l'apparence pour la réalité !

Ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que la Singularité ait pû quelquefois ternir l'éclat de la Majeſté Royale. Louis Onze la porta juſques ſur un Trône, où il étoit ſûr d'avoir tout l'Univers pour Spectateur. Les Hiſtoriens, ce me ſemble, ont eu tort de n'imputer qu'à ſon avarice l'Habit de Bure & le Chapeau gras dont il étoit toujours couvert *. Nos Vices prennent toujours la teinture de l'état où nous ſommes : un Souverain n'eſt pas avare de la même façon que le dernier de ſes Sujets. Il y a grande apparence que Louis Onze ne portoit des habits mal

* L'Auteur d'un Livre intitulé, *Britannia Languens*, Londres 1689. meſure la richeſſe & les revenus de ce Prince ſur l'article du Regiſtre de la Chambre des Comptes, qui fait mention de deux ſols ſix deniers pour graiſſer ſes Bottes.

propres

propres que pour se singulariser. Il vouloit se distinguer des autres Rois, en paroissant dédaigner la Pompe de la Grandeur Royale. Il semble même, par quelques autres actions de sa vie, qu'il se faisoit un plaisir de prendre le contrepié de tous les autres Monarques. On ne peut nier du moins que ce ne fût par Singularité que ce Prince se servoit de son Tailleur pour Héraut-d'Armes, de son Barbier pour Ambassadeur, & de son Médecin pour Chancelier. La maniere mesquine & si peu digne d'un Souverain, dont lui & ceux de sa suite parurent à la célebre Entrevûe qu'il eut avec Henry, Roi de Castille, & qui ne fit que l'exposer au mépris des Espagnols, étoit une affectation marquée: c'étoit la critique des habits somptueux, & de tout le faste des Castillans; mais l'épargne sordide qu'il opposa à leur Luxe, n'étoit peut-être pas moins à blâmer. Quoi qu'il en soit, ce Prince, qui toute sa vie avoit paru si mal vêtu, dès qu'il se fût soustrait à la vûe de ses Sujets dans son Château de Plessis-lès-Tours, ne porta plus que des Habits de Satin cramoisi, fourrés de Martres; il se plaisoit même à en donner de semblables au petit nombre de Courtisans

qui approchoient de sa Personne. C'est ainsi que d'une extrémité on passe communément à l'extrémité opposée, & que dans l'un & l'autre cas il fut toujours également singulier.

Je ne m'attendois pas, Monsieur, en commençant cette Lettre, qu'elle deviendroit si longue. C'est l'effet de l'Antipathie que j'ai toujours eue pour la Singularité. Puisqu'il n'est pas permis dans la Société d'arracher aux Hommes le masque dont ils couvrent leurs imperfections, du moins ne nous en laissons pas imposer par les artifices qu'ils employent pour nous les déguiser. N'accordons notre estime qu'à ceux qui en sont dignes; croyons que des défauts sont toujours des défauts: s'il en est qui accompagnent quelquefois de grandes qualités, ils ne les supposent pas toujours. On peut trouver un Homme de mérite qui ait le petit défaut de vouloir paroître Singulier, mais on en trouve beaucoup plus qui ont la même affectation sans le moindre mérite.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET, *de l'Académie Françoise.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS voulez que je vous dise ce que je pense d'une Langue à laquelle d'autres études vous ont empêché de vous appliquer; accoutumé à répandre & l'agrément & la lumiere Philosophique sur des matieres purement grammaticales, vous ne songez pas combien elles sont difficiles à traiter pour un autre, & vous ne vous doutez pas que la tâche que vous me proposez, est audessus & de mon courage & de mes forces.

Si les Anglois avoient d'aussi bons Ouvrages sur leur Langue que nous en avons sur la nôtre, je ne serois pas si effrayé de l'entreprise; mais ils n'ont pas même un bon Dictionnaire; à peine ont-ils une Grammaire passable. M. Dryden auroit dû faire sentir à sa Nation le besoin

qu'elle a de l'un & de l'autre, au lieu de plaisanter d'aussi mauvaise grace qu'il l'a fait sur le Dictionnaire de l'Académie Françoise *, sans lequel nous n'en aurions peut-être pas d'autres plus étendus, dont celui-ci est la base. Peu d'Anglois se sont appliqués aux recherches nécessaires pour établir les Regles d'une Grammaire, & ceux qui s'en sont mêlés ne sont pas des guides assez sûrs.

Je n'ai garde de mettre au rang de ces Ouvrages peu réflechis, une Lettre du Docteur Swift, qui contient un projet pour perfectionner & fixer la Langue Angloise : cette Piece m'a été d'un grand secours, sur-tout pour ce qui regarde l'origine de cette Langue, dont je vais vous parler avant que de vous communiquer quelques observations que j'ai faites sur les qualités qui lui sont propres.

L'Angleterre peuplée d'abord par une Nation qui parloit la même Langue que les Celtes de la Gaule, reçut dans la suite de nouvelles Colonies de la Gaule même, & qui y porterent les noms sous lesquels elles étoient connues dans leur Pays ; on y trouve jusqu'à des Parisiens, *Parisii*. Les Romains ne soumirent qu'u-

* Préface des Bucoliques de Virgile.

ne partie de cette Isle, & n'y eurent qu'un petit nombre d'établissemens. Cependant ils y introduisirent l'usage de la langue Latine, mais à l'exception des Colonies & des Villes où séjournoient les Garnisons, les Bretons qui leur étoient soumis ne parloient qu'un Jargon corrompu des deux Langues.

La même chose est arrivée dans la Gaule où la Langue Rustique étoit composée de mots empruntés pour la plus grande partie du Latin, mais construits & tournés suivant le génie de la Langue ancienne des Naturels. Nous en avons un exemple dans le Breton de France, où la plûpart des mots sont François, & non de l'ancien Breton de Galles ou de Cornouailles. C'est ainsi que l'Espagnol est composé de mots Latins, Goths, Arabes, & d'un très-petit nombre de mots Ibériens ou Basques, assujettis presque entiérement à la Grammaire Gothique. L'Italien est de même mêlé de Latin Provincial (car on parloit un Jargon dans les Provinces) de Goth & de Lombard.

Les Romains ayant été obligés de rappeller d'Angleterre leurs Légions pour se défendre contre les Barbares du

Nord, les Bretons livrés à eux-mêmes, & trop foibles pour repouſſer les Pictes d'Écoſſe leurs mortels ennemis, appellerent les Saxons à leur ſecours. Ceux-ci ſe rendirent bientôt maîtres de la plus grande partie de l'Iſle, & y établirent en même tems leur puiſſance, leurs mœurs & leur langage. On a encore des Ouvrages aſſez étendus en leur Langue. Après les Saxons, les Danois qui vinrent en Angleterre y apporterent auſſi la leur, qui étoit une dialecte du Tudeſque, aſſez différente du Saxon ou Anglo-Saxon. D'un autre côté les Normands, qui étoient un ramas d'Avanturiers de toutes les Nations du Nord, après s'être établis dans cette Iſle, y introduiſirent l'uſage de la Langue ou du Jargon qu'ils parloient. Ce Jargon admettoit indifféremment les différentes Dialectes, mais ſans s'aſſujettir à aucune Regle. Ainſi la Langue Angloiſe a la même origine que l'Allemande, & toutes les autres qui ſe parlent dans le Nord. C'eſt pour cette raiſon que les Allemands, les Suédois, les Danois & les Hollandois, prononcent l'Anglois avec facilité, ce que ne peuvent faire les Italiens, les Eſpagnols & les Fran-

çois. Aujourd'hui même encore la plûpart des mots qui expriment les premieres idées, ſont les mêmes dans l'Anglois & dans toutes les Langues du Nord.

Guillaume le Conquérant qui mit fin au Regne des Saxons, crut que pour mieux affermir ſa puiſſance en Angleterre, il devoit y établir la Langue auſſi-bien que les loix de ſa Nation. Il y porta l'uſage de la Langue Françoiſe, qu'on parloit dans les Provinces ſituées au Nord de la Loire. Il diſperſa des Normands dans tous les Monaſteres pour l'y enſeigner ; il voulut que les Plaidoyers & les Actes de toute eſpece fuſſent écrits en François ; & ſi ſon projet ne réuſſit pas, il fut cauſe du moins que la Langue Angloiſe commença dès-lors à ſe remplir de mots tirés de la nôtre. Nous avons les Loix de Guillaume dans la Langue même où il les publia, & cette Langue eſt un François peut-être moins éloigné de celui que nous parlons, que ne le ſont pluſieurs Ouvrages compoſés en France, même dans un ſiécle poſtérieur. M. Hiks dans ſon Tréſor des Langues Septentrionales, a donné la notice d'un Pſeautier Manuſcrit, écrit ſous

le Roi Etienne d'Angleterre, qui eſt à quatre colonnes, Latin, François, Danois & Normand, & qui fournit la preuve de ce que je viens de dire.

La Langue Françoiſe demeura pendant long-tems la Langue de la Cour ; elle eſt encore celle des anciens Juriſconſultes *. La Langue Angloiſe abandonnée à l'uſage du Peuple & des gens de la Campagne, ſe forma petit à petit par le mélange de toutes celles que parloient des hommes de différentes origines.

Les Domaines que les Succeſſeurs de Guillaume poſſédoient en France, & les conquêtes qu'ils y avoient faites, avoient établi une telle correſpondance entre la France & l'Angleterre, que l'Anglois d'il y a trois ou quatre cens ans, étoit encore plus mélangé du François, qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Je ne ſçai même ſi la connoiſſance de l'Anglois de ces tems-là ne ſeroit pas très-utile à ceux qui veulent entendre notre vieux François. La lecture de Chaucer

* Aujourd'hui même les Formules des Bills ſont en François. Pour les Bills Publics, *le Roi veut* ; pour les Particuliers, *ſoit fait comme il eſt déſiré*. Lorſqu'à la Chambre Baſſe on paſſe un Bill, on dit *les Communes ont aſſenté*, &c.

m'a rendu celle de nos anciens Poëtes plus facile. Beaucoup de mots ont vieilli dans notre Langue, qui sont aujourd'hui la richesse de celle des Anglois ; ils en ont même de très-énergiques, qui ne sont plus connus que dans le Patois de quelques-unes de nos Provinces ; enfin ils en ont conservé d'autres, dont il ne nous reste plus les moindres vestiges.

Vous qui connoissez si bien notre Langue, ne trouvez-vous pas, Monsieur, que le milieu du Regne de Louis XIV. paroît être le tems où elle a été portée à sa plus grande perfection. La Langue Angloise au contraire a commencé à dégénérer avant que d'être arrivée à celle où elle pourroit atteindre. C'est sous le Regne d'Elizabeth qu'elle en a été le plus près. Cette Langue fut alors enrichie par la Traduction de la Bible, de beaucoup de mots & de tours Orientaux. Le Docteur Swift assure que pour le style, cette Traduction aussi-bien que le Livre des Prieres Communes qui est de même tems, ont beaucoup plus de force & d'énergie que les Ouvrages des Modernes qui ont le mieux écrit. Sir Walter Raleigh, un des Ministres de cette grande Reine, qui elle-même possédoit plu-

ſieurs Langues, le célebre Spencer & Fairfax, ſont encore comptés au rang des meilleurs Ecrivains de leur Nation.

L'Anglois ſe ſoutint juſqu'au tems de la Rébellion contre le Roi Charles I. Sous Cromwell le Jargon des Enthouſiaſtes prévalut au point qu'il infecta entiérement la maniere de parler & d'écrire, & s'il m'eſt permis d'en dire mon avis, peut-être s'en ſent-il encore un peu. Bien-tôt après, la licence du Regne de Charles II. corrompit en même tems & le langage & les mœurs de la Nation. Dans cette Cour vicieuſe & polie, l'eſprit & le libertinage régnoient également; les Ecrivains de ce tems-là à qui elle donna le ton, ne furent exacts ni ſur la Morale, ni ſur le Style. D'un côté ils ſecouerent le joug de toute bienſéance; de l'autre ils ſacrifierent le jugement à l'eſprit, c'eſt-à-dire, au mauvais goût; car l'eſprit affecté ou déplacé, eſt réellement un défaut. Cowley pétille d'eſprit *, le Comte de Rocheſter ne reſ-

* Ce Cowley qui, au rapport de M. Dryden, *a eu une plus grande portion d'eſprit qu'aucun homme qu'il ait connu*, a ſuivi, on ne peut pas plus mal, les ſages conſeils qu'il a donnés aux autres. Il dit dans ſon caractere de l'eſprit: *Plutôt que dans un Ouvrage tout ſoit eſprit, je n'y en veux point du tout.*

pecte pas même la pudeur. Waller le sage. Waller eſt peut-être le ſeul qui ſe ſoit préſervé de l'une & l'autre contagion.

Le Prince d'Orange & l'Electeur d'Hanovre qui ſont parvenus depuis au Trône d'Angleterre, ne pouvoient que retarder les progrès d'une Langue qui leur étoit étrangere. C'eſt la Cour en tout Pays qui donne le ton ; à celle de ces Princes on parloit plus Allemand ou François, qu'Anglois.

Enfin on prétend que depuis le Regne de Charles I. la Langue Angloiſe n'a acquis que des Phraſes recherchées & des mots nouveaux, la plûpart inutiles, tandis qu'elle a beaucoup perdu de ſa force & de ſon naturel. Oſerai-je faire ici une Réflexion, qui malheureuſement n'eſt que trop bien fondée? Il ne tiendroit pas à quelques Ecrivains de notre Siécle que la même choſe n'arrivât parmi nous ; ils ſemblent faire tous leurs efforts pour corrompre notre langage. Ils courent après l'eſprit, comme le faiſoient en Angleterre les Auteurs du Regne de Charles II. Ils ſont, comme le dit Montagne de ceux de ſon tems, *aſſez hardis & dédaigneux pour ne ſuivre la route commune ; mais faute d'invention & de*

discrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une misérable affectation d'étrangeté : des déguisemens froids & absurdes, qui au lieu d'élever, abbatent la matiere. Pourvû qu'ils se gorgiassent en la nouvelleté, il ne leur chaud de l'efficace. Pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire souvent plus fort & plus nerveux.

A l'égard de l'Anglois, celui d'aujourd'hui même a encore beaucoup d'énergie, mais je doute que ce soit une Langue absolument formée : si jamais elle vient à se polir, elle éprouvera le même sort que la nôtre ; elle perdra de sa force à mesure qu'elle acquerra de la douceur. La Langue que parlent aujourd'hui les Anglois, est remplie de sons si durs, que, comme le dit un de leurs Auteurs, *il n'y a qu'une oreille du Nord qui les puisse souffrir*. Milton de son tems s'est plaint du même défaut. Il dit aussi que les Anglois vivant dans un climat froid, ne sçauroient ouvrir assez la bouche pour prononcer avec grace les Langues du Midi, & que généralement parlant, ils articulent tout avec la bouche un peu fermée. Il semble que le même Soleil qui donne plus de parfum aux fleurs, & plus de goût aux fruits, donne aussi aux

hommes des organes plus délicats & un ſentiment plus fin. En Italie un Payſan a l'oreille juſte ; la Poëſie & la Muſique y ſont familieres aux gens de tous états. Une fille Arabe parle poliment & en vers, ſa cruche ſur ſa tête.

Peut-être même qu'à cet égard la température de l'air n'influe pas moins ſur les animaux que ſur les hommes. Le froid & le chaud peuvent mettre dans le chant du Roſſignol la même différence qui ſe trouve dans notre maniere d'articuler les ſons. *On remarque*, dit M. Addiſon, *que les Oiſeaux de notre Pays apprennent à adoucir leur voix, & à corriger la dureté de leurs tons naturels, lorſqu'on les met à portée de l'exercer ſous ceux qui viennent des climats plus chauds que le nôtre* *.

Comme l'abondance des Conſonnes rend le François plus dur que l'Italien, la même raiſon fait auſſi que l'Anglois l'eſt beaucoup plus que le François. Vous, Monſieur, qui poſſédez ſi parfaitement les Langues ſçavantes, vous ſentez l'avantage qu'elles ont à cet égard ſur celles qui ſe parlent aujourd'hui en Europe. Vous ſçavez auſſi que toutes

* Spectateur, No. 29. Tom. I.

les Langues anciennes ou modernes ont toujours dû leur politesse, & sur-tout leur douceur aux Poëtes. Comme les premiers Vers n'ont été faits que pour être chantés, ils ont été obligés d'y éviter la rencontre des syllabes difficiles à prononcer, & de retrancher de plusieurs mots des consonnes trop rudes : ce qu'ils n'ont fait d'abord que pour donner plus d'harmonie à leurs vers, a été dans la suite adopté par l'usage, & en a communiqué à toute la Langue où ils ont fait ces changemens.

C'est ainsi que Malherbe en a usé parmi nous. Nous avons eu des Poëtes avant lui, mais il est le premier qui ait étudié l'harmonie. Les Poëtes Anglois au contraire, & sur-tout ceux du Regne de Charles II. quoique leur Langue fût déja accablée de sons durs, pour s'épargner du tems & de la peine, ont pris la licence d'abréger les mots. Dès qu'ils se refusent à la mesure de leurs Vers, ils en retranchent un *e*, & laissent ainsi trois consonnes de suite dont il est presqu'impossible de faire une seule syllabe. Tels sont ces mots, *Wish'd Walk'd, Drudg'd. Leur goût,* dit le Docteur Swift, *est devenu si dépravé, que ce qu'ils faisoient d'a-*

bord par une licence Poetique qui n'étoit pas excusable, ils l'ont fait dans la suite par choix, prétendant que les mots prononcés longuement ont un son tendre & languissant, quoiqu'en effet ces sons, même à l'oreille d'un Anglois qui s'y connoît, soient plus barbares que languissans, & plus discordans que tendres. C'est-là ce qui rend la déclamation du Théâtre Anglois si traînante : tantôt l'Acteur y est contraint par la dureté des mots qu'il a de la peine à prononcer ; tantôt il allonge ceux dont la prononciation est plus facile, & croit ainsi mieux exprimer la passion. Cibber, un Comédien qui s'est acquis beaucoup de réputation sur le Théâtre de Londres, & qui a vu Baron jouer sur le nôtre, m'a dit qu'il avoit été extremement blessé dans notre déclamation Tragique, de la vîtesse avec laquelle nous prononçons les Vers. Au contraire, un François est choqué de la déclamation languissante des Anglois ; ce qui est d'autant plus étonnant que les Etrangers se plaignent toujours de la rapidité de la prononciation d'une Langue qui ne leur est pas familiere. Il faut que celle du Théâtre Anglois soit bien traînante pour qu'elle

puiſſe nous le paroître. Auſſi la trouvons-nous tout-à-fait contraire à la nature, que néantmoins les Anglois prétendent imiter ainſi que nous. Mais à cet égard elle n'eſt pas par-tout la même ; les ſons qui nous attendriſſent feroient peut-être rire un Chinois. M. de Moivre qui parle auſſi volontiers & auſſi-bien de Corneille & de Racine, que de Leibnitz & de Newton, m'a dit qu'un jour ce même Cibber plaiſantant ſur notre déclamation Tragique, il lui fit ſentir que celle des Anglois n'étoit qu'une répétition continuelle du cri lugubre de leurs Gardes de nuit ; & qu'il le fit ſouvenir que lui-même avoit récité le plus beau Vers du Caton de M. Addiſon ſur le ton de : *Paſt twelve o' Clock, Clowdy Morning* *.

D'habiles Grammairiens ont remarqué que l'Hébreu, & toutes les Langues qui n'ont pas été polies, péchent par une trop grande abondance de monoſyllabes. L'Anglois a ce défaut de même que tou-

* *Il eſt minuit paſſé, le Ciel eſt couvert.* Ces Gardes que les Anglois appellent *Connétables*, & qui font la Patrouille de Londres, en paſſant dans les rues frappent les portes de leurs bâtons, & crient ainſi & l'heure qu'il eſt, & le tems qu'il fait, comme cela ſe pratique encore en pluſieurs autres Pays.

tes les Langues dérivées du Saxon. A l'égard du penchant qu'a cette Nation à abréger les mots, M. Addiſon en donne une raiſon peut-être plus ſpécieuſe que vraie. Ce défaut vient à ce qu'il prétend, de l'averſion qu'ont ſes Compatriotes pour trop parler; cependant les Auteurs Anglois, autres que ceux qui traitent des Sciences exactes, ne me paroiſſent pas avoir ſouvent devant les yeux cette crainte d'en trop dire. Les Lacédémoniens à qui on donne cet éloge, ne ſe diſtinguoient pas par la briéveté des mots, mais par celle des diſcours. Quelque reſpect que j'aie pour les ſentimens de cet illuſtre Ecrivain, il me ſemble que ce qu'il dit à ce ſujet, montre plus la haute idée qu'il a des Anglois, qu'un examen bien ſérieux des défauts de leur Langue. Selon lui ils viennent tous de ce qui conſtitue le caractere Anglois, la Modeſtie, la Réflexion & la Sincérité. Un Critique moins prévenu, mais peut-être auſſi trop ſévere, reproche à ſes Compatriotes la mauvaiſe habitude de tronquer les mots comme un penchant à retomber dans la Barbarie. Les Anglois les plus judicieux conviennent que leur Langue n'a ces défauts que parce

qu'elle n'a pas encore été policée, comme l'Italien, l'Eſpagnol & le François. Du moins s'il eſt vrai que les monoſyllabes ſi fréquens dans l'Anglois, ſont une preuve de leur amour pour le ſilence & la réflexion, ceux qui ſont dans l'Allemand, dans le Suédois, & dans les autres Langues du Nord, prouvent la même choſe en faveur des Peuples qui les parlent; je doute néantmoins que les Anglois veuillent aſſocier tant de Nations à un éloge qu'ils croyent ſeuls mériter.

Comme ils ſont dans l'uſage d'emprunter des expreſſions de toute ſorte de Langues, la leur eſt très abondante. De notre mot d'*Humeur*, les Anglois ont fait celui d'*Humour*; mais ils lui ont donné une ſignification toute différente de celle qu'il a dans le François. Le mot d'Humeur pris abſolument dans notre Langue, emporte une idée de triſteſſe & de mécontentement. *Avoir de l'Humeur*, c'eſt être fâché. Celui d'*Humour* au contraire, exprime l'idée d'une joye ſinguliere, & peut-être un peu folle. L'*Humour*, dit un de leurs Auteurs, *eſt l'extravagance ridicule de la converſation par laquelle un homme differe de tous les*

autres. C'eſt quelque habitude, quelque paſſion, ou quelqu'affection bizarre & particuliere à une ſeule perſonne. Mais ce n'eſt pas-là le ſeul ſens que ce mot qui leur eſt très-familier, ait dans leur Langue ; il ſe dit auſſi-bien au ſujet d'un ouvrage d'eſprit, qu'au ſujet du caractere d'une perſonne, & ſignifie toujours dans l'un & l'autre cas un certain tour de plaiſanterie qui ne ſoit pas trop près du ton naturel, & qui cependant n'y ſoit pas totalement oppoſé. Un homme qui a de l'*Humour*, eſt un homme qui eſt tout à la fois plaiſant & ſingulier, tel qu'étoit M. Du Freſni, que vous avez connu. L'imagination dont il s'aviſa à un Repas qui lui coûta fort cher, de faire ſervir un potage au petit-lait d'œufs frais, auroit paru aux Anglois un trait d'*Humour*. Ils diſent qu'un Ecrit en eſt rempli lorſqu'il y regne une plaiſanterie ſinguliere. Tel eſt l'Ouvrage de Rabelais, tels ſont ceux du Docteur Swift, qui bien qu'il ne ſoit que ſon écolier, peut paſſer pour le Rabelais d'Angleterre. Le Comique de Moliere eſt trop naturel pour que les Anglois y trouvent ce qu'ils appellent de l'*Humour*. Ses Pieces à cet égard ſont dans le cas de celles

des Anciens, à qui Dryden a reproché de n'avoir pas connu cette ſorte de plaiſanterie : cet Auteur eut été plus content des Comédies de Du Freſni ; elles ſont plus du ton du Théâtre Anglois. Son Dialogue eſt juſte ſans être naturel. Son eſprit eſt recherché ſans être affecté. Il dit bien, mais il ne dit rien comme un autre. Ce qu'il a de plaiſant a toujours un tour original. *Dom Japhet d'Arménie*, *La Fille Capitaine*, & quelques autres de nos anciennes Pieces, ont auſſi beaucoup de cette ſorte de plaiſanterie qui eſt ſi fort du goût de nos Voiſins.

Ainſi quoique les Anglois regardent l'*Humour* comme une choſe qui n'a été donnée qu'à leur Nation, & qui eſt inconnue à toute autre, ſi nous n'en avons pas l'expreſſion, nous avons la choſe qu'elle ſignifie ; & ſi en effet elle n'eſt pas ſi commune parmi nous, s'il y a moins d'*Humour* dans nos écrits & dans nos caracteres, cela pourroit bien venir de ce que nous n'en faiſons pas autant de cas qu'eux. C'eſt parce que le goût eſt plus commun en France, que l'on y écrit plus naturellement ; c'eſt parce qu'on y reſpecte plus les bienſéances, que l'on y vit plus uniment. Et que perdons-nous

à cela, que quelques Ecrivains bizarres dans les Lettres, & quelques Bouffons dans la Société?

De leur côté les Anglois manquent d'un mot, dont je souhaiterois qu'ils connussent moins l'idée. Le croiriez-vous, Monsieur? C'est un mot pour exprimer celui d'*Ennui*. Ils n'ont que des Périphrases ou de foibles équivallens pour le rendre. Ils expriment mieux le *Tedium vitæ*, l'Ennui de la vie, par les résolutions violentes qu'ils prennent quand ils en sont las, que par aucun terme de leur Langue. Un homme qui ne connoîtroit ni leur caractere, ni leur façon de vivre, & qui n'auroit appris leur Langue que dans les Livres, n'y trouvant pas un mot qui exprime l'*Ennui*, s'imagineroit que l'Angleterre est le seul pays où cette maladie de l'esprit n'est pas connue, de même qu'on est tenté de croire qu'une Nation ne connoît pas le vol dont la Langue ne fournit aucun terme pour en rendre l'idée. Mais assurément celui qui en penseroit ainsi, seroit dans une grande erreur. D'où vient que les Anglois qui sans nécessité ont emprunté tant de mots de notre Langue, n'ont pas reçu celui-ci qui exprime

ſi bien un ſentiment qu'ils éprouvent à tous momens, & qui n'influe pas moins ſur leur tempérament que ſur leur caractere. Le *Spleen* ou les Vapeurs, la Conſomption même, ne ſont peut-être autre choſe que l'Ennui porté à ſon plus haut point, & devenu une maladie dangereuſe, & quelquefois mortelle.

Ce que j'ai dit des Anglois qui manquent d'un terme précis pour exprimer un ſentiment qui leur eſt ſi commun, eſt d'autant plus remarquable qu'ils en ont de très-énergiques & en très-grand nombre, pour toutes les autres affections de l'ame. La Langue d'un Peuple eſt, pour ainſi-dire, le miroir où il ſe peint. Celle des Anglois, dont les paſſions ſont violentes, eſt auſſi abondante que pathétique, pour caractériſer les différens mouvemens du cœur. Il n'en eſt peut-être point qui rende les ſentimens de l'amour avec plus de vivacité, ceux de l'amitié avec plus de chaleur, l'abbatement de la triſteſſe avec plus d'amertume, & les emportemens du déſeſpoir avec plus de force; mais autant la Langue Angloiſe eſt riche pour peindre les affections du cœur ou les actions du corps, autant elle eſt pauvre quant aux termes qui ont rap-

port aux productions de l'esprit, & qui concernent la connoissance des Belles-Lettres, des Arts libéraux & de tous les objets du Goût & de l'amusement. Les Anglois ne peuvent traiter ces sortes de sujets sans emprunter de leurs Voisins, non-seulement des mots, mais quelquefois des phrases mêmes. S'ils veulent parler d'un Amateur de Peinture, de Musique, &c. ils se servent du terme de *Virtuoso*, qu'ils ont pris des Italiens ; mais comme les aimer ou s'y connoître sont deux choses tout-à-fait différentes, & qui ici comme ailleurs ne vont pas toujours ensemble, ils sont obligés de se servir de notre mot de *Connoisseur* pour caractériser l'homme qui en peut juger. Il en est de même de celui de *Curieux* & de plusieurs autres. Quelques-uns de leurs Auteurs qui ont écrit sur ces matieres, ont employé tant de Phrases Françoises, que dans la crainte d'être soupçonnés d'affectation, ils ont déclaré qu'ils n'en usoient ainsi que par nécessité. La raison pourquoi leur Langue n'est pas à cet égard si riche qu'aux autres, est, ce me semble, celle qu'en donne un de leurs plus judicieux Critiques, le Comte de Shaftesbury : *A quelque politesse*, dit-il, *que*

nous supposions être arrivés, nous sommes forcés de convenir que nous sommes le Peuple de l'Europe qui a été le plus long-tems barbare, & qui a été le dernier civilisé & policé.

Je n'entrerai dans aucun détail sur tout ce qui a rapport à la Grammaire, cela nous méneroit trop loin, & ce n'est point ce à quoi je me suis engagé ; je remarquerai seulement que ce qui distingue le plus l'Anglois du François, & des autres Langues qui ont été formées du Latin, comme l'Italien & l'Espagnol, c'est que dans celle-ci, de même que dans l'Allemand, les Adjectifs n'ont ni nombre ni genre, & que les Substantifs sont tous du meme genre, excepté ceux qui expriment l'Homme & la Femme, ou le Mâle & la Femelle des animaux les plus communs. C'est la même chose dans le Breton & l'Irlandois, les Articles & les Pronoms ont des genres, mais l'Adjectif n'en a point.

Les avantages que la Langue Angloise peut avoir sur la nôtre, sont ceux de l'énergie, de l'abondance, & d'une grande liberté. Ceux qui sont particuliers à la Langue Françoise, sont la clarté, l'ordre, & la Politesse. La construction

truction directe, c'est-à-dire, l'ordre est la source de la clarté du François : il est vrai qu'elle l'expose à tomber dans les Consonnances, les Rimes & les Vers; mais l'ambiguité que les Inversions jettent dans le Discours, est peut-être un plus grand défaut.

Ceux qui prétendent que les Transpositions font honneur au Latin, donneront à l'Anglois la préférence sur le François. Mais les meilleurs Critiques de l'Antiquité conviennent que c'est une perfection dans le Langage que de ranger les paroles selon l'ordre de la nature. Le P. Bouhours dit, que Charles-Quint, qui sçavoit également parler & écrire notre Langue, en faisoit un cas extrême, & qu'il la croyoit propre pour les grandes affaires, il l'appelloit la Langue d'Etat, au rapport du Cardinal Du Perron. L'événement a justifié ses conjectures, elle est devenue la Langue de la Politique, & de toutes les Négociations de l'Europe.

Ce même Dryden, qui dit que *les François ne sont de bons Critiques, que parce qu'ils sont de mauvais Poëtes*, & qu'*ils ne sont si fort occupés des Regles de leur Grammaire, que parce qu'ils n'ont*

pas le génie qui dédaigne les minuties. Dryden, dis-je, nous donne lui-même ailleurs une idée bien ſinguliere de l'incertitude & du déſordre, dont lui & tant d'autres Ecrivains Célebres n'ont encore pu débarraſſer la Langue Angloiſe. *Lorſqu'en écrivant*, dit-il, *il me vient quelque doute, je n'ai d'autre moyen pour m'en éclaircir que de traduire mon Anglois en Latin, & d'eſſayer par-là quel ſens comporteront les mots dont je me ſers dans une Langue plus ſtable. Je ſouhaiterois, s'il étoit poſſible, que nous puſſions écrire tous avec la même certitude de mots & la même pureté de Phraſe à laquelle les Italiens, & après eux, les François ſont parvenus* *.

A l'égard de la Politeſſe en fait de Langues, bien des gens la regardent comme quelque choſe de chimérique. Ils ſuppoſent que le ſtyle noble & le ſtyle bas dépendent toujours des matieres, & de celui qui les traite, mais peut-être ſont-ils dans l'erreur. La Politeſſe d'une Langue conſiſte dans les manieres de parler différentes de celles du Peuple, ſans être affectées. Selon qu'une Langue offrira plus ou moins de ces expreſſions

* Epître Dédic. de *Troilus & Creſſida.*

qui ne feront ni précieufes, ni populaires, elle fera plus ou moins polie. Le P. Collado dit, que les Japonois qui parlent tous la même Langue, ont néanmoins réellement deux langages différens; l'un qui n'eft que de l'ufage noble, l'autre qui n'eft admis que dans l'ufage familier & populaire *. Dans leur Langue chaque chofe a deux noms, l'un d'eftime, & l'autre de mépris. Cette Politeffe dans le Langage tient aux Mœurs de la Nation. En France, nous n'évitons rien tant que de parler comme le Peuple; en Angleterre au contraire on l'affecte, & cela parce qu'on a pour lui plaire un intérêt qui n'a pas lieu parmi nous. La Nature du Gouvernement influe fur tout. En Efpagne, où le Peuple même croit faire partie de la Nobleffe, il en imite le Langage auffi-bien que la Gravité.

Par les Ouvrages, Monfieur, que vous avez publiés en François, vous avez prouvé que perfonne ne connoît mieux que vous les beautés du Grec & du Latin, d'où font dérivées les Langues polies qui fe parlent aujourd'hui en Europe.

* Grammaire & Dictionnaire Japonois imp. à Rome,

On a reproché les Variations au François, je vous ai parlé de celles que l'Anglois a essuyées, & vous sçavez que la Langue Latine a plus changé que la nôtre dans le même espace de tems. Enfin, un de vos Anciens Confreres, M. Charpentier dans son Livre de l'Excellence de la Langue Françoise, dit, qu'en lui appliquant les Maximes que les Philosophes & les Rhéteurs nous ont données pour connoître en quoi consiste la beauté de l'élocution en général, on voit que le François est une de celles qui approchent le plus de l'idée d'une Langue parfaite. Sur cela je m'en rapporte à votre décision, convaincu que personne en France n'en peut mieux juger que vous. Pour comparer ainsi les Langues les unes aux autres, ce n'est pas assez d'en connoître les Regles, il faut en sentir les beautés. Ce n'est pas assez d'en sçavoir tous les mots, il faut avoir cet Esprit Philosophique qui rapproche toutes les Sciences,& sans lequel on n'excelle dans aucune. Ce n'est que faute de cet Esprit, que nous avons aussi peu de bons Grammairiens, que de gens capables de sentir tout le mérite de ceux qui le sont.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE plaisir que je trouve à m'entretenir avec mes Amis, fait que je ne néglige rien de ce qui peut donner lieu à mes Observations, & le hazard me paye souvent des petits soins que je prens, je ne fais pas deux pas sans trouver matiere à réfléchir. On ne doit mépriser aucun des détails qui peuvent conduire à la connoissance d'un Peuple. Si je me propose aujourd'hui de vous rendre compte de quelques Cérémonies Religieuses de nos Voisins, je laisse à part le rapport qu'elles peuvent avoir au Culte ; je ne me permets de les examiner que du côté qui peut caractériser leurs Mœurs. Autant nous devons respecter ce que la Religion a consacré, autant il nous est permis de rire de tout ce que la sottise & la vanité des Hommes mêlent aux Pratiques les plus saintes.

N'eſt-il pas étonnant que dans une Nation auſſi ſenſée que celle-ci, on apporte ſouvent ſi peu de formalités à la Célébration du Mariage, l'Acte de la vie le plus important; & qu'on en obſerve tant aux Enterremens, c'eſt-à-dire à la Cérémonie qui devroit le moins intéreſſer & les vivans & les morts. C'eſt en Angleterre ſur-tout que les Convois ſont de véritables Pompes funébres; ſans la couleur noire qui y eſt affectée, ils formeroient quelquefois des Spectacles aſſez curieux. A l'exemple des Chinois & des anciens Romains, les Anglois ſe font un point d'honneur de rendre leurs Funérailles auſſi magnifiques qu'ils le peuvent: non-ſeulement à celles des Grands & de la Nobleſſe, mais à celles du Peuple même, on voit communément des Carroſſes à ſix Chevaux. Le plus vil Artiſan en veut avoir au moins deux ou trois à ſon Enterrement, & les autres Etats à proportion. Aſſez ſouvent parmi le Peuple, ainſi que c'étoit l'uſage à Rome, des Feſtins, qui font partie de la Cérémonie, en banniſſent toute ſorte de triſteſſe. On diſtribue à ceux qui y aſſiſtent des Anneaux Funéraires ornés d'Inſcriptions, de Bieres & de Squelettes, ſi artiſte-

ment émaillés & si bien déguisés, que souvent dans les Pays Etrangers, où on les revend, on les porte comme des Bagues fort galantes.

On ne voit autre chose à Londres & par toute l'Angleterre que des Magasins propres & ornés, que tiennent les Entrepreneurs de ces Pompes funébres. Plusieurs Marchands s'enrichissent à ce Commerce. Comme les anciens *Libitinaires* de Rome, ils vendent & fournissent tout ce qui est nécessaire pour la Cérémonie des Convois. Rien n'est plus amusant que de voir la gentillesse & la variété de leurs Enseignes. Ils ont, selon le goût ou la vanité de ceux qui veulent se faire enterrer, des Bieres de toutes espéces & de toutes couleurs; ils les étalent dans leurs Boutiques, de maniere qu'ils ont l'air de vouloir tenter ceux des Passans qui peuvent être dégoûtés de la vie.

Un Homme véritablement occupé du bien Public, a rendu en ce genre un service signalé à ses Compatriotes. Comme les Sculpteurs de Londres n'ont aucune invention, il a fait faire, soit en France, soit en Italie par les meilleurs Maîtres, & surtout par M. Boucher, qui a l'ima-

gination galante, des Desseins de Tombeaux, où chacun peut en choisir un selon son état & selon son goût, & avoir la satisfaction de le faire exécuter de son vivant, ce qui pourroit occuper d'une maniere convenable la Passion que les Vieillards ont pour bâtir.

Il y a une sorte de contentement à mourir en Angleterre, que l'on ne connoît guéres ailleurs. Celui qui a vécu dans l'état le plus abject, est sûr de faire à son enterrement la figure la plus brillante. Cela fait un point de vûe assez flatteur pour l'amour-propre d'un Vivant. C'est ne pas connoître la sottise des Hommes, que de ne pas croire que des idées aussi folles prennent sur eux. Il en est qui passent leur vie à s'occuper de choses qui puissent faire parler d'eux le jour de leur mort. Il est des Curieux qui n'amassent des Tableaux que pour faire du bruit à l'Inventaire qui en sera fait par leurs Héritiers. A celui de M. De la Faye, qui en avoit une assez belle Collection, j'ai entendu dire à un de ces Messieurs; *On verra bien autre chose au mien.*

L'attention que mettent les Anglois à la maniere dont ils se font enterrer, se-

roit croire qu'ils ont plus de plaisir à mourir qu'à vivre. Celui qui s'est tenu le plus ignoré dans ce Monde, paroît affecter d'en sortir avec éclat. Il veut que son Enterrement ait l'air d'un Triomphe. Autant chez eux on évite le Luxe dans les habits, autant on cherche le Faste dans les Convois funébres. Les grandes dépenses qui s'y font sont toujours onéreuses aux Héritiers. Parmi le Peuple, les somptueux Enterremens absorbent toute la succession. En France on donne tout à la parure ; un Fils ruine son Pere par les dépenses qu'il fait en Habits & en Equipages : ici au contraire, les Peres à leur mort ruinent souvent leurs Enfans, par ce qu'il en coute pour leurs Funérailles. Celui qui a été toute sa vie à pié, veut qu'on le porte en terre dans un Carrosse à six Chevaux.

Quelle étrange sorte d'ambition ! Mais telle est la Vanité des Hommes, le dernier d'entr'eux ne peut consentir à se regarder comme un Etre indifférent dans la Société : à l'instant fatal qui l'en sépare, il songe encore à occuper les autres de lui. L'amour-propre est de tous les Etats & de tous les âges : comme il est né avec l'Homme, il ne meurt qu'avec

lui. Toutes nos Actions, à les examiner de près, ne font qu'un tiffu d'inconféquences & de folies ; toute notre vie eft une Comédie, dont le dénouement même apprête fouvent à rire aux Spectateurs. La maniere dont la plûpart quittent ce Monde, eft auffi Ridicule que celle dont ils ont vécu.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XIV.

A Monſieur le Marquis DE *G* * * *

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUe penſez-vous de la Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, vous qui l'avez examinée de près, vous qui êtes doué de cette raiſon ſupérieure, qui juge ſainement, non-ſeulement des Hommes & de leurs paſſions, mais de leurs véritables intérêts, & des moyens les plus ſûrs de les y conduire.

Les Anglois prétendent que leur Gouvernement, qu'ils tiennent des anciens Saxons, comporte plus de liberté qu'aucune République ; & que ſans être expoſé aux dangers du Pouvoir arbitraire, il a tous les avantages eſſentiels à la Monarchie. Voilà en effet un Plan digne de leur ſageſſe. Un Gouvernement mixte, compoſé du Monarchique, de l'Ariſtocratique, & du Démocratique, de façon que chaque partie de la Légiſlature ſe

réponde & ſe contrebalance mutuellement, paroît de tous le plus avantageux. Mais un des plus grands Politiques de l'Antiquité, Tacite dit qu'un pareil Gouvernement ne peut ſubſiſter qu'en idée, & qu'il eſt impoſſible de l'établir, ou que ſi l'on en vient à bout, il ne peut durer long-tems *. Tel eſt peut-être le ſort dont celui d'Angleterre eſt menacé, par les troubles continuels qui l'agitent. Le Parlement n'y a pas toujours eu la même autorité. Henry VIII. ſans remonter plus haut, n'a regné guéres moins deſpotiquement ſur cette Nation, que François I. ſur la nôtre. Il exclut du Trône Jacques I. Roi d'Ecoſſe, & ſes Deſcendans, & le Parlement autoriſa ſon Teſtament. *Sous ſon Regne*, dit un Auteur Anglois, *la voix de la Loi n'étoit que l'écho de la voix du Roi*. Juſqu'où n'a-t-il pas porté l'etendue, ou plûtôt l'abus de ſon pouvoir, puiſqu'il a oſé toucher à la Religion !

La Conſtitution Politique d'Angleterre à la vérité, paroît avoir tous les avan-

* *Cunctas Nationes & urbes Populus aut Priores aut ſinguli regunt. Delecta ex his & Conſtituta Reip. forma laudari faciliùs quàm evenire, vel ſi evenit haud diuturna eſſe poteſt.*

tages d'une République, ſans en avoir les défauts : elle remédie, dit M. le Chevalier Temple, au Vice de la République Romaine, la plus fameuſe de toutes. On n'y voit pas les Communes dans une guerre continuelle avec les Seigneurs : mais cette même jalouſie ne ſubſiſte-t-elle pas entre le Roi & ſon Peuple ? Et celle-ci n'eſt-elle pas auſſi dangereuſe ? Bayle en a fait la Remarque : *Donner des bornes à l'Autorité Royale, c'eſt le moyen d'inſpirer aux Princes l'envie de parvenir à la Puiſſance arbitraire.*

Les Grands peuvent avoir des intérêts différens, & qui ſont difficiles à concilier : au contraire, un Roi a toujours le même, & va plus conſtamment à ſes fins qu'un Corps compoſé de pluſieurs Membres, qui n'agiſſent que rarement de concert. L'Equilibre ne peut ſubſiſter long-tems : la Puiſſance du Roi ira toujours en augmentant ; les Conceſſions libres du Parlement ajoutent chaque jour de nouveaux degrés à l'Autorité du Souverain, & la Balance commence déja à pencher de ſon côté. Je ſuppoſe qu'un jour différens Princes entreprenans en veuillent abuſer, je vois à chaque fois la

Guerre s'allumer entre le Roi & ſon Peuple. Et qu'en doit-il arriver à la fin ? Que l'un des Partis opprimera l'autre, & qu'au Gouvernement mixte ſuccédera tôt ou tard, ou une véritable République, ou une Monarchie abſolue, telle que la plûpart des autres de l'Europe. Sous Cromwel, l'Autorité Royale eut été abolie, s'il n'y eût aſpiré en ſecret. Charles II. en remontant ſur le Trône, l'eut rendue indépendante, s'il eût mieux ſçû profiter des conjonctures. Par un abus ſcandaleux de la Licence qui regne en Angleterre, un Ecrivain de cette Nation a calculé le tems que la Religion Chrétienne doit encore y ſubſiſter. Le calcul de la la durée du Gouvernement eût été, je penſe, plus aiſé & plus court.

A quoi ſervent des Loix qu'il eſt preſqu'impoſſible de mettre en pratique ? Et comment ſeroient-elles obſervées par ceux qui ont tant d'intérêt à les violer, & qui les peuvent enfreindre avec impunité ! Les Actes qui devoient aſſurer la liberté des Elections & l'indépendance des Parlemens, les deux Articles les plus eſſentiels des Libertés de l'Angleterre, n'ont fait qu'introduire de nouveaux abus, au lieu de ſupprimer les

anciens. Les Hommes en tout ne cherchent que leur avantage particulier, & le Chef-d'œuvre de la Politique, eſt de le leur faire trouver dans l'exécution de la Loi. On peut dire qu'il y a ici une guerre perpétuelle entre le Roi & ſon Peuple. Le feu s'aſſoupit quelquefois, il reſte caché ſous la cendre; mais comme il ne s'éteint jamais, on doit toujours craindre un embraſement général.

Quoiqu'en Angleterre le Roi ne puiſſe faire aucun mal, il ſuffit que toutes les graces dépendent de lui pour que ſa puiſſance diminue celle du Parlement. A peine la République de Rome eût pris naiſſance, que le Peuple s'apperçut qu'il alloit être ſubjugué par les Grands, s'ils demeuroient Maîtres de toutes les graces. Il ſe fit rendre juſtice; il ne permit plus aux Sénateurs de diſpoſer ſeuls des Charges de l'Etat. Il les força même dans la ſuite à accorder à ſes Tribuns les mêmes honneurs qu'aux Conſuls.

En Angleterre, le Roi, les Grands & le Peuple partagent également le pouvoir Légiſlatif; mais la Cour, de qui dépendent uniquement les Charges & les Dignités, tient par-là tous les Grands en bride: elle a les mêmes moyens pour

gagner les Députés du Peuple. On tente la cupidité des uns, on séduit l'amour-propre des autres. Celui qui se défend de l'appas des richesses, se laisse éblouir par l'éclat des honneurs. Il est peut-être plus difficile de résister à la Séduction, qu'à la Tyrannie ouverte. On oppose la force à la force : aux attraits des richesses & des grandeurs, que peut-on opposer que le bouclier de la Vertu ? Mais combien d'Hommes sont trop foibles pour s'en servir ! Tant que ceux qui tiennent des Charges, des Pensions & des honneurs du Roi auront entrée à la Chambre des Communes, elle sera toujours dans la dépendance de la Cour. Ces voyes ouvertes aux Ministres pour s'assurer la pluralité des suffrages, sont des moyens détournés d'en empêcher la liberté.

D'où vient que les Romains ont porté si loin l'amour de la Patrie ? C'est que cette Vertu pouvoit les élever aux premieres Charges de la République ; c'est par-là qu'un Plébéïen devenoit Tribun, & qu'un Sénateur obtenoit le Consulat. Mais vous m'avouerez, Monsieur, qu'ici le zèle du bien Public n'est pas la voye la plus courte pour arriver aux Dignités.

Lorsqu'il

Lorſqu'il ſera queſtion de remplir une Place de Député à la Chambre Baſſe, celui qui aura dépenſé le plus d'argent ſera ſouvent préféré à celui qui ſeroit le plus en état de ſervir ſa Patrie.

Si c'eſt un inconvénient dans le Gouvernement Anglois que le Pouvoir de faire la guerre, & celui de lever l'argent qui en eſt le nerf, ne ſoient pas dans la même main, il eſt compenſé par l'avantage qui en revient au Peuple, qu'il eſt plus difficile par-là d'engager dans des guerres onéreuſes.

Une Iſle paroît faite pour le Commerce, & ſes Habitans doivent plus ſonger à ſe défendre, qu'à étendre leurs Conquêtes ſur le Continent. Ils auroient trop de peine à les conſerver, à cauſe de l'éloignement & des hazards de la Mer. Une Nation commerçante ne doit faire la guerre que pour protéger ſon Commerce. A pluſieurs égards, la nature du Gouvernement d'Angleterre convient entiérement & à la ſituation du Pays, & au tempérament de ſes Habitans. Il eſt pourtant à remarquer, que comme ici le Roi & le Peuple ont des intérêts ſéparés, autant la guerre eſt funeſte pour la Nation dont elle détruit le

Commerce, autant elle eſt avantageuſe pour le Souverain dont elle augmente la puiſſance. Il obtient alors tout ce qu'il veut ; les eſprits les plus diviſés ſe réuniſſent pour ſoutenir la Cauſe commune. Il n'eſt pas étonnant que les Rois d'Angleterre prennent parti dans toutes les Guerres de l'Europe : ils ne font que ſuivre en cela leur intérêt perſonnel. Ils ne ſont jamais ſi puiſſans au-dedans, que quand ils occupent au-dehors l'inquiétude naturelle de leurs Sujets. En général, il réſulte & des avantages ſi conſidérables & de ſi grands inconvéniens du Gouvernement Anglois, qu'on ne ſçait de quel côté penche la balance. Le Peuple eſt réellement plus riche ici que par-tout ailleurs, & il doit du moins en partie cet avantage à la ſageſſe de ſes Loix. Mais au milieu de toute cette abondance, la Nation eſt tellement déſunie & déchirée par des Factions continuelles, qu'elle ſemble à tout moment menacée des horreurs des guerres Civiles. Ces Factions, ces Libelles, ces défiances que l'on inſpire au Peuple, ſont des germes d'Anarchie, dont les mauvais fruits muriſſent tôt ou tard.

C'eſt une Queſtion propoſée par tous

les Politiques, que de déterminer lequel des deux Gouvernemens est préférable, celui d'un seul ou celui de plusieurs ; & peut-être restera-t-elle encore long-tems dans l'indécision. Les Juges de part & d'autre sont trop prévenus pour qu'on puisse s'arrêter à leurs opinions. Mais il me paroît que le Gouvernement le plus parfait, est celui dont l'administration est la plus facile, & où l'ordre une fois établi, est gardé le plus exactement ; celui où la subordination, qui doit être observée entre ceux qui sont choisis pour commander & ceux qui sont faits pour obéir, est le mieux observée ; & où l'on respecte le plus les Loix qui assurent la tranquillité de l'Etat. Voilà, je pense, ce qui se trouve plus dans les Etats qui n'ont qu'un Chef, que dans ceux qui en ont plusieurs. Mais peut-être qu'en effet le Gouvernement le meilleur, ce n'est ni une Monarchie, ni une République, mais, soit Monarchie, soit République, celui dont les Chefs ont le plus de probité & de Vertu.

On a coutume de comparer le Corps politique au corps humain. En suivant cette idée, si l'on regarde comme un mauvais tempérament celui qui est inégal,

on doit ſoupçonner un Vice radical dans la Conſtitution d'un Etat, qui eſt ſujette à de fréquentes altérations. Un Homme tourmenté d'une fiévre continue avec de fréquens redoublemens, me paroît l'image du Gouvernement Anglois, toujours troublé par les Factions, & ſouvent altéré par les révolutions qui y arrivent. A préſent même il ſemble être dans une eſpece de Criſe. S'il eſt vrai que ce Gouvernement-ci ſoit un des plus parfaits qui ayent jamais été imaginés, n'eſt-ce pas à la honte de la Sageſſe humaine ! On doute ſi elle a mieux rencontré que le hazard qui a établi ailleurs des Monarchies pures & ſimples.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XV.

*A Monſieur H***.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SI quelque choſe pouvoit me perſuader que la ſingularité dont les Anglois font vanité, leur eſt naturelle, c'eſt qu'en effet dans les choſes de goût elle eſt ce qui les affecte le plus. Dans les Sciences comme dans les Arts, la plûpart de leurs productions ſont marquées à ce coin. Ils ont pluſieurs ouvrages eſtimés parmi eux, & qui n'ont d'autre mérite.

C'eſt en tout Pays que le plus grand nombre des hommes ſe plaiſent aux repréſentations des choſes extraordinaires. Ils ſemblent ne connoître des ſenſations agréables, que celles qui ſont fortes, ils n'ont pas les organes aſſez délicats pour être affectés des objets gracieux, on ne leur plaît qu'en les étonnant. Combien en eſt-il qui préfereront à la Danſe

noble & graceuse de Dupré, les Tours d'un Balladin qui hazarde sa vie sur la Corde, & qui ne se doutent pas que leur plaisir ne vient que de l'idée du péril qu'il court?

Si le Peuple est par-tout frappé du Singulier, il n'en est point qui en soit aussi amoureux que celui d'Angleterre. Ces deux Figures ridicules & gigantesques qu'on semble n'avoir mis à l'Hôtel-de-Ville de Londres, que pour faire peur aux enfans, & cette Représentation indécente d'un de leurs Rois qu'on voit à la Tour, affichent pour ainsi-dire le goût de la Nation. En Angleterre le rare tient lieu de beauté; & tout homme est sûr de réussir en s'affichant pour extraordinaire. Le Grand-Thomas pour faire fortune, devroit quitter le Pont-neuf & venir s'établir ici à *Charing-Cross* *. Plusieurs de son métier se sont enrichis à Londres, qui n'avoient pas à beaucoup près un aussi grand chapeau, ni autant de ressource que lui, pour fixer les yeux de la Populace.

En France nous ne remarquons pas même ceux qui se distinguent par des singularités louables. Il mourut l'an passé

* Place de Londres.

à Paris un Cordonnier qui laiſſa une Bibliotheque aſſez bien choiſie, que l'on vendit à ſon Inventaire près de deux mille écus. Son nom n'en eſt pas pour cela plus connu. Si un pareil fait fût arrivé à Londres, les Gazettes & les Journaux de toutes eſpeces en euſſent parlé, & les Ecoliers des deux Univerſités euſſent fourni plus d'une Epitaphe à ſa louange.

Le goût des Anglois pour les choſes purement extraordinaires, eſt tel qu'ici l'on aime mieux voir le Portrait d'un Vieillard qui a vécu inutile & ignoré cent & tant d'années, que celui du Duc de Malrborough qui a rendu de ſi grands ſervices à la Nation Un Anglois riche fera peindre & graver à ſes dépens la Maîtreſſe d'une Auberge, qui ſe ſera illuſtrée par ſon effronterie & par ſon adreſſe à ſe battre à coups de poingt; & l'Eſtampe d'un Garde de Chaſſe qui n'a de mérite que ſon viſage enluminé, fera le pendant de celle de Farinelli. Enfin beaucoup de gens aimeront mieux avoir ſous les yeux le deſſein & la dimenſion d'un vieux Arbre * pourri aux trois

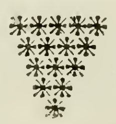
* Cet Arbre ſe voit dans la Province de Nottingham, dans un Parc du Duc de Norfolkc.

quarts, mais au travers duquel un carrosse à six chevaux peut passer, que les Paysages les plus agréables de Paul-Brill, ou de Claude Lorrain.

En tout genre les Anglois sont moins frappés du beau & du vrai, que de l'extraordinaire & du fantasque. Leurs Ecrivains comme leurs Artistes, cherchent plus à imaginer quelque chose de bizare, que quelque chose de gracieux. Et pour revenir à la morale, si on en excepte les vertus essentielles qui sont les mêmes dans toutes les Nations, il me paroît que dans la vie civile on se pique plus ici d'être singulier que d'être raisonnable.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XVI.

A Monſieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas étonnant que l'on trouve en Angleterre tant de Domeſtiques François. A Londres on ſe plaît à parler notre Langue, on copie nos uſages, on imite nos mœurs; ils entretiennent du moins dans nos manieres ceux qui les aiment; & les Anglois les payent à proportion de l'utilité qu'ils en retirent.

Je ne connois de mépriſable que le Vice. On doit faire plus ou moins attention aux hommes ſelon le rang où le ſort les a placés; mais il n'en eſt aucune claſſe que l'on doive aſſez peu eſtimer pour dédaigner de la connoître. La différence qui ſe trouve entre les conditions de la vie, ne ſe fait pas toujours ſentir entre ceux qui les rempliſſent. Un Grand peut avoir l'ame baſſe, un Eſclave peut l'avoir élevée. On trouve

quelquefois dans l'état le plus abject les traits qui font le plus d'honneur à l'humanité. Rome a eu des Efclaves qu'elle a été forcée de compter parmi fes Héros.

Vous êtes trop Philofophe pour que je craigne d'entrer avec vous dans quelques détails fur cette forte d'hommes affez malheureux pour être obligés de fe vendre en quelque façon aux autres, & que l'on appelle communément Domeftiques. Leurs mœurs peuvent contribuer à faire connoître une Nation : la façon de penfer générale, influe fur tous les Etats. On peut dire que les Domeftiques ont tous les défauts du Peuple par l'éducation, & tous ceux de leurs Maîtres par l'exemple.

Les Domeftiques font une forte d'hommes qui par une fuite néceffaire des Sociétés policées, font deftinés à vivre dans la dépendance de ceux dont ils ont befoin. Les Anglois à qui toute forte de dépendance eft infupportable, font les moins propres à remplir les devoirs de cet état fubalterne. Ils font auffi mauvais Valets que bons Maîtres. Peut-être pourroit-on dire de nous le contraire, & malheureufement ce ne feroit pas faire notre éloge.

La ſeule vertu qu'on trouve aſſez communément dans les Domeſtiques Anglois, eſt une de celles qui ſont particulieres à cette Nation, je veux dire la propreté. Du reſte ils ont l'air gauche, & les manieres mauſſades en tout ce qu'ils font. Ils ont avec cela une eſpece de hauteur qu'il ſeroit plus heureux de ne pas connoître dans cet état; puiſqu'elle ne peut qu'en rendre le joug plus peſant. C'eſt un défaut qu'on leur reproche, & qui pourroit n'être qu'une ſuite du caractere fier de la Nation. D'ailleurs ce que nous appellons fierté ne leur paroît peut-être à eux-mêmes que nobleſſe & élévation d'ame.

Les Anglois ſont le Peuple qui ſe ſoumet le moins aux inconvéniens de toutes les Sociétés. Ils tombent ſur cela dans une eſpece de contradiction. Ils aiment l'ordre, & ils ne peuvent ſouffrir la Police qui en eſt le ſoutien. Ils ſentent combien il eſt néceſſaire que les Loix ſoient reſpectées, & ne font aucun effort pour réprimer la licence. Ils veulent un Roi, aux conditions, pour ainſi dire, de ne lui point obéir. En un mot, dans l'état même le plus bas de tous, le commandement les étonne. Eſt-ce vice,

eſt-ce vertu ? Eſt-ce l'effet de leur amour pour la liberté, eſt-ce celui d'une fierté qui ne peut ſe réſoudre à plier ?

Les Domeſtiques Anglois ont un autre défaut ſi général, qu'il fait une partie de leur caractere ; c'eſt d'être extremement intéreſſés. Ils péchent également & par l'attachement à l'argent, & par la vanité. Le premier de ces vices les rend auſſi bas que l'autre les rend quelquefois impertinents.

Je ne dois pas, Monſieur, vous laiſſer ignorer un uſage que je crois particulier à l'Angleterre. Ici par-tout où l'on va dîner, ſoit à la Ville, ſoit à la Campagne, il faut abſolument donner à chaque Domeſtique, & cela plus ou moins ſelon ſon rang & celui de la Perſonne chez qui l'on eſt. Ils ont mis tous les Etats à contribution, & l'on pourroit s'y faire ſi du moins on en avoit le tarif. On ſent bien qu'il n'eſt pas juſte de traiter le Sommelier d'un Pair du Royaume, comme celui du Chérif * d'une petite Ville ; mais comment apprécier les différences qui doivent s'obſerver entre ceux d'un Duc, d'un Comte, ou d'un Baron ?

* C'eſt une ſorte de Magiſtrat annuel, particulier à l'Angleterre.

Ce ſont de ces choſes qu'apparemment l'on ne peut apprendre que par une grande pratique du monde. Gemelli Carreri remarque dans ſon Voyage de la Chine, que dans ce Pays on obſerve à la fin du repas *une coutume qu'aucune autre Nation n'approuvera*, qui eſt que chacun des Conviés laiſſe neuf ou dix pieces de huit, plus ou moins ſelon ſa qualité, entre les mains d'un Domeſtique, & qu'ainſi quelque part où l'on aille on paye le vin que l'on boit. Ils ne ſe doutent pas que nos Voiſins font la même choſe. Il eſt ſingulier de trouver ſi près de nous des mœurs ſi étrangeres. Si ceux qui vont au bout du Monde connoiſſoient mieux l'Europe, ils ſeroient moins étonnés de tout ce qu'ils remarquent ailleurs. Nous avons des Forêts peuplées d'Arabes, à qui il ne manque que la Barbe : nous avons juſques à nos Iroquois & nos Topinambous.

Quoi qu'il en ſoit, en Angleterre lorſque l'on ſort de la Maiſon où l'on a dîné, on trouve tous les Domeſtiques rangés en haye ſur ſon chemin, comme s'ils en compoſoient la garde, depuis le Maître-d'Hôtel juſqu'au dernier Valet de Livrée, & chacun d'eux vous tend la

main d'une maniere auſſi délibérée que l'ont en pareil cas nos Valets d'Auberge. C'eſt la ſeule action où les Domeſtiques Anglois n'ayent pas l'air contraint, & où ils paroiſſent l'avoir poli. Tandis que vous diſtribuez vos libéralités, le Maître de la Maiſon qui vous reconduit tourne à chaque fois la tête, comme s'il rougiſſoit de ce que vous payez le repas que vous avez pris chez lui. Et vraiſemblablement les Chinois à cet égard ont la même pudeur.

Je ne ſçais ce que cet uſage caractériſe le plus, ou la généroſité des Maîtres, ou l'ame baſſe & intéreſſée des Valets. Il prouve du moins que les Anglois ne vivent pas autant les uns avec les autres, que nous vivons parmi nous. Le jour où ils ſe viſitent paroît à tous leurs Domeſtiques un jour de Fête : ils étalent ſur le Buffet la richeſſe & toute l'argenterie du Maître : & c'eſt pour les peines extraordinaires qu'ils prennent, qu'ils ont établi l'eſpece d'impôt dont nous parlons.

Il n'y a perſonne ici de raiſonnable qui ne ſente les inconvéniens d'un pareil uſage ; mais il eſt ancien, & comme tel généralement obſervé. En vain pluſieurs Perſonnes du premier rang ont fait quel-

ques tentatives pour l'abolir : elles y ont toutes échoué. Ce Peuple qui se pique tant d'être Philosophe, est néantmoins celui qui tient le plus aux anciennes coutumes. On pense ici bien différemment d'autres fois, mais on y vit encore de même.

D'ailleurs ceux qui ont beaucoup de Valets, & qui par conséquent donnent le ton, sont trop intéressés à conserver cet usage ; il tient souvent lieu de gages à leurs Domestiques. Mais autant cette coutume leur est favorable, autant elle est à charge aux gens d'une fortune médiocre qui ont la manie de vouloir hanter les Grands. Ils sont obligés de payer cet honneur quelquefois plus qu'il ne vaut. Le Duc de R** faisoit un jour des reproches au célebre M. de M**, de ce qu'il ne venoit pas dîner chez lui, *il faut*, dit-il, *Mylord que vous ayez la bonté de m'excuser, je ne suis point assez riche pour avoir souvent cet honneur-là.*

Si les Domestiques Anglois sont intéressés, il faut avouer aussi qu'ils ont de la reconnoissance. A la Ville pour vous la témoigner, lorsque vous sortez de chez leurs Maîtres, ils appellent vos Gens à haute voix, & prononcent votre

nom avec emphaſe. Leur ton plus ou moins élevé, annonce le degré de votre générofité & de leur reconnoiſſance. Quelquefois même dans l'eſpoir d'en être payés, ils donnent à un homme des qualités qu'il n'a pas. Ce ſont apparemment eux qui ont introduit l'uſage en Angleterre d'appeller un Capitaine Colonel, & un Apoticaire Docteur. Il ſe trouve des gens auſſi ridicules que le Bourgeois Gentilhomme, qui ont la ſottiſe d'être flattés de titres qui ne leur ſont pas dus, & d'acheter fort cher le *Monſeigneur*.

A la Campagne les Domeſtiques de celui chez qui vous avez dîné, ont acquis d'avance des droits à vos libéralités. Ils ont enivrés tous les vôtres, & c'eſt en quoi ils exécutent le plus ponctuellement les ordres de leurs Maîtres; car ſur cela on leur en donne de précis. Lorſque quelqu'un reçoit une viſite à ſa Campagne, s'il ſçait vivre il ne doit pas ſouffrir que celui qui la lui rend s'en retourne ſans que le Maître & les Valets ſoient auſſi ivres les uns que les autres. On ne permet gueres au Cocher de monter ſur ſon ſiége, que lorſqu'il n'eſt plus en état de s'y tenir, & le tout à charge

de revanche. C'eſt de la part des inférieurs une marque de reſpect pour ceux d'un plus haut rang ; c'eſt dans ceux-ci même un témoignage de bonté pour ceux qui ſont au deſſous d'eux : en un mot, c'eſt un des articles eſſentiels de la civilité Angloiſe. La Politeſſe des Chinois ſe trouve encore en cela conforme à celle des Anglois; à la Chine on croiroit n'avoir pas donné un bon repas ſi les Conviés ne s'en retournoient tous ivres.

Le plus grand inconvénient de cette coutume, c'eſt qu'elle entretient les Domeſtiques dans un vice auquel le bas Peuple n'eſt que trop enclin, & qui les met ſouvent hors d'état de ſervir leurs Maîtres lorſqu'ils leur ſont le plus néceſſaires. Mais en pareil cas les Anglois ſont plus indulgens que nous ne le ſommes : peut-être parce qu'ils connoiſſent mieux que nous juſqu'où va la foibleſſe humaine à cet égard. Les défauts que les hommes pardonnent le plus aiſément, ſont ceux où ils ſentent que leur propre penchant les entraîne.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVII.

A Monſieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI lû avec beaucoup de plaiſir vos Remarques ſur Racine ; on reconnoît dans ce petit Ouvrage la juſteſſe de votre goût, la ſagacité de votre diſcernement, & la grande connoiſſance que vous avez de notre Langue. Ce n'eſt pas ſeulement en Grammairien, c'eſt en Philoſophe que vous l'examinez. Votre Traité de la Proſodie Françoiſe eſt un excellent ouvrage en ſon genre. Vous avez la gloire d'avoir le premier écrit parmi nous ſur une matiere également utile aux Auteurs de tout genre. Vous avez fait ſentir que dans notre Langue même la Proſe eſt ſuſceptible d'un certain nombre, & qu'elle a ſon harmonie auſſi-bien que les Vers. Ceux qui ont de l'oreille ne peuvent lire vos Traductions ſans s'appercevoir que vous-même vous avez

donné des exemples de ce que vous enſeignez aux autres : vous avez imité autant qu'il étoit poſſible le nombre & la cadence de la Proſe de Ciceron. Non content d'avoir défriché ce champ qui ſans vous nous ſeroit encore inconnu, vous avez tracé avec toute la juſteſſe poſſible le chemin qu'il faut ſuivre pour pénétrer plus avant. Quelles obligations ne vous ont pas nos Ecrivains de toute eſpece ! En mon particulier, Monſieur, je voudrois pouvoir vous rendre le plaiſir que vous m'avez fait, par quelque choſe de ce genre qui pût vous ſatisfaire. Mais ce ſeroit trop eſpérer ; il n'eſt donc pas donné à tout le monde de ſe faire lire en traitant des matieres auſſi ſéches.

J'aimerois aſſez vous entretenir de la Poëſie des Anglois ; mais Milton dont un de vos Confreres nous a donné une ſi belle Traduction, vous en fait mieux connoître le génie que tout ce que je pourrois vous en dire. Je me contenterai donc de vous parler de leur Verſification, ſur laquelle il m'eſt plus aiſé de vous ſatisfaire.

Vous ſçavez que dans les Poëmes Epiques & Dramatiques, les Anglois

ont ſecoué le joug de la Rime ; ils s'y ſoumettent encore dans les autres eſpeces de Poëſie, & leur Verſification rimée qu'ils ont imitée de la nôtre, eſt à peu près la même. Vous jugerez par ce qu'ils en ont conſervé, comme par les changemens qu'ils y ont faits, des avantages que leurs Poëtes en peuvent retirer. Il eſt du moins certain que ſi toutes ces différences ne la rendent pas plus agréable, elles la rendent plus facile.

Par exemple la diſtinction des Rimes Maſculines & Féminines, n'a aucun lieu dans la Poëſie Angloiſe. Quoique leur Langue ait beaucoup moins de mots que la nôtre qui finiſſent par un *e* muet, leurs Vers ne laiſſent pas d'être pleins de ces Rimes que nous appellons Féminines. Telles ſont celles-ci, *Fame*, *Name*, *Love*, *Move*, *Danſe*, *Chance*, *&c. Shore* & *More*, en Anglois ont le même ſon qu'*Aurore* & *Flore* en *François*. Mais à cet égard les Poëtes Anglois font ce que faiſoient nos anciens Poëtes. Ils admettent indifféremment les Rimes Maſculines & Féminines ſelon qu'elles ſe préſentent. Il eſt vrai que quelques-uns de leurs Auteurs ſe ſont plaints de ce que celles-ci ne ſont pas aſſez fréquentes

dans leur Langue. Les différentes especes de Rimes plattes & de Rimes mêlées dont nous faisons plus d'usage qu'eux, sont autant de délicatesses qui flattent notre oreille, & la distinction de celles qui sont Masculines ou Féminines, n'a été imaginée parmi nous que lorsque notre Poësie a commencé à prendre un plus haut vol.

Les Anglois ont les mêmes especes de Vers que nous, mais ils en font un usage tout différent. Dans la Tragédie, la Comédie, & la plûpart des Ouvrages de longue haleine, nous avons coutume de nous servir du Vers Alexandrin : les Anglois au contraire ne l'admettent presque nulle part. A la vérité Dryden en a entremêlé plusieurs dans ses derniers Ouvrages ; mais M. Pope lui en fait un reproche. Les Italiens & les François n'employoient autrefois que cinq pieds ou dix syllabes dans le Vers héroïque ; les Anglois ont retenu cet usage. Et comme c'est le genre de Vers auquel ils se sont le plus appliqués, ils en ont rendu le Méchanisme plus facile & plus varié ; & par-là, si on les en croit, le Vers même plus harmonieux & plus agréable. Nous plaçons toujours le repos après la quatriéme syllabe,

Je vis ici, grace aux destins prosperes,
Comme autrefois vivoient nos premiers Peres,
Avec la paix & la frugalité,
Le doux repos & l'aimable gaîté,
Des Philémons cherchent les toits rustiques;
Les Jeux, les Ris sont mes Dieux Domestiques;
Aucun souci ne trouble mon sommeil,
Et le plaisir m'attend à mon réveil.
Seul de mon tems il dispense l'usage;
Le goût des fleurs, l'amour du jardinage;
Me font passer les plus heureux momens,
Et tous mes soins sont des amusemens.

Cette mesure de Vers continuellement répétée, peut à la longue fatiguer l'oreille; les Anglois ne courent pas le même risque: tantôt ils placent la Pause après la quatriéme syllabe comme dans la nôtre; tantôt ils coupent les Vers au milieu, comme dans l'exemple suivant.

J'aime à contempler l'éclat * de l'Aurore,
Je suis les Zéphirs * à la Cour de Flore,
Des tendres Oiseaux * j'aime les concerts;
Ils chantent l'amour * sur des tons divers.

Tantôt enfin ils placent le repos après la sixiéme.

Livrons-nous aux plaisirs, * passons nos jours

Parmi les Jeux, les Ris * & les Amours.

C'eſt des changemens & des arrangemens judicieux de ces différentes céſures, que dépend la variété de la Verſification Angloiſe : j'eſſayerai de vous en donner une idée par un morceau de quelques Vers où vous les trouverez entremêlées.

A la Campagne | on a l'eſprit tranquille,
Du Philoſophe | elle eſt l'unique azile;
Elle fut toujours * l'objet de mes vœux;
Les devoirs gênans * & les ſoins fâcheux,
A mon repos | n'y portent nulle atteinte.
Je hais l'eſclavage * & fuis la contrainte :
Ici je ſuis libre, * ainſi je m'y plais.
Mais dans les Cités * le fut-on jamais?
Tyrans des uns | des autres les Eſclaves,
Là tour à tour | on ſe charge d'entraves;
Le Préjugé | corrompant juſqu'aux cœurs,
Au gré de la Mode * y regle les Mœurs.
Pour avoir des jours * ſereins & tranquilles,
Il faut s'éloigner * du gouffre des Villes :
On y reſpire | un air contagieux,
L'air que je reſpire * eſt pur en ces lieux;
On n'y connoît | la Fourbe ni l'Envie,
Ni les chagrins | le poiſon de la vie.
Une heureuſe innocence * y regne encor,
Tout y reſſent | les Mœurs de l'âge d'or.

M. Pope, le Deſpréaux d'Angleterre, & dont les ſentimens ſur cette

matiere doivent tenir lieu de loi, eſt d'avis que pour donner aux Vers plus d'harmonie & de variété, les pauſes à la quatriéme & à la ſixiéme ſyllabes ne doivent pas être continuées plus de trois fois de ſuite, ſans l'interruption d'une autre, de peur de laſſer l'oreille par un ton continu; & comme le Vers que la céſure coupe au milieu court plus vîte, il lui paroît qu'il peut être continué plus longtems, ſans qu'il fatigue autant que les autres.

Pour moi je trouve que la Pauſe après la ſixiéme ſyllabe, eſt beaucoup plus lourde que celle après la quatriéme; ſi elle eſt en effet auſſi languiſſante qu'elle me le paroît, nous ne perdons pas beaucoup à n'en pas faire uſage. Je ne dirai pas la même choſe de celle qui partage les Vers en deux parties égales.

Sur des lits de fleurs * l'aimable Jeuneſſe,
Avec les Plaiſirs * folâtre ſans ceſſe.

Cette meſure eſt, ſi je ne me trompe, auſſi harmonieuſe qu'aucune autre, & pourroit être très-favorable à la Poëſie Lirique. Nos Vers de dix ſyllabes, il en faut convenir, ſont un peu monotones: cette diverſité de repos paroît remédier

médier à ce défaut dans ceux des Anglois. Elle rend leur Verſification plus variée & plus riche.

Une choſe particuliere aux Poëtes Anglois, c'eſt leur goût pour les Rimes *Triples*. Je paſſe encore tout de ſuite à l'exemple comme à la meilleure façon de me faire entendre.

Ne cherchons point parmi de vains plaiſirs,
Le Bien ſuprême où tendent nos déſirs;
De la Raiſon le flambeau nous éclaire,
Suivons toujours ce flambeau ſalutaire:
Loin que nos ſens ſatisfaſſent nos vœux, }
Ils ſont pour nous des guides dangereux; }
Le Sage ſeul eſt en effet heureux. }

C'eſt ainſi que de tems en tems les Anglois répétent trois fois la même Rime, & cela dans toutes leurs eſpeces de Poëſies; c'eſt leur maniere de fermer ce que l'on appelle une tirade. Dans la Tragédie même dont ils ont banni la Rime, ils y ont recours pour les morceaux les plus frappans. C'eſt leur maniere d'annoncer à ceux de leurs Auditeurs, dont l'intelligence leur eſt ſuſpecte, qu'ils vont leur dire de belles choſes. Ils terminent d'ordinaire chaque Acte par un Couplet de neuf ou de onze Vers, dont les trois derniers riment enſemble. Ces eſpeces

de *Tercets* ont un grand charme pour eux, & l'on n'en doit pas être ſurpris, c'eſt un effet de l'habitude qui fait trouver du plaiſir à tout. Cependant M. Pope, à qui je m'en rapporte pour tout ce qui regarde les Vers Anglois, blâme ce fréquent uſage des Rimes triples comme une licence vicieuſe, & voudroit qu'on ne s'en ſervît que pour les endroits qui ont quelque beauté.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'une des choſes qui contribue le plus à la difficulté de notre Verſification, c'eſt que les mêmes mots n'ont pas toujours la même meſure dans les Vers. *Ame*, *Femme*, *Prendre*, *Tendre*, *&c.* n'ont qu'une ſyllabe à la fin d'un Vers, ou devant une Voyelle, devant une Conſonne ils en ont deux. Il en eſt de même de tous les mots d'une ou de pluſieurs ſyllabes qui finiſſent par un *e* muet, ils ſont plus ou moins longs ſelon le lieu où ils ſont placés. Les Anglois comptent cet *e* muet pour rien, quelque part qu'il ſe trouve, *Love*, *Wine*, *Bottle*, *White*, *&c.* ſont toujours des Monoſyllabes dans leurs Vers. C'eſt peut-être ce qui leur donne une certaine dureté qui ne ſe trouve pas dans les nôtres. Notre pratique à cet égard, en rendant

les Vers François plus doux, peut les rendre aussi plus languissans & plus foibles. Par un usage contraire, les Vers Anglois sont quelquefois plus forts, mais communément plus durs. Si pour y dire plus de choses, ils risquent quelque rudesse, la crainte de blesser l'oreille fait peut-être que nous n'y en disons pas assez. Il faut pourtant convenir qu'en toutes sortes de Langues les génies supérieurs trouvent toujours les moyens de vaincre les plus grandes difficultés. Les Vers de Corneille sont pleins de force, ceux de Waller ont de la douceur.

La Versification Angloise a un défaut bien contraire à l'harmonie, c'est de permettre *l'Hiatus*. Dans toutes les Langues les Poëtes ont toujours été blessés du choc desagréable de deux Voyelles. Depuis que parmi nous Malherbe s'est piqué de ne se pas permettre un seul *Hiatus*, nos bons Poëtes ont suivi son exemple, & c'est aujourd'hui pour nous une faute si grossiere que personne ne la commet plus. Les Poëtes Anglois même les plus célebres jusqu'ici, n'ont pas eu cette délicatesse. M. Pope qui a mieux senti qu'un autre le mauvais effet qu'il y produit, est aussi celui de

tous qui s'en eſt le moins permis. On ne peut rien reprocher aux Anglois du côté du génie, mais ils ont peut-être un peu trop négligé de perfectionner l'Art.

Pour ce qui eſt de notre Poëſie, ce ſeroit, je penſe, une entrepriſe dangereuſe que d'y vouloir rien innover. Au point de politeſſe & de perfection où nos grands Maîtres l'ont portée, nous n'avons rien de mieux à faire que de les imiter. Ceux qui ont voulu marcher par des routes autres que celles qu'ils nous ont tracées, ſe ſont preſque tous égarés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XVIII.

A Monsieur DE CRE'BILLON, *Fils*,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE suis toujours surpris que le bon sens des Anglois ne les sauve pas de bien des Ridicules, qui sembleroient n'être faits que pour une Nation aussi légere que la nôtre. On sçait jusqu'à quel point nous poussons l'extravagance de nos Modes; toutes folles qu'elles sont néanmoins, ce Peuple si sage les adopte : les Anglois font peut-être pis, ils s'exercent comme nous, à en inventer de nouvelles; & dans les choses qui sont du ressort du goût, ils ne rencontrent pas heureusement. On ne trouvera pas dans les deux Chambres du Parlement, de ces génies heureux & féconds, dont le goût supérieur fait le destin des Modes, qui hazardent tout, & qui font tout réussir, que tout le monde condamne, & que tout le monde imite. C'est un avantage

que quelques Anglois voudroient difputer à nos François, & je ne fçais pourquoi ils nous envient une pareille gloire. Je les renvoye à vos Ouvrages pour apprendre en quelle eftime font parmi nous ces heureux Mortels qu'ils voudroient égaler.

A l'égard des Femmes en Angleterre, elles affectent autant de s'éloigner de nos Modes, que les Hommes du bel air s'étudient à les fuivre : leur goût ne s'accorde avec celui des Dames de France qu'en un feul point, il eft auffi inconftant. En ce Pays-ci, comme dans le nôtre, il n'y a rien de fi changeant que la coëfure des Femmes. *Je me fouviens*, dit M. Addifon, *de l'avoir vû hauffer & baiffer de plus de trente degrés. Il y a dix ans ou environ qu'elle étoit montée à une hauteur fi confidérable, que les Femmes paroiffoient beaucoup plus grandes que les Hommes.* A cet égard, depuis bien des années, & les Angloifes & les Françoifes font devenues plus humbles. Le Sexe a fait encore ici depuis peu un facrifice à la raifon prefque auffi confidérable : il a beaucoup retranché de l'ampleur des Paniers. Comme les Françoifes ont fuivi le Angloifes dans leurs excès, j'ef-

pere qu'elles auront la ſageſſe de les imiter dans leur Réforme : ſi c'eſt trop préſumer d'elles que de les croire capables d'un auſſi grand effort, du moins il n'eſt rien que le tems n'améne, & l'on doit tout attendre de l'inconſtance qui leur eſt naturelle.

Généralement parlant, on prétend qu'en fait de Modes les Femmes ici réuſſiſſent encore moins que les Hommes. Celles que nos Françoiſes imaginent, nous plaiſent, ou du moins nous nous y accoutumons ; ici au contraire le Sexe en invente, que les Anglois même ne peuvent ſouffrir ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'on remarque aujourd'hui que les Femmes qui ſe mettent le le plus mal de toutes, ſont les Femmes de condition. Si j'oſois en croire mes yeux, je ſerois aſſez de cet avis, mais je ne prétens pas être un aſſez grand Docteur ſur des matieres de pareille importance, pour oſer rien décider. Je ſoupçonne ſeulement, qu'en fait de Modes les Angloiſes conſultent moins les graces, ou s'y connoiſſent moins que les Françoiſes; car on ne peut pas ſuppoſer qu'elles ayent moins d'envie de plaire.

Il y a quelques années que les Dames

du plus haut rang avoient imaginé ici une Mode assez extraordinaire, pour ne rien dire de plus, c'étoit de ne porter que du linge chiffonné. Coëfures & Manchettes, tout devoit l'être; & l'Art de chiffonner réguliérement un Mouchoir de cou, étoit alors la derniere cérémonie de la Toilette. Je vous laisse à deviner les raisons d'une pareille Mode, & si elle n'avoit rien de contraire aux bienséances dont les Angloises se sont toujours piquées. Aujourd'hui dans leur façon de se mettre, elles paroissent vouloir imiter les Grisettes de Londres, qui plaisent généralement à tous ceux qui en amour comptent les Titres pour rien. Je ne sçais si en cela elles ont quelques vûes, mais il est sûr que les Hommes s'obstinent à donner la préférence à celles-ci, apparemment que l'amour-propre des Femmes de qualité les empêche de s'appercevoir qu'elles ne leur ressemblent que par l'habillement.

Je dois pourtant remarquer une chose à l'honneur des Angloises, c'est que parmi elles il se trouve un grand nombre de Femmes Philosophes, qui se piquent tellement de liberté & d'indépendance, qu'elles refusent opiniâtrément de se soumettre

mettre

mettre au joug de la Mode, dont l'Empire eſt ſi révéré en France par l'un & l'autre Sexe. Souvent même, pour mieux braver la multitude dont elles ne veulent pas recevoir la loi, elles inventent chacune des Modes particulieres à leurs périls & riſques ; & quel qu'en ſoit l'événement, elles le ſoutiennent avec le courage le plus intrépide, & la conſtance la plus héroïque, ce qui fait qu'avec raiſon on peut leur donner le titre de Femmes fortes.

Si une Femme de cette eſpece eſt coëffée d'une façon bizare, toute une Aſſemblée peut rire de la ſingularité de ſa figure, & ne laſç auroit déconcerter. J'en ai vu une porter un Oiſeau Royal, que l'on pourroit appeller monſtrueux, comparé à ceux qui ont paru en France : toutes les plaiſanteries qu'elle a eûes à eſſuyer dans la Société, n'ont pû la déterminer à en rogner le moindrement les aîles : vraiſemblablement elle trouvoit que cette Coëffure lui donnoit un air plus Conquérant. C'eſt ainſi qu'Alexandre portoit un Aigle déployé ſur ſon Caſque.

Quelquefois auſſi faute d'invention, nos Myladis copient des Coëffures de leur goût d'après les Portraits de leurs

Biſayeules ou de leurs Triſayeules, de ſorte que d'ordinaire la Salle de l'Opéra de Londres eſt le répertoire des différentes Modes qui ont été imaginées depuis deux ou trois cens ans. En mon particulier, j'y ai reconnu toutes celles qui ont eu cours en France depuis François Premier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XIX.

*A Monsieur le Duc de * * **

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL faut être auſſi bon que vous l'êtes, pour ne pas oublier un Serviteur inutile ; moins je mérite à votre égard, plus je ſens combien il eſt flatteur pour moi de recevoir en Angleterre des marques de votre ſouvenir. Avec l'attachement le plus reſpectueux, je me trouve encore en reſte avec vous. Qu'il eſt beau dans le rang où vous êtes de ſçavoir ſentir ! Qu'il eſt heureux de ſçavoir penſer, & de réunir des avantages, qui ne ſont bien appréciés que par le petit nombre qui les poſſede, à ceux de la naiſſance beaucoup plus communs & toujours trop eſtimés par les Hommes qui n'en ont point d'autres.

Vous vous êtes peint ſans le ſçavoir dans la Lettre que vous m'avez écrite. J'y ai retrouvé toutes les graces, tous

les charmes de votre entretien, cet esprit aisé & naturel, que les Ecrivains de profession ont tant de peine à imiter ; ce badinage léger, qui n'est que futilité dans ceux qui ne pensent pas, mais qui est le plus grand des agrémens dans ceux qui ne s'en servent que pour faire perdre à la raison son ton sérieux, & lui prêter celui de la plaisanterie ; cette gayeté enfin vive & aimable, qui d'ordinaire est une marque & de la bonté du cœur, & de celle de l'esprit *.

Puisque vous daignez vous informer de ce que je fais, je vous avoue de bonne foi, qu'à présent que la Langue de ce Pays-ci commence à m'être familiere, j'étudie moins les Livres que les Hommes : cette Etude a toujours été plus de mon goût, & peut-être est-ce la plus utile. Je profite davantage à écouter la conversation des gens avec qui je me trouve, qu'à lire dans mon Cabinet un Volume du Spectateur. J'en fais moi-même ici de tems en tems les fonctions, c'est la Patrie des Philosophes : on en trouve dans tous les états

* *Gaudium hoc non nascitur nisi ex virtutum conscientiâ, non potest gaudere nisi fortis, nisi justus, nisi temperans.* Séneque.

ainſi quelque part où je ſois, je cherche, j'examine. Tantôt je vais faire mes ſpéculations dans ces Caffés, où les Pairs du Royaume s'entretiennent des affaires du Parlement ; tantôt dans ceux où de graves Miniſtres de l'Egliſe Anglicane, la pipe à la bouche, cenſurent le Clergé de Rome : je ne dédaigne pas même d'aſſiſter à des Conférences de Matelots, & de les entendre parmi les Pots & les Bouteilles déclamer contre le Gouvernement, maudir les François, & jurer d'exterminer les Eſpagnols. Un Philoſophe qui obſervera de près cette Nation, ne peut qu'être ſurpris du mélange de Vertus & de Vices qui s'y trouve. Il remarquera quelquefois dans l'Homme de la profeſſion la plus vile, cette nobleſſe & cette élévation de ſentimens qui rapprochent tous les états : d'autrefois il verra le Pair du Royaume ne pas rougir des Vices qui dégradent tous les rangs.

Rien n'eſt ſi rare parmi les Anglois que cette douceur d'eſprit & cette gayeté d'humeur, qui font le charme de la Société, & ils y perdent beaucoup ; ils ſeroient plus heureux, s'ils étoient plus ſociables. Sans leur faire tort, on

peut aſſurer qu'ils ne ſçavent pas ſi bien jouir de la vie que les François. Cela ne prouveroit-il pas qu'ils ne ſont pas auſſi Philoſophes qu'ils penſent l'être ? Les véritables ſont ceux qui vous reſſemblent, les Philoſophes aimables. Après tout la Philoſophie n'eſt autre choſe que l'art de ſe rendre heureux, c'eſt à-dire, de chercher ſon plaiſir dans l'ordre, & de concilier ce qu'on doit à la Société avec ce qu'on doit à ſoi-même.

Cette Gayeté qui caractériſe notre Nation, paſſe preſque aux yeux des Anglois pour folie ; mais leur triſteſſe eſt-elle plus ſage ? Et folies pour folies, les plus gayes ne ſont-elles pas les meilleures ? Du moins ſi notre gayeté les attriſte, ils ne doivent pas trouver étonnant que leur ſérieux nous faſſe rire.

Comme cette diſpoſition à la joye ne leur eſt pas familiere, & que ce qu'ils ne trouvent pas chez eux leur paroît un défaut, les Anglois qui vivent parmi nous en ſont bleſſés. Pluſieurs de leurs Auteurs nous la reprochent comme un Vice, ou du moins comme un Ridicule.

M. Addiſon nous appelle une *Nation comique*. C'eſt, ce me ſemble, n'être pas Philoſophe en ce point, que de voir

comme un défaut la qualité qui peut le plus contribuer à la douceur de la Société, & au bonheur de la vie. Convaincu que tout ce qui rend les Hommes plus heureux les rend aussi meilleurs, Platon veut qu'on ne néglige rien pour exciter & tourner de bonne heure en habitude dans les Enfans ce sentiment à la joye. Séneque la place au rang des premiers biens. Du moins il est sûr que la gayeté peut se trouver avec toutes sortes de Vertus, & qu'il est des Vices avec lesquels elle est incompatible.

Celui qui rit de tout, & celui qui ne rit de rien, n'ont ni l'un ni l'autre le jugement sain; toute la différence que j'y trouve, c'est que le dernier est constamment le plus malheureux. Ceux qui parlent contre la gayeté, ne prouvent autre chose sinon qu'ils sont nés tristes, & dans le fond du cœur ils l'envient peut-être plus qu'ils ne la condamnent.

Le Spectateur Anglois, qui a toujours eu pour but le bien de l'Humanité en général, & de sa Nation en particulier, auroit dû, suivant ses principes, placer la gayeté au rang des qualités les plus désirables: vraisemblablement il n'y a pas assez réfléchi lorsqu'il l'a blâmée si

ouvertement. C'eſt dérober à la Vertu ſes véritables attraits que de l'habiller du manteau de la triſteſſe, comme font la plûpart des Hommes. M. Addiſon aſſure que la gayeté eſt un des plus grands obſtacles à la ſageſſe des Femmes; mais celles d'un tempérament mélancholique, telles que ſont en général les Angloiſes, ſont-elles moins ſujettes aux foibleſſes de l'amour ? Je connois des Docteurs ſur cette matiere, à la déciſion deſquels je m'en rapporterois plus volontiers qu'à la ſienne; & peut-être qu'en effet les perſonnes naturellement gayes ſont trop aiſément diſtraites par les différens objets, pour ſe livrer à tous les excès où cette Paſſion peut nous porter.

Un célebre Philoſophe de cette Nation, M. Hobbes ſoutient que le Rire ne vient que de notre orgueil : c'eſt avancer un Paradoxe que de l'aſſurer du Rire en général; mais tout le Monde ſçait que cet Ecrivain, d'ailleurs ſi eſtimable, penſoit trop mal de la Nature humaine. Deſcartes a condamné avec juſtice des principes & des maximes qui ſuppoſent tous les Hommes méchans. Pour rendre ſuſpectes les cauſes que M. Hobbes donne du

Rire, il ſuffit de remarquer que les gens fiers ſont communément ceux qui rient le moins. La gravité eſt la compagne inſéparable de l'orgueil. Dire qu'un Homme eſt vain parce que le badinage d'un petit Chat, ou les ſingeries d'Arlequin le font rire, ce ſeroit avancer la Propoſition la plus abſurde, & ce ne peut pas être là ſon ſentiment. Il faut bien diſtinguer entre le Rire qu'inſpire la joye, & celui qui naît de la raillerie. Ce n'eſt qu'improprement qu'on appelle rire le ricannement de la malignité. L'Orgueil eſt à la vérité le Pere de celui-ci: l'autre n'a rien de condamnable dans ſon principe ni dans ſes effets. C'eſt ce dernier ſeul qui nous paroît aimable chez les autres, & dont il eſt heureux de trouver en ſoi les diſpoſitions. C'eſt celui que vous avez le talent d'exciter dans les perſonnes à qui il eſt le moins familier, parce qu'il eſt une ſuite néceſſaire du plaiſir qu'on a à vous entendre. Quand je vois un Anglois rire, il me paroît plutôt chercher la joye que l'éprouver: cela eſt ſur-tout remarquable ici chez les Femmes, dont le tempérament eſt porté à la mélancholie. Le rire ne laiſſe pas plus de traces ſur leur viſage, qu'un éclair ſur

la ſurface du Ciel. A l'air le plus riant ſuccede à l'inſtant le plus ſombre : on croiroit preſque que leur ame s'ouvre difficilement à la joye, ou que du moins la joye a peine à y ſéjourner.

A l'égard de la raillerie, il faut avouer qu'elle n'eſt pas naturelle aux Anglois ; auſſi la plûpart de ceux qui ſe la permettent, ont mauvaiſe grace à en vouloir uſer. Quelques-uns de leurs Auteurs ſont convenus de bonne foi que la Plaiſanterie eſt tout-à-fait étrangere à leur caractere ; mais par la raiſon qu'ils en donnent, ils ne perdent rien à cet aveu. Voici celle qu'en rend l'Evêque Sprat : *Les Anglois*, dit-il, *ont trop de courage pour ſouffrir la dériſion, & trop de Vertu & d'honneur pour ſe mocquer des autres.* Cependant lorſque le cas arrive, & j'en ai déja vu quelques exemples, & l'Anglois, qui, faute de cet honneur, ſe permet la Raillerie, & celui dont le courage ne peut la ſupporter, ſe mettent tous deux en chemiſe, & ſe battent à coups de poingt juſqu'à ce que l'un d'eux demande quartier à l'autre. J'ai lû auſſi dans quelques Voyageurs, que les Poingts ſont les ſeules Armes dont les Chinois ſe ſervent dans leurs Duels.

Une Plaisanterie offensante a chez nous des effets plus funestes. Mais je ne prens point le parti de la Raillerie & de la Mocquerie, ni d'une Joye insensée, je prens celui de la Gayeté. Le misérable talent de tourner quelqu'un en Ridicule pour satisfaire la malignité des autres, est la marque d'un petit génie sans honneur & sans élévation. La Fontaine a très-bien dit :

„ Dieu ne créa que pour les Sots
„ Les méchans Diseurs de Bons mots.

Je n'examine pas s'ils sont plus communs chez nous qu'ailleurs, & crois qu'il vaut mieux les abandonner tous, quelque grand qu'en puisse être le nombre. Si plusieurs parmi nous tirent vanité d'un talent aussi frivole, & peut-être aussi méprisable, ils ne me paroissent pas moins Ridicules qu'ils peuvent le paroître aux yeux des Anglois. Ils se font communément haïr de ceux-mêmes qu'ils font rire *. Je ne connois point de Vice

* . . . . *solutos*
Qui captat risus hominum, famamque dicacis
Affectat, niger est; hunc, tu Romane, caveto.

aimable, & je ne ferai jamais l'Apologie de ceux qui peuvent être particuliers à ma Nation. *Celui*, dit un de nos Ecrivains, *qui par un Bon mot accable son Homme, ne mérite guéres plus de louanges que celui qui le tue à coups de Pistolet.*

Au surplus, si les Anglois rient peu; au milieu de l'Angleterre il se trouve une Nation qui ne rit jamais, c'est celle des Presbitériens; ils ont fait du Rire un huitiéme péché mortel. Selon eux, une Femme qui rit péche autant que pécheroit, selon nous, une Femme qui manqueroit à la Pudeur & à la Modestie. Aussi y a-t-il parmi eux des Familles où de Pere en Fils on n'a jamais ri. Que d'erreurs! Que d'extravagances entrent dans la tête des Hommes! Mais que je les plains lorsqu'il y en entre de tristes! Ces austeres Docteurs, & qui se donnent pour Observateurs si scrupuleux de l'Ecriture, feroient beaucoup mieux de s'en tenir à cette Maxime, si digne de celui qui avoit reçu de Dieu le Don de la Sagesse: *Le Rire du Sage se voit, & ne s'entend pas.*

La gayeté est & sera toujours le partage d'une Nation douce, sociable & policée. Quels Peuples ont été plus renom-

més pour la douceur des Mœurs & de la Société que les Athéniens! N'étoient-ils pas en même-tems le Peuple le plus gai de la Grece? Athenes n'a-t-elle pas fourni autant de grands Hommes que l'austere Lacédémone? De nos jours, les Persans la Nation de l'Orient la plus éclairée & la plus polie, passe aussi pour la plus gaie. Par-tout on voit les Hommes plus gays à mesure qu'ils sont plus sociables, & les Hommes sont faits pour vivre les uns avec les autres.

Si je prens si fort le parti de la Gayeté, c'est qu'elle est non-seulement désirable pour soi & pour ceux avec qui l'on vit, elle l'est pour l'avantage même de la Société en général. La bonne humeur est la recette la plus sûre contre toute espece d'enthousiasme. Les gens gais ne songent pas à nuire à leurs Voisins, ou à exciter des séditions dans l'Etat. Ils ne s'appliquent qu'à jouir de la vie, & à en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent.

Quelqu'un a remarqué que les Italiens semblent avoir placé la tristesse au rang des Vices, en lui donnant le nom de *Malignité*. En effet, les esprits tristes & mélancholiques sont mécontens de tout, parce qu'ils le sont toujours d'eux-mê-

mes : ils ſe plaignent ſans ceſſe du Gouvernement ; & ne manquent pas de le troubler dès qu'ils en trouvent les occaſions. Ce ſont des eſprits de cette trempe qui excitent des ſoulevemens dans toutes ſortes d'Etats ; & s'il en eſt arrivé plus en Angleterre qu'ailleurs, c'eſt que les eſprits de ce caractere y ſont peut-être plus communs. Une humeur triſte & noire tombe aiſément dans le Fanatiſme, & le Fanatiſme mene à tout. Il étouffe tout ſentiment d'humanité, il ne connoît pas même la voix de la Nature. Les Factieux qui ont fait couper la tête au Roi Charles I. & ceux qui parmi nous vouloient changer la Couronne d'Henry III. en Couronne Monachale, n'étoient pas aſſurément des gens gais. Ce célebre Brutus, l'un des Meurtriers de Céſar, étoit d'une humeur mélancholique. Le Poëte Anglois qui a le mieux peint & la nature, & les effets des Paſſions, & les défauts attachés à l'humanité en général, & ceux qui ſont particuliers à ſa Nation, Shakeſpear fait ſentir cette vérité par des Vers, qui ſont une preuve de l'excellence de ſon jugement & de la bonté de ſon Caractere. *L'Homme*, dit-il, *qui n'a point de Muſique dans*

lui-même, & qui n'est point touché de l'harmonie & de la douceur des Sons, est propre aux brigandages, aux conspirations, aux trahisons : les agitations de son esprit sont aussi tristes que la nuit, & ses affections aussi sombres que l'Erébe ; ne vous fiez pas à un tel Homme. C'est s'exprimer en Poëte, mais c'est penser en Philosophe. C'est prévoir les effets dans leur cause. Aussi est-il vrai que les Personnes que la Musique transporte le plus, sont d'ordinaire les mieux organisées & pour leur bonheur, & pour celui des autres : elles portent le même degré de sensibilité dans toutes leurs affections. Que de plaisirs ne devez-vous pas en effet au goût que vous avez pour tous les Arts ; & quant au sentiment, à en juger par les peintures que vous en faites, qui le connoît mieux que vous !

Quoi que les Anglois puissent dire sur la Gayeté, ses effets & dans le général & dans le particulier, doivent la faire regarder comme un bien. Pour moi, en condamnant ceux d'entr'eux qui nous reprochent d'être gais, je me garderai bien de les imiter ; & de leur reprocher d'être tristes. Nous pouvons quelque chose sur nous, mais il est des Causes

Physiques dont le meilleur usage de la Raison ne peut empêcher l'effet. Quand on examine les choses de près, il faut toujours en revenir-là : les Hommes en tout sont moins à blâmer qu'à plaindre. Quoi qu'il en puisse être, soit que la qualité du climat ou quelqu'autre cause que ce soit rende ici la tristesse contagieuse, comme je suis dans le cas de Montagne, *& que je ne l'aime ni ne l'estime*, si vous vous appercevez par mes Lettres qu'elle commence à me gagner, daignez m'en avertir, & je pars à l'instant pour aller respirer mon air natal, & reprendre mon ton naturel. Comptant toujours sur vos bontés, j'irai retrouver dans les charmes de votre Société, ce que j'aurai perdu dans celle des Anglois.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XX.

A Monsieur DE BUFFONS,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUelque déraisonnable que soit le Parti que M. De * * vient de prendre, je n'en suis supris en aucune façon; je connois sa façon de penser & d'agir ; & autant j'estime sa Probité & la droiture de son Caractere, autant je désapprouve ses Caprices & toutes les bizarreries de son esprit. Ce n'est pas assez d'être honnête Homme, il faut de plus être Homme raisonnable. M. De * * a passé trente ans de sa vie à chercher un régime pour sa santé, & un arrangement pour ses affaires. Quelque fussent son tempérament & sa fortune, c'étoit le vrai moyen de ruiner l'un & l'autre ; il y a réussi : il n'a pas voulu vivre comme les autres, il en est puni. C'est vainement qu'il va chercher à Montpellier ce qu'il n'a pû trouver à Paris ; il a besoin de

changer de façon de penser, & non pas de climat. Les Voyages ne lui serviront de rien : il n'a pas l'ame assez tranquille pour être affectée de nouveaux objets. L'ennui qui le fait fuir, le suivra partout ; il fuit avec lui-même.

Il est malheureux pour bien des gens d'avoir connu l'Homme Singulier dont nous parlons ; ils l'imitent sans sçavoir jusqu'où l'esprit de singularité peut les conduire, sans prendre garde même que celui qu'ils copient est peut-être menacé de finir ses jours à l'Hôpital, ou aux Petites-Maisons. Autant je le plains, autant je souhaite que les autres profitent de son exemple, & deviennent plus sages.

J'ai de l'antipathie, je l'avoue, pour quiconque affecte de se livrer aux caprices de son goût, & aux déréglemens de son imagination. Un Homme en pareil cas semble ne quitter les voyes communes que parce qu'il en connoît de plus sûres ; mais lorsqu'il arrive toujours qu'en s'éloignant des autres il ne fait que s'égarer, sa présomption doit l'exposer au mépris de la Société dont il veut s'isoler. Tous les Hommes n'ont pas assez de raison pour se conduire eux-mêmes, ils ont

besoin de regles & d'exemples pour leur servir de guides.

Il n'y a guéres eu d'Hommes plus singuliers que le dernier Comte de P**, qui mourut il y a quelques années. Cet Anglois s'étoit fait un systême de vie tout particulier. Son Caractere étoit diamétralement opposé à celui de M. De**. Celui-ci veut être toujours malade, l'autre ne vouloit pas même qu'aucune Maladie pût l'assaillir. Loin de se plaindre jamais de rien, il ne permettoit pas qu'aucun accident eût le pouvoir de le rendre malheureux. C'est une chose assez difficile ; mais il l'avoit résolue. Le seul moyen que les plus grands Philosophes ayent pu trouver, est de s'armer de prudence pour faire tête aux malheurs que la Prudence humaine ne sçauroit prévenir. Notre Philosophe Anglois en avoit imaginé un plus court, c'étoit (pour me servir d'un terme de chicane) de prétendre cause d'ignorance de tout ce qui pouvoit lui arriver de fâcheux. Epictete vouloit qu'à la mort de sa Femme on dît qu'on l'avoit rendu à celui qui l'avoit donnée, Mylord P** avoir résolu de ne rien rendre de tout ce qu'il avoit reçu ; vainement lui annonçoit-on quel-

que chose de triste, il soutenoit toujours qu'il n'en étoit rien. Sa Femme étant morte, il n'en voulut rien croire; & tant qu'il a vécu, il a fait mettre sur sa Table le Couvert de la défunte Comtesse. Si son Fils étoit absent, la même chose se pratiquoit. Lui-même prêt à mourir, il soutint qu'il n'étoit pas malade; & un quart-d'heure avant que d'expirer, quoiqu'il n'eût rien perdu de sa raison, il vouloit obstinément se lever pour aller prendre l'air. Quand les Hommes ont donné un certain tour à leur imagination, ils ne s'apperçoivent plus de ses écarts, ils déraisonnent de sang froid, & finissent par être eux-mêmes les duppes des Comédies, qu'ils n'ont d'abord jouées que pour tromper les autres.

Je ne sçais si Mylord P**, tout singulier qu'il paroît, n'étoit pas un Singe de cet ancien Philosophe, qui, souffrant cruellement de la Goutte, dit en grinçant les dents: *Non, je n'avouerai pas que tu es un mal.* Rougissons pour notre espece en songeant à toutes les folies auxquelles elle est sujette; mais ce qui me surprend le plus, c'est que le Pays où le bon Sens paroît le plus commun, soit celui où l'on porte le plus loin toutes les sortes de folies.

Je finirai ce que j'ai à vous dire de l'espece de Philosophe Anglois dont je vous ai parlé, par une Historiette qui est ici dans la bouche de tout le monde.

Mylord C***, l'un des Anglois qui a le plus d'esprit, étant un jour allé voir Mylord P**, qui, lui-même malgré ses bizarreries, en avoit beaucoup, un petit Chien qu'avoit celui-ci mordit le premier à la jambe. *N'ayez peur de rien*, dit le Comte de P**, *mon petit Chien ne mord jamais*. Mylord C***, qui d'un coup de canne avoit déja tué le petit animal, repartit sur le même ton : *Ne craignez rien, Mylord, je ne bats jamais les Chiens*.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXI.

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE désir de connoître, est la preuve de l'esprit; le choix des objets où il se porte, est l'effet de la raison: en est-il de plus dignes de l'Homme que l'étude des Loix & de la Nature des différens Gouvernemens? Continuez, Monsieur, à cultiver un goût qui suppose toujours les qualités louables dans celui qui le posséde. L'habitude à s'occuper de ces grands objets, donne à l'ame une élévation qu'elle ne prend pas dans les autres connoissances.

Pour venir au point particulier qui excite votre curiosité, il me semble que la Chambre des Communes n'a tant d'autorité en Angleterre, que parce que celle des Pairs est presque entiérement dans la dépendance de la Cour. Celle-ci est le grand Conseil de la Nation; c'est à

elle à arrêter les entreprises d'un Ministre ambitieux, à proposer les mesures pour entretenir la Paix ou pour faire la Guerre ; c'est à celle des Communes à trouver les moyens de procurer l'argent nécessaire pour subvenir au maintien de l'une, ou aux frais de l'autre.

Si les deux Chambres sont également établies pour veiller au salut du Peuple, les Pairs du Royaume sont les Gardiens nés de ses Priviléges. La forme du Gouvernement leur donne à toutes deux une part égale dans la puissance Législative. Mais que deviennent les plus sages Constitutions, lorsque ceux qui sont faits pour les maintenir, trouvent leur intérêt à les renverser ! L'exécution est la vie de la Loi.

Les Grands étant toujours unis au Souverain, leur pouvoir qui devroit tenir la balance entre le Roi & le Peuple, ne peut servir qu'à en rompre l'équilibre. Ils ont plus contribué à étendre les Prérogatives de la Couronne, qu'à conserver les Priviléges des Sujets. C'est là ce qui empêche que dans la Nation la Chambre Haute du Parlement n'ait tout le crédit qu'elle y devroit avoir par son institution. Le Corps des Evêques qui y

occupe le premier rang, eſt entiérement livré à la Cour, & la plûpart des Grands n'y ſont pas moins attachés par les honneurs qu'ils en ont reçus ou qu'ils en eſperent.

Un Etranger admis à cet auguſte Aſſemblée, ne peut qu'en avoir l'idée la plus haute lorſqu'il eſt témoin de la noble liberté avec laquelle on y ſoutient les intérêts du Peuple, ou l'on y examine la conduite du Miniſtre; mais la maniere d'y recueillir les ſuffrages ne répond pas à celle dont les affaires s'y traitent. Ce n'eſt la plûpart du tems qu'une eſpece de formalité. On eſt ſcandaliſé de voir le Clergé toujours d'accord avec celui qui gouverne, entrer dans toutes ſes vues, & favoriſer tous ſes projets.

S'il eſt queſtion de prononcer ſur les objets les plus importans de la Légiſlation, on eſt ſurpris de ce qu'un Membre de cette Chambre y diſpoſe des ſuffrages de pluſieurs de ceux qui ſont abſents. Ce Privilége qu'ont les Pairs du Royaume de donner leur voix *par Procureur*, eſt manifeſtement contraire au bien de la Nation. Quelque attention que l'on ait à choiſir ceux à qui l'on en confie la diſpoſition, ſi l'on eſt sûr de leur probité,

on ne peut pas toujours l'être de leurs lumiéres. N'arrive-t-il pas aux Perſonnes les plus honnêtes & les mieux intentionnées, de penſer différemment ſur les mêmes matiéres ? Celui qui eſt préſent peut n'être pas touché des raiſons qui auroient convaincu les Abſens qu'il repréſente. Leurs voix dont il diſpoſe, donnent la force de Loi à un Acte auquel ils auroient pû s'oppoſer de toutes leurs forces.

C'eſt par l'intérêt qu'a la Cour à maintenir ce Privilége des Grands, que toutes les tentatives des Communes pour l'abolir ont échoué. Il eſt d'autant plus aiſé au Miniſtre de faire paſſer un Acte à la Chambre des Pairs, qu'il n'a pas même beſoin de la préſence de ceux qui lui ſont affidés. Dans les Queſtions les plus importantes, le tiers des ſuffrages qui les décident eſt communément de Membres abſens *. Les uns occupés de

* Dans les Diſcours prononcés à la Chambre des Communes, on trouve celui d'un de ſes Membres qui prétend avoir été ſouvent embarraſſé de ſçavoir ſi celle des Pairs étoit aſſemblée. *Je demandai*, dit-il, *un jour à une douzaine de gens que je trouvai dans l'Anti-Chambre, ſi les Seigneurs étoient aſſemblés. Nous n'en ſçavons rien. Sçavez-vous s'ils s'aſſemblerent hier ? Non. Sçavez-vous quand ils s'aſſembleront ? Non, &c.*

leurs affaires particuliéres, les autres livrés à leurs plaisirs, apprennent par les nouvelles Publiques qu'ils ont donné leurs voix pour augmenter les impositions.

Quel abus dans un Corps si sagement établi, & combien les conséquences n'en peuvent-elles pas être funestes ! Lorsqu'il est question de faire des Loix d'où dépendent le bonheur & le salut du Peuple, les voix des absents devroient-elles être comptées ? Comment ceux qui par leur naissance ont le droit de veiller aux intérêts de leur Nation, ne rougissent-ils pas d'en confier le soin à d'autres ! Ne se rendent-ils pas indignes & du rang qu'ils occupent, & de l'autorité dont ils sont dépositaires, lorsqu'ils font de l'un & de l'autre un abus si dangereux ?

A Rome où l'on étoit plus attentif au bien Public, il falloit la présence d'un certain nombre de Sénateurs pour rendre les Décrets authentiques ; & l'on imposoit une amende pour ceux qui ne se trouvoient pas les jours marqués aux Assemblées.

Actes de la Chambre des Communes. *Vol. XII. pag.* 286.

Ce Privilége des Pairs eſt trop contraire au bien de la Nation, pour que ceux qui y ſont véritablement attachés en profitent. Mais que peut leur préſence, que peut leur éloquence contre le ſuffrage des abſens ! Ceux-ci dans le ſein de l'inaction, rendent inutiles les efforts des Citoyens les plus zélés.

Les Membres de la Chambre des Communes mériteroient bien auſſi quelques reproches : les Priviléges dont ils jouiſſent ne leur laiſſent aucune excuſe pour s'abſenter du Parlement. Cependant combien en eſt-il qui n'y paroiſſent preſque jamais ? Peuvent-ils faire une plus grande inſulte au Peuple qui leur a confié ſes droits, que de s'amuſer dans leurs Terres à faire la guerre aux Renards, tandis qu'on délibere à Londres ſi la Nation doit la déclarer à l'Eſpagne ?

Les Anglois devroient-ils être étonnés ſi quelquefois les Rois ſe déchargent ſur leurs Miniſtres du péſant fardeau de leur autorité, lorſque ceux d'entre eux à qui les Loix confient la garde de leurs Priviléges, ſe repoſent ſur d'autres d'un ſoin qui, comme il fait

le plus grand de tous les avantages, devroit être le plus ſacré de leurs devoirs ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXII.

A Monſieur DE LA CHAUSSE'E.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SI vous vous étonnez qu'ici les Loix autoriſent des Filles diſſolues à ſe ſervir de toute ſorte de voyes pour ſe faire épouſer, vous ne ſerez peut-être pas moins ſurpris de quelques uſages qui tendent également à favoriſer le Mariage, & qui offrent pour y parvenir des moyens plus honnêtes, mais également inconnus parmi nous : ceux-ci ſont pour de vertueuſes Filles délaiſſées, & qui craignent de mourir dans le célibat ; ou pour de ſages Veuves qui ne peuvent ſe conſoler de la perte d'un premier Mari, que dans les bras d'un Second. On avoue ici ſes ſentimens plus hardiment qu'ailleurs ſur toute ſorte de matiéres ; la vraie modeſtie eſt une des vertus du Sexe en Angleterre ; mais il faut convenir auſſi qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de pratiquer la fauſſe.

Une Femme a-t-elle envie d'épouſer un jeune homme qu'elle n'eſt pas à portée de voir ? ſouvent ſans autre détour elle lui en enverra faire la propoſition, & la perſonne qui s'en ſera chargée ne taira ſon nom qu'autant qu'elle le jugera à propos. Dans le fonds cet uſage pourroit n'être pas auſſi condamnable qu'il nous le paroît ; peut-être n'eſt-il que l'effet du bon ſens qui diſtingue cette Nation-ci de toutes les autres. Du moins pourquoi ne ſeroit-il pas permis de faire pour un but auſſi légitime que celui du Mariage, ce que de très-grandes Dames pratiquent parmi nous pour des vues qui ne ſont pas tout-à-fait ſi honnêtes.

D'autres fois une Angloiſe aura pris du goût pour quelqu'un dans un endroit où elle n'aura pu le lui témoigner. Si c'eſt un inconnu, & qu'elle ne ſçache où le retrouver, elle lui fera l'aveu de ſa paſſion dans les Papiers publics, le peindra depuis les pieds juſqu'à la tête, pour qu'il puiſſe ſe reconnoître, lui rappellera le jour & le lieu où elle l'aura vu, & lui enſeignera les moyens de la revoir ſi elle en a envie. Ces Papiers ſont la choſe du monde la plus commode. A-t-on beſoin d'emprunter de l'argent ? a-t-on

des Chevaux à vendre? on en donne avis au Public par cette voye. Pour deux Schellings on y fait mettre tout ce qu'on veut : ils ne servent pas moins à la réussite d'un projet amoureux, qu'à faire retrouver une Tabatiere perdue. Voici un Article que j'ai lû dans un de ceux d'hier.

» Si le jeune homme qui ramassa le » Mouchoir d'une Dame à Saint Paul » Mardi dernier, & qui en a donné avis » dans le Papier de Mercredi suivant, » n'est point marié, & qu'il ait dans le » cœur les sentimens qu'elle croit avoir » lus dans ses yeux, il n'a qu'à donner » un état de ses Biens, & un inventaire » de sa personne & de ses qualités, avec » l'adresse du lieu où il fait son séjour or- » dinaire, la Dame qui a laissé tomber » le Mouchoir lui fournira les occasions » de le lui rapporter, & d'aspirer à de » plus grandes faveurs. «

Vous croyez peut-être que je badine, Monsieur, & que j'exerce ici mon imagination sur un sujet qui pourroit le permettre; mais si vous ne voulez pas m'en croire sur ma parole, j'ai le Papier entre les mains, & je vous l'enverrai. J'en ai conservé aussi un autre d'il y a trois

mois, où ſe trouve un avertiſſement bien plus ſingulier encore. Le voici mot pour mot.

» Ceci eſt pour donner avis à qui il ap-
» partiendra qu'une Veuve d'entre trente
» & quarante ans, dont la condition eſt
» honnête, & les biens aſſez conſidéra-
» bles, d'une conſtitution forte, quoique
» blonde, & pour la figure, du moins
» paſſable, veut dans le courant du mois
» rendre poſſeſſeur de ſa perſonne & de
» ſes biens, en qualité de vrai & légiti-
» me Mari, un homme en qui ſe trou-
» vent les qualités ſuivantes.

» Premierement. On veut qu'il ſoit
» d'un âge mûr, c'eſt-à-dire, d'entre
» vingt & vingt-cinq ans.

» Secondement. Qu'il ſoit d'un bon
» tempérament, qui n'ait point été altéré
» par la débauche, & qui ne ſoit ſujet
» ni aux vapeurs, ni à aucune autre af-
» fection mélancholique, ou maladie de
» la Ratte.

» Troiſiémement. Qu'il ſoit de poil
» brun, & d'une taille moyenne; on a
» des raiſons pour ne pas vouloir d'un
» homme trop grand, & l'on croit qu'il
» ne faut pas toujours ſe fier aux petits.
» Pour le viſage on ſe contente qu'il ne

» ſoit pas difforme ; mais on ne veut
» point abſolument d'Adonis, parce
» qu'on ne veut un Mari que pour ſoi.

» Quatriémement. A l'égard des Biens
» on ne lui en demande point, pourvû
» qu'il ait toutes les autres qualités requi-
» ſes. On n'exige pas même qu'il ait
» voyagé en France ; ſi d'ailleurs il a été
» bien élevé, s'il eſt doux, complaiſant,
» & ſçait comme on doit vivre avec
» les Femmes. Toutes choſes égales ce-
» pendant s'il s'en trouvoit quelqu'un
» qui eût vécu deux ans à Paris, il au-
» roit la préférence.

» Cinquiémement. On veut qu'il faſſe
» profeſſion, du moins extérieurement
» de la Religion dominante, de peur
» qu'un Non-Conformiſte, ſous prétexte
» de ſoumettre ſa Femme à la ſévérité
» de l'Evangile, ne voulût l'aſſervir à
» ſes caprices, fixer l'heure & le tems
» de ſa toilette, réduire ſa parure à ſes
» vêtemens, regler ſes occupations,
» lui interdire les Spectacles, & la pri-
» ver de tous les amuſemens honnêtes &
» permis.

» Ceux qui auront quelques préten-
» tions, n'auront qu'à écrire leurs noms
» & celui des perſonnes auprès deſquelles

» on pourra s'informer de leurs qualités » dans un Billet cachetté & adressé sous » double enveloppe, à M. Tomp-son » Banquier *in Fleet Street.*

» *NB*. On avertit tout Ecclésiastique, » quelque jeune & quelque prévenu de » sa figure qu'il puisse Etre, de ne pren- » dre pas cette peine. Ceux de cette Ro- » be sont exclus du concours, à cause » de la tristesse qu'ils répandent toujours » dans les Familles.

» On ne veut pas non plus d'aucune » personne sujette à fumer, attendu que » ceux qui ont contracté cette vilaine ha- » bitude, ou ne gardent point la Maison, » ou y attirent toujours mauvaise Com- pagnie. »

Ne condamnons point les mœurs de nos Voisins. Si notre Police permettoit de donner de pareils avis au Public, combien de Femmes profiteroient volontiers de cette voye ? Combien trouveroit-on à Paris d'Ecrivains assez bas pour se faire les Entremetteurs de semblables Négociations ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIII.

A Monsieur l'Abbé DU BOS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS nous avez donné un excellent Ouvrage sur la Poësie & sur la Peinture, où suivant le précepte d'Horace, vous les avez continuellement associées comme deux sœurs. J'en ai annoncé en ce Pays-ci la nouvelle Edition que vous nous préparez, & on l'y attend avec grande impatience. M. de Moyvre qui, comme vous sçavez, n'aime pas moins les beaux Arts que la Géométrie, vous en demande un Exemplaire, & me charge en même tems de vous faire ses complimens.

Il est vrai que la Peinture & la Poësie ont entr'elles beaucoup de ressemblance : elles ne me paroissent pourtant pas avoir la même origine. La Maxime tant de fois répétée, que le même génie qui produit les Poëtes forme les Peintres, n'est peut-être reçue, comme bien d'autres,

que faute d'avoir été examinée. En général les Hommes aiment mieux croire les chofes que de les approfondir.

Ici du moins cette Maxime eſt démentie par l'expérience. L'Angleterre a eû pluſieurs Poëtes célebres. Il en eſt peu dans aucune Nation qu'on puiſſe comparer à Milton. M. Pope ſoutient avec dignité l'honneur des Muſes Angloiſes ; cependant il ne s'eſt pas encore élevé un Peintre en Angleterre. La Peinture, la Sculpture, & tous les Arts qui dépendent du deſſein, ou ſont encore ici dans leur enfance, ou n'y ſont pas encore connus.

Il eſt arrivé le contraire en d'autres Pays. Si l'Art enchanteur de la Poëſie n'a pas été cultivé heureuſement par les Flamands, l'Art non moins ſéduiſant de la Peinture a fait parmi eux des progrès dont leurs Voiſins ont été jaloux. Juſqu'où ne s'eſt pas élevé le génie heureux de Rubens ? Quel honneur n'a pas fait à ſa Nation & à ſon ſiécle ce grand Homme, que l'on peut appeller le Raphaël de l'Ecole Flamande.

Ce même Rubens, le célebre Wandick, & quelques autres Maîtres de réputation, ont peint en Angleterre, &

n'y ont pû former d'Eléves dignes d'eux. Les exemples n'ont servi qu'à faire faire des tentatives inutiles. Il y a déja du tems que les Anglois enlévent à l'Italie & à la France ce qu'ils y peuvent trouver de plus rare en Peinture. Dans le riche Cabinet de M. Walpole, j'ai vu à regret l'un des plus beaux Tableaux que le Poussin ait peint, le *Frappement du Rocher*, que j'avois laissé à Paris quand j'en suis parti. Il y a plusieurs autres Cabinets à Londres où les jeunes Gens pourroient se former le goût. Ceux qui se destinent à la Peinture, suivent l'exemple que nous leur donnons, & vont en Italie l'étudier d'après les grandes compositions des Raphaëls, des Jules Romains, & de tant d'autres grands Maîtres des différentes Ecoles. Enfin, vous le sçavez, Monsieur, les Gens de qualité en Angleterre pensent assez noblement des Arts pour ne se pas contenter de les honorer & de les réçompenser, quelques-uns se font gloire de les cultiver eux-mêmes. Il est étonnant que la passion qu'ils témoignent à cet égard, soit si mal secondée par ceux qui trouveroient tant d'intérêt à la satisfaire. Mais c'est en vain que l'on transplante

ici le germe des Arts, il ſemble que le terrain n'y ſoit pas propre ; le même Soleil ne peut l'y féconder, ou pour peu qu'il y prenne racine, il y eſt bien-tôt étouffé par les productions du mauvais goût, la plante qui ſe multiplie le plus aiſément dans tous les Pays.

Il eſt vrai que Paris a ſur Londres l'avantage d'une Académie de Peinture. Louis XIV. à qui les beaux Arts doivent tant, a plus fait ; il en a fondé une ſeconde à Rome pour perfectionner les jeunes Eléves de notre Nation. Mais le Pouſſin & le Sueur, les Peintres qui font le plus d'honneur à la France, ont précédé ces beaux établiſſemens. En quelque genre que ce ſoit, les Ecoles forment le génie, mais elles ne le donnent pas. Elles facilitent les progrès de l'eſprit par la connoiſſance des parties méchaniques de l'Art. Pour atteindre à celles qui en conſtituent la perfection, il faut des diſpoſitions naturelles. Les Ecoles de Peinture ſervent principalement à communiquer le goût du deſſein aux Artiſtes de toutes les eſpéces, mais ſeules elles ne mettront pas un homme en état de remplacer un Le Moine ou un Puget. Je ne crains pas

de le dire, le plus habile Orfévre de Londres n'eſt qu'un Ouvrier. Un Germain, un Meſſonier ſont tout autre choſe, ce ſont des Deſſinateurs, ce ſont des Sculpteurs, ce ſont de Grands Hommes en leur genre.

Il faut pourtant avouer la vérité, les Anglois ont eu un Peintre, ou du moins ils ſe le perſuadent; car il eſt vrai qu'ils regardent comme tel ce *Sir James Tornhill*, qui a peint le Dome de Saint Paul, Green-Wich, & pluſieurs autres grands morceaux que vous avez vûs. Cependant, tout connoiſſeur que vous êtes en Peinture, vous auriez, je penſe, bien de la peine à décider, non pas quelle eſt la partie où le Peintre a excellé, mais quelle eſt celle où il eſt le moins défectueux.

Voilà, ſi je ne me trompe, le ſeul Anglois qui ait oſé tenter de s'élever à ce genre de Peinture, qui demande un génie que la Nature lui avoit refuſé; tous les autres ont été obligés de ſe réduire au Portrait, & il eſt étonnant qu'en ce genre même il n'y en ait aucun que l'on puiſſe nommer. Auſſi ont-ils toujours exercé cette profeſſion ſi noble comme le métier le plus vil, pour de l'argent

uniquement, & ſans le moindre ſentiment de gloire. La ſoif de l'or rend les Hommes induſtrieux, celle de la réputation peut ſeule faire les grands Hommes.

Quant au *Chevalier Kneller*, que les Anglois ont adopté, & que vous avez pû voir à Londres; quoiqu'ils lui ayent érigé un ſuperbe Mauſolée à l'Abbaye de Weſtminſter, quoique M. Dryden l'ait fort célébré, & que M. Pope ait traduit pour lui en Vers Anglois la célebre Epitaphe Latine de Raphaël *; vous me blâmeriez, ſi je reconnoiſſois en cet Allemand un autre mérite que le diſcernement qui lui a fait choiſir l'Angleterre pour y exercer ſon talent: c'eſt le ſeul Pays où il pouvoit obtenir tant d'honneurs, ailleurs on ne lui eût pas même donné le nom de Peintre.

Si l'on en croit les Anglois, M. Ga-

* Living great Nature fear'd he might out vie,
Her works; and dying, fears herſelf may die.

Hic ſitus eſt Raphael, timuit quo ſoſpite, vinci
Rerum magna parens, & moriente mori.

briel

briel Cibber *, de qui ſont les Bas-reliefs du Monument **, étoit un autre Praxitele ; mérite-t-il ſeulement d'être mis au rang des Sculpteurs les plus communs? Ils ont aujourd'hui un certain Ryſbrack Flamand, dont ils font auſſi très-grand cas ; ils l'ont employé à pluſieurs Monumens de grands Hommes, & il vient de finir le Buſte de Milton : aſſurément il ne rend pas la vie aux morts. Et M. Cibber & M. Ryſbrack me paroiſſent auſſi loin d'un Puget & d'un Bouchardon, que le Chevalier Kneller l'étoit lui-même d'un Raphaël.

Les Peintres de Portraits ſont aujourd'hui plus communs & plus mauvais à Londres qu'ils ne l'ont jamais été. Depuis que M. Vanloo eſt ici, ils ont beau le décrier, perſonne ne ſe fait plus peindre que par lui. J'ai été chez les plus Célebres d'entr'eux ; à quelque diſtance on prendroit volontiers une douzaine de leurs Portraits pour douze copies du même Original. Les uns ont la tête tournée

* Pere du Comedien d'aujourd'hui.

** C'eſt une Colomne d'ordre Toſcan, & de deux cens pieds de hauteur, qui a été élevée pour conſerver la mémoire du célebre Embraſement de Londres de l'année 1666.

à gauche, les autres l'ont à droite ; c'eſt à peu près toute la différence qui s'y faſſe ſentir. Au ſurplus, ſi on en excepte le viſage, on retrouve dans tous le même cou, les mêmes bras, la même carnation, la même attitude, & pour tout dire, on ne remarque dans ces prétendus Portraits pas plus de vie que de deſſein. A proprement parler, ce ne ſont pas des Peintres ; ils ſçavent appliquer des Couleurs ſur de la toile, mais ils ne ſçavent pas l'animer. La Nature pour eux exiſte inutilement, ils ne la voyent pas ; ou s'ils la voyent, ils n'ont pas l'art de la rendre : ceux qui poſſedent ce talent, comme un Rigaud & un La Tour, méritent ſeuls d'être honorés du nom de Peintres.

Dans la Peinture, comme dans la Poëſie, il ſemble que les deux extrêmes ſoient le Sublime & le Burleſque. On pourroit dire en quelque façon que Callot eſt vis-à-vis de Raphaël, ce qu'eſt Scaron comparé à Virgile. Non-ſeulement le génie des Peintres Anglois s'eſt trouvé trop foible pour s'élever à la majeſté du premier genre ; ils n'ont pas même été plus heureux quand ils ont voulu deſcendre dans toutes les bizarreries du ſecond,

qui eſt cependant celui où ils ſe ſont le plus exercés. Ils ne réuſſiſſent pas mieux à rendre les écarts de l'imagination, qu'à copier les beautés de la Nature ; ce qui prouve toujours combien tout ce qui eſt du reſſort du goût eſt étranger aux Habitans de cette Iſle ; ces compoſitions mêmes, toutes extravagantes qu'elles peuvent paroître, en ſont ſuſceptibles. Les plaiſanteries de leurs Tableaux ſont comme celles de leurs Ecrits, froides, peſantes & outrées ; ce ſont pour ainſi dire des plaiſanteries Nationales, ils ſont les ſeuls qu'elles faſſent rire. Ces Eſtampes politiques, qui paroiſſent journellement contre le Miniſtere, ſont toutes marquées à ce coin : on n'y trouve pas la moindre fineſſe, elles ne ſont remarquables que par la groſſiéreté de la Satire. Ils ne laiſſent pas de tirer vanité de ce prétendu talent, & croyent que c'eſt la faute des autres Nations ſi elles n'en ſont pas affectées. L'inclination ridicule des Chinois à peindre le Groteſque, fait croire à la plûpart des Européens qu'ils ſont tous contrefaits. Les Anglois ont ce mauvais goût pour les *Charges*.

Pour réuſſir dans le Groteſque, de même que pour ſaiſir le Gracieux, l'inven-

tion ne ſuffit pas ; le grand Art eſt de ſçavoir s'arrêter, & nos Voiſins qui outrent tout, ne connoiſſent plus de bornes dans un genre qui leur permet de ſe livrer à leur imagination. D'ailleurs, il eſt ſûr que les Anglois aimeroient moins cette eſpece de Peinture en quelque façon ignoble, s'ils étoient auſſi bleſſés que nous des objets bas & dégoutans qui en ſont le fondement. Dans celle qui demande de la nobleſſe & de l'élévation, ils ont marqué une inſuffiſance, ou plutôt une impuiſſance totale, dont l'unique cauſe peut-être eſt, qu'en effet ils ont en tout le ſentiment moins fin & moins délicat que les Peuples des Pays Méridionaux. Ils reſpirent un air plus épais, & ils voyent plus rarement le Soleil, ç'en eſt aſſez pour cauſer une grande différence dans les Organes.

Au reſte, ceux d'entr'eux qui ont le talent de peindre la Nature en Burleſque, l'anobliſſent par l'uſage qu'ils en font, ils s'en ſervent pour dégouter du Vice.

La Gallerie du Luxembourg de Rubens, les Batailles d'Alexandre de le Brun n'ont jamais eu autant de cours parmi nous qu'en ont actuellement en An-

gleterre certaines Estampes qu'on a gravées depuis peu d'après les Tableaux d'un Homme très-fécond en ce genre, mais qui est aussi mauvais Peintre que bon Citoyen. Elles ont fait la fortune du Graveur qui les débite, & toute la Nation en a été infectée comme d'une des plus heureuses productions du Siécle. Je n'ai point vû de maisons bien réglées où l'on ne trouve ces Estampes morales, représentant en Grotesque la vie de l'Homme débauché dans tous les ridicules & dans toutes les disgraces que le Vice entraîne à sa suite, quelquefois même dans ces états dont la vérité, pour peu qu'elle soit rendue, fait horreur, & le génie Anglois n'épargne rien de ce qui peut l'inspirer. Ainsi, les Anciens pensoient que rien ne pouvoit donner tant d'éloignement pour l'intempérance, que le Spectacle même de celui qui s'y abandonne. Je crois réellement que de pareils Tableaux font plus d'impression sur un Peuple tel que celui-ci, qui se plaît aux Représentations fortes, que les réflexions les plus sensées, ou les discours les plus patéthiques. Que dis-je? C'est partout les Pays que les Hommes sont les mêmes; quelque fin que l'on se propose,

il eſt plus ſûr & plus aiſé de faire impreſſion ſur les Sens, que de convaincre l'eſprit,

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXIV.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai parlé dans ma derniere Lettre d'un Homme très-singulier ; l'Angleterre en offre dans tous les genres. C'est le Pays où l'on trouve le plus d'exemples frappans de toutes sortes de Vices, & de toute espece de Vertus.

L'événement du jour me donnera lieu de vous dire deux mots d'un des plus grands Seigneurs de cette Cour, dont la Singularité, remarquable même en ce Pays-ci, paroîtroit dans le nôtre un prodige, & doit passer en tous lieux pour une Vertu. Cet Homme dont le caractere est si rare, c'est le Duc de D * * *, qui joignant à l'éclat de la plus haute Naissance, de grands biens, & un patrimoine encore plus riche, les Vertus éminentes de ses Ancêtres, est néanmoins si simple dans ses manieres, si dé-

pourvu de tout faste, en un mot, si peu susceptible de vaine gloire, que les égards qui lui sont dûs, & les respects qu'il s'attire l'embarrassent également. Il les évite avec le même empressement que les autres les recherchent. La plûpart de ceux à qui, pour l'ordre de la Société, l'on est convenu de donner le nom de Grands, regardent ces Hommages forcés comme le plus bel Apanage de leur Naissance. Ils ne sont si satisfaits de leur sort, que parce qu'ils songent qu'il est envié des autres. Ils n'aiment de leur élévation, que l'abaissement où elle tient ceux qui les environnent. Que l'amour-propre joue souvent de mauvais tours aux Hommes! Cet Orgueil, que la plûpart des Grands affectent, est une preuve de leur peu de mérite : ils ont toujours l'air d'être les premiers étonnés des honneurs dont ils sont revêtus, c'est reconnoître eux-mêmes en quelque façon combien ils s'en trouvent indignes. L'Homme vertueux ne s'abaisse ni ne s'éleve, aussi fort contre la bonne que contre la mauvaise fortune; il ne voit dans la Naissance que l'effet du hazard : il ne voit même dans ce que les autres appellent Vertu, que son devoir. Tel est

l'Anglois

l'Anglois dont je vous parle, il ne connoît des priviléges de ſon rang que le pouvoir d'être utile à ſa Patrie, & ne ſçait qu'il y a des Hommes au-deſſous de lui, que par les moyens qu'il trouve de leur faire du bien. Moins il exige de reſpect, plus il en reçoit, plus on s'empreſſe à lui en rendre. Que les Hommes, qui font tant valoir leur prétendue Grandeur, ſont réellement petits ! Que ceux qui, comme M. le Duc de D * * *, ſe font un devoir de l'ignorer ſont effectivement grands ! Il vient d'être nommé Vice-Roi d'Irlande. M. le Chevalier Walpole a dit à ce ſujet : *Voilà le Duc de D * * * bien embarraſſé, il ſera obligé d'avoir autour de lui une Cour, des Officiers, des Gardes : je crois qu'au milieu de tant de grandeur, il ne ſe trouvera pas trop à ſon aiſe.* Quel éloge pour le Vice-Roi que cette plaiſanterie du Miniſtre !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXV.

A M. DE LA CHAUSSE'E.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus sçavez qu'une des choses dont les Anglois se piquent le plus c'est d'honorer les Sciences & les Arts; ils sont persuadés, comme tous les Peuples policés de l'Europe, que si les armes sont le soutien d'un Etat, les Lettres en sont l'ornement, & les Arts une de ses principales richesses. A cet égard, donnons-leur tous les éloges qu'ils méritent. Mais en rendant justice à leur façon de penser, je voudrois qu'on ne blamât point la nôtre sans fondement. Ceux qui veulent nous envoyer à leur école, ne peuvent nier que sur ce point nous ne leur ayons les premiers donné l'exemple. Ne nous arrêtons ni aux louanges outrées qu'ils leur prodiguent, ni aux reproches peut-être aussi injustes qu'intéressés qu'ils nous font; comparons & voyons s'il y a en

Angleterre plus de récompenses pour les Gens de Lettres, ou s'ils y sont plus honorés qu'en France.

Je ne parlerai pas des Universités ; c'est à peu près la même chose dans l'un & l'autre Pays ; & si dans celui-ci les places y sont plus lucratives, c'est qu'il n'y en a que deux, & que nous en avons trente dans le nôtre.

A l'égard de ces Compagnies établies aujourd'hui par toute l'Europe pour faciliter les progrès des Sciences, il n'y a en Angleterre que la Société Royale de Londres, qui peut-être est trop nombreuse pour être bien composée, & pour laquelle le Gouvernement ne dépense rien. Je ne connios ici de Pension fondée pour aucun Homme de Lettres, que celle dont jouit le *Poëte Lauréat* : encore ne fait-elle que l'exposer à la satire & au mépris de tous ses Confreres, c'est la payer cher.

A Paris, nous avons trois Académies qui toutes concourent également à la gloire ou à l'utilité des Sciences. Nous en avons plusieurs autres établies dans nos différentes Provinces. On me mande de Dijon, qu'un Conseiller du Parlement de Bourgogne, vient par son

Teſtament d'en fonder une nouvelle dans une Ville qui ſe glorifie d'avoir donné la naiſſance à pluſieurs Académiciens François, aux Boſſuets, aux Bouhiers, aux La Monnoïes, aux Crébillons. La Capitale du Royaume a de plus l'avantage d'avoir une Académie de Peinture & de Sculpture, une d'Architecture & une de Chirurgie. L'Académie des Sciences & celle des Inſcriptions ont chacune vingt penſions à donner. La libéralité du Roi y en diſtribue d'autres extraordinaires.

A ces différentes Académies, je vois des prix fondés pour la Poeſie, pour l'Eloquence, pour les Mathématiques, pour l'Hiſtoire & pour les beaux Arts. Louis XIV. qui n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit les porter à leur perfection, a établi à Rome même une Ecole de Peinture & des récompenſes pour ceux qui s'y diſtinguent. Les Prix que donne l'Académie des Sciences, ne contribuent pas moins à les faire fleurir par toute l'Europe, qu'à y répandre la gloire de la Nation Françoiſe. Les Sçavans du premier ordre ſe les diſputent; les Eullers, les Bernoüllis conſacrent leurs veilles à les mériter. N'avouerez-vous pas, Monſieur, que s'il eſt vrai que les

Anglois aient plus d'amour que nous pour les Sciences, il eſt étonnant, & je répugnerois à le dire, ſi la vérité ne devoit faire paſſer par-deſſus tout, il eſt étonnant, dis-je, qu'il n'y ait de Prix fondés chez eux que pour les Courſes de Chevaux.

Je pourrois parler ici de la Bibliothéque du Roi : quoiqu'elle ſoit la plus riche Collection de Livres qu'il y ait en Europe, ce n'eſt pas ce qu'elle a de plus remarquable. Les Sçavans à qui la garde en eſt confiée, ſont autant d'Hommes célebres que la magnificence du Roi entretient pour en communiquer les tréſors au Public, & encourage à les augmenter eux-mêmes par leurs Productions.

Pluſieurs François vous diront qu'à Londres dans un ſeul Hiver, Farinelli a gagné des ſommes immenſes, & ils vous diront vrai. Mais toutes ces libéralités des Anglois ne ſont que l'effet de leur oſtentation, elles ne prouvent pas même leur goût pour la Muſique Italienne. Du moins tandis qu'ils payent ſi cher ceux qui excellent dans un Art qui doit leur paroître frivole, on eſt ſurpris qu'un homme qui s'eſt rendu ſi recommandable dans la Science qui eſt chez eux le

plus en honneur, que M. de Moyvre, un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, & qui eſt en Angleterre depuis cinquante ans, n'y ait pas eu la moindre récompenſe, lui qui, s'il fût reſté en France, y jouiroit au moins d'une Penſion de mille Ecus à l'Académie des Sciences.

Il eſt vrai que les Gens de Lettres retirent ici beaucoup plus de leurs Ouvrages qu'en France. Tel Livre qu'un Libraire de Paris payera cent Ecus en produira deux mille à Londres par la voie des Souſcriptions. C'eſt un piége que les Ecrivains intéreſſés ont imaginé de tendre à la vanité des hommes, pour les forcer à la libéralité : Au prix de deux ou de quatre Guinées on eſt inſcrit ſur la Liſte des Protecteurs des Lettres & de tel Sçavant en particulier. Ainſi les Auteurs qui ne regardent leur Profeſſion que comme un Art mercénaire, ont raiſon de donner en cela la préférence aux Anglois. Mais ceux qui ont la même élévation de ſentimens que vous, en penſeront bien différemment

On parle beaucoup à Paris de l'avantage que les Ecrivains Anglois retirent de ces Souſcriptions; mais on ignore l'a-

viliſſement qui en rejaillit ſur eux. Autant elles flattent l'amour-propre des Grands qui ſe diſtinguent par leurs libéralités, autant elles mortifient celui de l'Auteur qui les reçoit, à moins qu'il n'ait le malheur d'avoir les ſentimens bas. Il eſt obligé d'aller de porte en porte préſenter ſa Liſte, ou, ce qui eſt preſque égal, il faut qu'une jolie Femme mette pour lui à contribution toute la Cour, ou les Chefs d'une Faction ceux de leur parti. Les Ennemis de M. Walpole ont tous été taxés pour le Poëme de Leonidas. Quoi de plus humiliant que de faire ſoi-même une pareille Quête ! & ne l'eſt-il preſque autant de la devoir à un autre !

Il en eſt de même des Repréſentations Théâtrales. Elles ne produiſent qu'autant qu'on a des Femmes à la mode qui veulent bien diſtribuer des Billets & recevoir des Guinées. En France, un Auteur donne ſon Ouvrage au Public, & celui qui en eſt curieux l'achette. On joue ſa Piéce, & y va qui veut. En un mot, on n'eſt obligé à aucune baſſeſſe qui puiſſe déshonorer la Profeſſion des Lettres.

Tout ce que nous prouvent ces nom-

breufesListes deSoufcripteurs qu'on nous fait tant valoir, c'eft que les gens riches vendent ici la protection qu'on croit qu'ils donnent aux Sçavans. Celui qui, à la tête d'un Ouvrage, fe fait infcrire pour une douzaine d'Exemplaires, fait parade de fa prétendue libéralité, & l'Auteur qu'elle humilie, femble en la publiant la recevoir comme une aumône. Quoi qu'il en foit les Anglois ont eux-mêmes reconnu l'abus des Soufcriptions. La multiplicité & l'avidité des Ecrivains médiocres, ont finon épuifé, du moins tellement fatigué la générofité de ceux qui aiment les Sciences, qu'ils font convenus de ne plus foufcrire pour aucun Ouvrage. C'eft un avis qu'il eft bon de donner à ceux de nos Auteurs qui ayant leur Porte-feuille plein, feroient tentés de faire le voyage d'outre-mer.

Comme aucun intérêt ne peut me faire déguifer la vérité, je ne dois pas paffer fous filence ce qui fait le plus d'honneur aux Anglois, c'eft d'avoir élevé quelques Hommes de Lettres aux premieres Places du Miniftere. M. Addifon a été Secrétaire d'Etat, M. Pryor a été Ambaffadeur en France. D'autres, comme M. Locke, ont été comblés de richeffes. M.

Newton étoit Directeur des Monnoyes. Je souhaiterois que la même chose se pratiquât parmi nous ; mais il faut être de bonne foi, s'il n'y a pas de Gens de Lettres en France qui fassent une pareille fortune, il y en a beaucoup plus de pensionnés par l'Etat. On trouve à leur tête celui de vos Confreres, qui, aussi célebre par les agrémens de son esprit, que par l'étendue de ses connoissances, a le premier tiré la Philosophie du Cabinet pour l'introduire dans le monde, & qu'à juste titre on pourroit appeller l'Homme de la Nation. Ce grand Physicien pour qui la Nature n'a point de secrets, & qui nous fait admirer la sagesse du Créateur jusques dans le moindre insecte, ne jouit-il pas d'une récompense distinguée, & qui fait également honneur & à son mérite & au Souverain de qui il la tient.

Je trouve encore une différence entre la France & l'Angleterre à l'égard des Gens de Lettres, c'est qu'ici un plus grand nombre d'entre eux parviennent aux dignités de l'Eglise. Le Docteur Potter, homme très-sçavant dans les Antiquités, est aujourd'hui Archevêque de Cantorbery. Le Clergé & les Lettres y gagneroient également, si l'on suivoit

en France un pareil exemple. Disons tout néantmoins, si l'on donne ici tant d'Evêchés à de simples Docteurs d'Universités, c'est qu'il ne s'y trouve pas de Gens de Condition pour les demander. Pensez-vous que le Frere d'un Duc ne l'emportât pas sur l'homme qui sçauroit le mieux le Grec de toute l'Angleterre? Mais le devouement du Clergé à la Cour le rend ici odieux à une grande partie de la Nation, & les différentes Sectes qui y sont tolérées ont jetté un tel mépris sur les Chefs de l'Eglise dominante, que la Noblesse dédaigne absolument d'en posséder les honneurs.

J'ai vû parmi nous quelques gens d'esprit prétendre que du moins pour l'intérêt de ceux qui travaillent, il n'est pas mal de se plaindre & de faire croire que les Sciences sont ailleurs mieux récompensées. Ainsi les Politiques d'Angleterre soutiennent que de quelque façon que la Cour se conduise, il est toujours bon de crier contre celui qui Gouverne, pour le retenir s'il a de mauvaises intentions, & pour l'empêcher d'en changer s'il en a de bonnes. Je ne sçais cependant si l'on ne rendroit pas ceux de qui dépendent les Graces plus favorables aux Muses, en

louant l'accueil que plusieurs d'entr'eux leur font. Sans aiguiser les traits de la satire, on peut faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main, combien il est de l'intérêt de l'Etat & du leur de protéger les Lettres. Je ne pense pas que ce soit une bonne voie de se concilier ceux dont on a besoin que de commencer par s'en faire craindre.

Les Arts peuvent-ils sans ingratitude ne pas reconnoître ce qu'ils doivent aux soins du Ministre qui est aujourd'hui leur Protecteur, & qui les a tirés de la langueur où ils commençoient à tomber en France? Peut-on sans injustice refuser les Eloges qui sont dûs à celui qui se montre également zélé & pour l'intérêt & l'honneur de la Nation, & pour la gloire & l'utilité des Sciences? Ces Académiciens dont les uns sous le Ciel brulant de Quito & les autres sur les glaces de Torno mesurent un degré de la Terre, témoignent à toute l'Europe & apprendront à la Postérité quelle affection ce Ministre porte aux Sciences, & quelle protection le Roi leur accorde. Quelque intérêt que les Anglois prennent à la Figure de la Terre, que vraisemblablement Newton a bien connue le premier,

quelque avantage que la Navigation puisse retirer des expériences que ces Sçavans font actuellement aux deux extrémités du Globe, je doute que le Gouvernement Anglois eût jamais fait cette dépense vraiment Royale & magnifique, pour en découvrir la véritable forme.

Les Gens de Lettres qui se plaignent tant de ce que le Ministére ne fait rien pour eux, ne sont pas toujours ceux qui travaillent le plus utilement pour l'Etat. Moins ils méritent d'ordinaire, plus ils se font valoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que quels qu'ils soient, de pareilles plaintes ne font que les rendre méprisables. Elles décélent leurs vûes basses & mercénaires. Sans parler de tant de Sçavans dont elles déshonorent la mémoire, j'ai regret qu'on puisse faire ce reproche à M. Des Houlieres. Ce défaut est presque une Maladie Epidémique dans la Republique des Lettres. La plûpart des Auteurs se sont plaint de l'injustice de leur Siécle, & dans le fonds toutes ces invectives qu'ils se permettent & contre la Fortune & contre leurs Contemporains, ne sont qu'un éloge adroit de leur mérite, dont leur amour-propre leur exagére l'utilité. On est surpris de voir que ceux

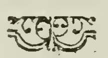
que le Dieu des Richesses a regardés le plus favorablement, se mêlent au Chœur des mécontens : quelques-uns au sein de l'abondance murmurent & contre les caprices du sort, & contre l'injustice du tems. Bayle a raison de dire, qu'assez souvent ces sortes de Plaintes sont plus une marque de l'ingratitude des Auteurs envers leur Siécle, qu'un témoignage de l'ingratitude du Siécle envers ces Auteurs.

Quel Poëte dans aucune Nation a jamais été plus considéré que le grand Corneille ne l'a été parmi nous ! De son tems le Théâtre de la Comédie étoit garni de Chaises au lieu de Bancs ; il y avoit sa place marquée, qu'aucun par respect pour lui n'osoit occuper : lorsqu'il arrivoit on lui rendoit les mêmes honneurs qu'aux Princes du Sang ; toute l'Assemblée se levoit pour lui. Sommes-nous donc si barbares, parce que nous croyons que le mérite Littéraire ne suffit pas pour admettre un homme au Conseil d'Etat ? Les Grands parmi lesquels vous vivez, Monsieur, prouvent bien qu'il n'y a point de Pays où les Talens soient plus honorés qu'en France, quand ils sont accompagnés des Mœurs. Mais que sont

dans la Société les agrémens de l'esprit où manquent les qualités du cœur ! Les Hommes en tout sont aussi injustes qu'inconséquens : ils veulent la fin & ne veulent pas les moyens. Combien de ceux qui sont faits pour aspirer à la considération, ne prennent pas toujours pour y arriver, les seules voies qui y conduisent, les voies honnêtes ! Remontons à la source de la plûpart de ces Déclamations & de ces Plaintes générales, nous les trouverons presque toujours fondées sur des mécontentemens particuliers : Souvent les Gens de Lettres ne se rendent pas assez respectables, & c'est alors qu'ils se plaignent le plus de n'être pas assez respectés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXVI.

A Monſieur DE BUFFONS.

De Newark dans le Comté
de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

AU ſein de la France vous vivez comme on vit en Angleterre; les amuſemens de la Ville ceſſent de vous toucher, dès que vous pouvez goûter ceux de la Campagne. Qu'il eſt agréable pour vous qui l'aimez, que le genre d'étude auquel vous vous êtes appliqué, vous y appelle de bonne heure! Autant il eſt dangereux de faire ſon occupation de ſes plaiſirs, autant il eſt heureux de pouvoir faire ſon plaiſir de ſes occupations. Je me doutois bien que je ne paſſerois pas ce mois-ci ſans recevoir une Lettre datée de Montbard; voici la ſaiſon où l'on doit dire: heureux ceux qui habitent les Campagnes!

Il y a deux mille ans que les Poëtes regrettent l'Age d'Or, & j'en ſuis étonné; à mon avis il n'eſt point paſſé; il

regne & regnera toujous à la Campagne : vous l'avez sûrement retrouvé à celle où vous êtes. Depuis un mois que je suis ici sur les bords du Trent, je goûte toutes les douceurs de cette vie paisible qui faisoit le bonheur de nos premiers Peres. L'Age de Fer ne se fait sentir que dans les Villes, parce qu'elles sont le centre de la Médisance, de l'Envie, de l'Ambition, & de la Perfidie. A la Campagne on les ignore, à moins qu'on ne les y apporte. Mais combien de gens y sont suivis du cortége de tous ces vices ! Ils y vivent comme à la Ville, occupés des mêmes soins, enivrés des mêmes folies, ou dévorés des mêmes passions. Ceux-là ne connoîtront jamais les jours heureux du Siécle d'Or. L'Age de Fer les suivra par-tout.

A l'égard de la Campagne d'Angleterre dont vous voulez que je vous donne quelque idée en attendant que vous en veniez juger par vous-même, je vous répons d'avance de la satisfaction que vous aurez un jour à voir ce Pays-ci ; tout contribue à le rendre aussi agréable que fertile, & la qualité du Climat, & l'industrie des Habitans. Après avoir vu l'Italie, vous ne trouverez rien dans les

Edifices

Edifices de Londres qui puiſſe vous ſatisfaire. Cette Ville n'eſt réellement étonnante que par ſa grandeur. Au contraire il ſuffit d'avoir des yeux pour être ici frappé de la beauté de la Campagne, du ſoin avec lequel la Terre eſt cultivée, de la richeſſe des Pâturages, des nombreux Troupeaux dont ils ſont couverts, de l'air d'abondance & de propreté qui régne dans les moindres Villages. Ceux qui ne regardent pas l'Angleterre comme un Pays très-fertile, ſont en effet dans l'erreur. Les Anglois retirent tous les ans pluſieurs millions du ſuperflu de leurs bleds.

On a de la peine à ſe perſuader parmi nous que les froids violens ſoient ici plus rares qu'en France, cependant il eſt vrai que les brouillards dont cette Iſle eſt communément couverte, la défendent également & des chaleurs & des gelées exceſſives. Ces vapeurs épaiſſes ſont peut-être auſſi bienfaiſantes pour la terre, que nuiſibles à la ſanté des Habitans. Une preuve qu'elles rendent ce climat-ci plus modéré que le nôtre, c'eſt qu'on éléve ici en pleine terre différens Arbres qu'en France on ne peut conſerver que dans des Serres. La plûpart de

ceux de la Virginie réuſſiſſent très-bien aux environs de Londres. A Montbard vous êtes obligé de les mettre à l'abri pendant l'Hiver.

La Campagne ici me paroît toujours riante, parce que je la vois toujours verte; à la vérité elle n'eſt pas auſſi variée qu'elle l'eſt en France. On ne voit en Angleterre, excepté dans quelques Provinces, ni vaſtes Plaines, ni hautes Montagnes. Rien n'y étonne les regards, mais tout les ſatisfait. Ce ne ſont de tous côtés que des Collines dont la pente eſt auſſi douce que l'aſpećt en eſt agréable. Si les Forêts qui couvroient autrefois ce Pays-ci ont preſqu'entiérement diſparu, les petits Bois dont ces Collines ſont couronnées, & les hayes dont les Prés & les Champs ſont partout environnés, font peut-être plus de plaiſir à la vue, & ſont une preuve & de la richeſſe du terrain, & de l'induſtrie de ceux qui le cultivent. Le vaſte Pays qu'on découvre du haut de Richemont, a moins l'air d'une Campagne que d'un Jardin immenſe. Il offre en quelque ſorte aux yeux une image du Paradis Terreſtre.

Ce qui contribue le plus ici à la beau-

té de la Campagne, c'est le grand nombre de Parcs & de Maisons riantes dont elle est meublée. La Seine orgueilleuse étale sur ses bords des Edifices magnifiques, des Palais superbes; la Tamise moins vaine, quoique du moins aussi riche, ne présente à vos regards que des Maisons simples & jolies, mais en si grand nombre & avec une telle variété, qu'elle forme de toutes parts les aspects les plus agréables.

Enfin il paroît que la Verdure est plus belle ici qu'en France, si nous en exceptons la Normandie, qui ressemble en tout si fort à l'Angleterre. Le Parc S. James a offert à mes yeux une couleur que je ne connoissois pas. C'est dommage que l'on doive cet agrément à un défaut, c'est-à-dire, à l'humidité du terrain. Le tout bien examiné, chaque Climat a ses avantages, & chaque avantage entraîne ses inconvéniens. Consolons-nous d'habiter un Pays, à la vérité moins verd, mais beaucoup plus sec, & par conséquent plus sain.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXVII.

*A Monſieur H***.*

De Newark dans le Comté de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

VOUS portez un nom célebre, & quoique vous ne ſuiviez pas la route de ceux qui l'ont fait connoître, vous ne vous rendrez pas moins illuſtre. Vos talens feront également honneur à votre Patrie ; s'ils ſont différens des leurs, vous reſſemblez du moins à ces vertueux Citoyens par l'uſage que vous en faites. Vous avez puiſé dans votre Famille cet eſprit d'utilité publique qui ſe propoſe en tout l'avantage de la Société. Comme eux vous n'avez en vue que le bien du Genre Humain. L'eſprit a ſes maladies ainſi que le corps. Les hommes qui ont beſoin de Médecins de l'une & de l'autre eſpece, ont également honoré Homere & Hyppocrate. Ceux qui ont rendu votre Nom fameux, ſe ſont

appliqués à connoître & à guérir les maladies où le corps eſt expoſé par ſa nature & par l'intempérance de nos appétits. Vous travaillez à détruire les Foibleſſes, les Préjugés, les Erreurs, les Paſſions, & les vices de toute eſpece qui ſont les vrayes maladies de l'eſprit. Il ſe trouve encore vrai que par un autre chemin vous arrivez au même but : Vous prévenez en rendant l'homme plus ſage, le mal Phyſique dont ils enſeignent les remedes. Les Leçons de la Morale ne ſont pas moins utiles à notre conſervation que celles de la Médecine. La Tempérance eſt le meilleur Préſervatif de la Santé.

Parmi les Maladies il en eſt une que je crois plus de votre reſſort que de celui des Médecins ordinaires ; vous vous doutez bien que je veux parler des Vapeurs : du moins c'eſt un mal dont les effets ſont auſſi équivoques que la cauſe. Vous ſçavez, Monſieur, combien elles ſont communes en ce Pays-ci ; elles y paſſent même pour contagieuſes ; cependant juſqu'ici j'ai eu le bonheur de les braver avec impunité : ce n'eſt pas que j'aye aucun ſecret particulier pour m'en garantir, je vous l'avoue de bonne foi, ce

qui m'empêche de les craindre, c'eſt que je n'y crois pas.

Je ne prétens en aucune façon nier qu'il n'y ait des Vapeurs réelles, mais elles ſont rares parmi les hommes. Je ne veux pas non plus parler de celles qui ſont affectées aux Femmes, & qui ſont l'effet de leur conſtitution particuliére. Si l'air même que nous reſpirons peut influer ſur notre tempérament, il n'eſt pas moins vrai qu'en pluſieurs cas nous allons chercher bien loin la cauſe d'un mal dont le principe eſt au-dedans de nous-mêmes. Nous nous plaignons lorſque nous devrions nous accuſer.

Les Vapeurs dont je veux parler, ſont celles qu'on ne doit regarder peut-être que comme la marque d'une imagination déréglée : je ſoupçonne que beaucoup de ceux qui s'en plaignent ſont moins malades du corps que de l'eſprit ; & qu'en général elles affectent plus la tête que l'eſtomac ou le genre nerveux.

Dans la plûpart des hommes les Vapeurs ne ſont autre choſe qu'un Ennui violent ; & l'Ennui eſt, je l'avoue, la plus cruelle de toutes les maladies. L'Eſprit & le Corps agiſſent mutuellement & néceſſairement l'un ſur l'autre. En ce

ſens les Vaporeux ont raiſon de ſe plaindre : il n'eſt gueres d'Etres plus malheureux. Mais ils ne veulent pas avouer qu'ils s'ennuyent, de peur de déceler un vice dans leur eſprit, ou un déréglement dans leurs appétits. Par la maladie qu'ils affectent, ils ſurprennent notre pitié, & l'aveu de la vérité ne feroit qu'humilier leur amour-propre. On tire une ſorte de vanité de ſes malheurs, mais on a toujours une honte ſecrette de ſes défauts. Du moins on aime mieux paroître malade que fou ; & dans la plûpart des Vapeurs il pourroit bien entrer un grain de folie. C'étoit l'opinion de M. Chirac. Ce grand Médecin auſſi incapable de flatter la manie d'un homme, que de prendre un travers de l'eſprit pour une maladie du corps, ſe trouva un jour preſſé par un Vaporeux de cette eſpece, qui depuis long-tems lui demandoit un reméde pour ce mal prétendu. M. Chirac pouſſé à bout, lui répondit avec une dureté qui tenoit de ſon caractere, que le ſeul remede qu'il eût à lui conſeiller, étoit d'aller aſſaſſiner quelqu'un ſur le grand chemin, & de prendre enſuite la Poſte pour ſortir du Royaume ſi bon lui ſembloit. Celui qui faiſoit monter à

cheval un autre prétendu Vaporeux, & l'envoyoit à trois lieues de Paris boire de petites bouteilles d'eau de la Seine qu'il lui déguisoit avec soin, & qu'il lui faisoit passer pour une eau merveilleuse contre cette maladie, ne le traitoit-il pas comme on traite les Enfans qu'on ne peut guérir sans les tromper sur la nature des Remedes qu'on leur donne.

Ici tout me confirme dans mon opinion. Les gens d'un appétit modéré qui jouissent de tout sans trop s'attacher à rien, & les Sots qui ont le don heureux d'ennuyer les autres sans s'ennuyer eux-mêmes, ne sont pas sujets aux Vapeurs. Au contraire les Gens d'esprit, & les tempéramens vifs pour se livrer avec trop d'ardeur aux plaisirs de quelqu'espéce qu'ils soient, s'usent bientôt le sentiment; & s'ils n'ont pas quelque goût simple pour remplir les vuides de leur vie, ils tombent insensiblement dans un ennui qui les consume. Voilà ce qu'en France on appelle des Vapeurs, voilà ce qu'on appelle ici le *Spleen*, maladie qui fait que tant d'Anglois abandonnent leur Isle. Il est à remarquer qu'ici même ni le Laboureur, ni l'Artisan n'y sont sujets; on n'est tourmenté

des

des Vapeurs que dans le ſein de l'oiſiveté & des richeſſes ; & c'eſt ce qui en fait mieux connoître la véritable cauſe. C'eſt pour cela que M. Locke, dans ſon Traité de l'Education des Enfans, regardant l'exercice conſidéré purement en lui-même comme néceſſaire à la ſanté, eſt d'avis qu'on faſſe apprendre à un Gentilhomme un Métier : *J'entens*, dit-il, *un Métier Méchanique, qui ait beſoin du travail de la main.* Charlemagne, par eſprit de ſageſſe, vouloit qu'on pratiquât la même choſe à l'égard de ſes Enfans.

Cette Maladie ſi peu connue & de ceux qui y ſont ſujets, & des Médecins qu'ils conſultent, n'eſt autre choſe qu'une inactivité d'ame. Ainſi que les remedes mettent les humeurs du corps en mouvement, le changement d'occupation donne des ſecouſſes à l'ame qui la tirent de cet engourdiſſement. Quand on n'a pas aſſez de puiſſance chez ſoi pour ſe procurer ces ſecouſſes, il faut chercher ailleurs de quoi les exciter. Dans cet état de langueur on a beſoin qu'une force étrangere ſupplée à notre foibleſſe, & nous faſſe agir pour ainſi dire malgré nous-mêmes. L'Ame com-

me le Corps a sa résistance au changement qu'on pourroit appeller aussi de même que dans la matiere, force d'Inertie. C'est-là la cause dominante des Vapeurs, & l'obstacle le plus difficile à vaincre pour les guérir. Tous les hommes tendent à la paresse, & la paresse des Philosophes est de ne faire que des choses de leur goût. De là si le sentiment vient à s'émousser, il y a tout à craindre qu'on ne tombe par degré dans l'inaction.

M. le Chevalier Temple dans ses Observations sur la Hollande, remarque que ceux qui voyagent dans ce Pays se plaignent d'y ressentir des Vapeurs, sans que ceux qui l'habitent y soient sujets. *Cette Maladie*, dit-il, *est trop rafinée pour ce Pays, & ses Habitans qui se portent bien lorsqu'ils ne se portent point mal, & sont tranquilles lorsque rien ne les trouble.* Montagne a de même fait sentir de combien le sort de ceux qui travaillent à la terre, est souvent plus heureux que celui des autres hommes. *Le Laboureur*, dit-il, *n'a du mal que lorsqu'il l'a. Lorsque les maux nous faillent, la Science nous préte les siens.* Les Vapeurs sont plus communes en Angleterre qu'ailleurs, parce que

c'eſt le Pays où il y a le plus de gens qui s'inquietent & qui s'ennuyent, parce que c'eſt le Pays où on ſe livre de meilleure heure & avec plus d'emportement à toute ſorte d'excès.

Outre la cauſe générale de cette Maladie, il y en a auſſi pluſieurs particuliéres. Contracter un Mariage ridicule, perdre des ſommes conſidérables au jeu, ſe ruiner en Bâtimens, manquer une Charge, parmi nous être diſgracié à la Cour, ici voir proſpérer le Miniſtre : voilà ce qui cauſe auſſi très-ſouvent des affections mélancholiques. Tout Paris a été témoin de la folie d'un homme, qui né avec aſſez peu de bien, fit une fortune immenſe pendant le Syſtême, & ne put ſe conſoler à la fin d'être réduit à cinquante mille livres de rente. Il en eut la jauniſſe pendant deux ans *. L'homme le plus ſujet aux Vapeurs que j'aye connu, n'en avoit de violents accès que

* L'Auteur de la Vie d'Epictete rapporte qu'un homme tout éploré, ſe jetta un jour aux pieds d'Epaphroditus ſon Maître, qui étoit Capitaine des Gardes de Néron, ſe plaignant avec une douleur extrême de ſa mauvaiſe fortune, qui l'avoit réduit pour tout bien, à cent cinquante mille écus. *Je m'étonne en vérité*, répondit Epaphroditus, *comment vous avez pû avoir la patience d'être ſi long-tems ſans en parler.*

lorſqu'il ſe trouvoit ſans argent. Selon qu'il en avoit plus ou moins, elles augmentoient ou diminuoient, de ſorte que ſa bourſe étoit le Thermométre infaillible de ſa maladie. La veille de l'attaque la plus vive qu'il ait eue, il avoit perdu deux cens Louis au Pharaon.

Comme les Vapeurs ſont ici plus communes qu'en France, il y a apparence qu'elles y ſont auſſi plus anciennes. Vous ſçavez que parmi nous elles n'ont été connues que vers le commencement du dernier Siécle. Le Vaſſor dans ſon Hiſtoire de Louis XIII. dit que ſi-tôt que le Roi crut en être attaqué, certains Courtiſans efféminés, & quelques beaux Eſprits de Cercle & de Ruelle, les mirent à la mode. Des Maladies à la mode! ſans doute, & dans quelle extravagance la manie du bel air ne fait-elle pas donner la plûpart des hommes! Il faut pourtant que les progrès de ce mal n'ayent pas été d'abord bien rapides. Le Commentateur de Deſpréaux, dans ſes Notes ſur la huitiéme Satire, nous aſſure que du tems que cette Piece fut compoſée on ne connoiſſoit de Vapeurs qu'aux Femmes, & que les Hommes ne s'étoient pas aviſés d'être encore atta-

qués de cette Maladie; ce qui prouve que vers le milieu du Siécle elle n'étoit pas bien commune. Vous voyez combien elle l'eſt devenue depuis, il n'y en a pas de plus répandue à Paris : tous les états, tous les rangs en ſont infectés. Du Courtiſan elles ont gagné juſquau Bourgeois, & du bel Eſprit juſqu'au Libraire. Elles commencent même à ſe répandre dans les Capitales de Province où les Intendans les ont portées.

Cette Maladie s'appelle la Maladie des Gens d'eſprit; c'en eſt aſſez pour que je ne ſois pas ſurpris de ſes progrès dans un Siécle où tout le monde s'en pique; ils euſſent été bien différens ſi elle ſe fût appellée la Maladie des Eſprits déréglés. Du moins il eſt vrai qu'en Angleterre comme en France, ceux qui ont des Vapeurs ou qui croyent en avoir, ſe font honneur d'y être ſujets. Ils voudroient nous les faire enviſager comme une eſpece de tribut qu'ils payent à la nature pour un don qu'elle ne fait qu'à ſes favoris. Monſieur, me dit un jour un Vaporeux qui vouloit me convertir ſur cet article, vous ne croyez pas aux Vapeurs, parce que vous n'y comprenez rien; Hyppocrate n'y comprenoit pas

plus que vous, & ne laissoit pas d'y croire, il dit qu'il y a dans cette Maladie quelque chose de Divin θεῖον τί. Ce Malade imaginaire tenoit ces deux mots Grecs d'un Médecin, qui, pour mieux l'entretenir dans sa manie, s'étoit plû à flatter ainsi son amour propre. Aussi les eût-il volontiers, à l'exemple de l'Avare, fait graver en lettres d'or sur sa cheminée. Et comment en effet ne se pas glorifier d'une Maladie qui a quelque chose de Divin! Tout badinage à part, à Londres comme à Paris on en tire vanité. On fait plus ici, on l'affiche, pour ainsi dire. Quand je n'aurois d'autre marque pour reconnoître un Vaporeux, du moins à l'odorat je ne m'y tromperois pas. *L'Assa Fœtida* passe en Angleterre pour être un reméde aux Vapeurs, & peut-être n'en est-il que l'enseigne. Quoi qu'il en soit, ceux qui se croient attaqués de ce mal en font ici grand usage; les uns en prennent en poudre, au lieu de Tabac, d'autres en portent dans des sachets sur l'Estomac, comme j'ai vû en France, quelques gens simples & crédules, portent les petits sachets contre l'Apoplexie. Quiconque veut avoir l'honneur de passer pour Vaporeux, doit s'accou-

tumer à cette infection. J'ai remarqué que les Dames sont celles qui en font le plus d'usage, & qui s'y font le plus aisément.

La plûpart des gens à Vapeurs, de même que celui que Moliere a peint dans son Malade Imaginaire, se fâchent quand on ne veut pas ajouter foi à leur Maladie. J'en ai vû un se mettre en une aussi grande fureur, quand on lui disoit qu'il avoit l'air de se bien porter, que si on lui eût dit qu'il avoit l'air d'un malhonnête Homme. Malheureusement ceux qui sont ainsi affectés, ne trouvent que trop des Médecins Charlatans qui sont intéressés à entretenir leur erreur, & qui aiment moins de vrais Malades qui meurent ou qui guérissent, que des Malades d'imagination qui vivent long-tems, & qui ne guérissent jamais. *Ils les font*, dit Montagne, *saigner, purger & médeciner pour des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours.* Moliere qui a peint tous ces Caracteres d'après la nature, a été quelquefois obligé de les charger pour qu'ils fissent plus d'effet au Théâtre : il n'en est pas de même de son Malade Imaginaire; j'en connois de plus Ridicules.

Au reſte, de même que l'Auteur de cette Piéce n'y attaque pas les vrais Médecins dont il reconnoît le mérite, je ne prétens pas non plus, je vous le répéte, parler ici de quelques Vaporeux véritables & involontaires que je fais profeſſion de plaindre, mais du grand nombre de ceux qui ſe rendent tels par le déréglement de leur eſprit. Je n'attaque que les Malades d'imagination, que la raiſon pourroit guérir s'ils vouloient eſſayer de ſes remedes, & je les plains encore bien plus que je ne les condamne. Soit que les douleurs du corps altérent la paix de l'eſprit, ſoit que les troubles de l'eſprit dérangent la conſtitution du corps, on ſouffre, & quelle qu'en ſoit la cauſe, on eſt malheureux. Que l'eſprit eſt un don funeſte, lorſqu'au lieu de tempérer les amertumes de la vie, il ne ſert qu'à en empoiſonner les douceurs ! Auſſi foibles à de certains égards qu'aveugles à d'autres, ſi d'un côté nous craignons tout comme mortels, de l'autre nous ſouhaitons tout comme ſi nous ne devions jamais mourir.

Les caprices & les deſirs immodérés des Hommes leur font ſans ceſſe trouver des épines, où ils ne devroient cueillir

que des roſes. En ſe livrant trop au plaiſir, on ſe prépare des regrets certains ; le moindre riſque que l'on court, eſt d'y devenir inſenſible, & dès-lors on ne vit plus, on ne fait que languir. Au contraire, ſe contenter de l'état où le ſort nous a fait naître, remplir de ſon mieux les devoirs de la Société, jouir des différens plaiſirs & en éviter les excès, s'armer de prudence contre les malheurs qui peuvent arriver, s'en conſoler quand on n'a pû les prévenir, recourir pour les oublier aux diſtractions & à l'exercice; voilà les vrais moyens de prévenir ou de guérir les Vapeurs. Si dans cette Maladie les principales douleurs du corps ne viennent que des affections de l'eſprit, travailler à la guériſon de l'eſprit, c'eſt couper le mal dans ſa racine. L'Homme ſeroit heureux, s'il connoiſſoit le prix de ſa raiſon, elle eſt un remede à tout. Je penſe néantmoins aſſez bien de l'humanité pour croire qu'un jour la raiſon prendra le deſſus de cette Maladie, & que dans quelque Siécle il n'en ſera queſtion que comme d'un Ridicule, que la Mode avoit rendu contagieux.

Au ſurplus, les Vapeurs des Anglois différent de celles des François,

en ce qu'ici les accès en sont plus ou moins violens selon les vents qui regnent. L'Automne,& les tems sombres & couverts y sont très-dangereux pour ceux qui ont l'imagination tant soit peu tournée à la Mélancholie. Un Gazetier rapportant la mort de plusieurs Anglois qui s'étoient tués eux-mêmes, remarqua plaisamment que la chose étoit d'autant plus extraordinaire, que la saison de se tuer en Angleterre n'étoit pas encore arrivée. Soit foiblesse, soit courage, il n'est que trop vrai que l'Ennui porte plusieurs Anglois à se donner la mort. Séneque le mettoit au rang des Causes qui la rendent quelquefois désirable : *Songez*, dit-il, *depuis combien de tems vous faites la même chose* *. Un Gentilhomme que j'ai connu s'est tué, pour n'avoir pas la peine de s'habiller & de se déshabiller tous les jours. S'il y a tant d'Anglois qui prennent une résolution si funeste, c'est peut-être en partie la faute du Gouvernement. Cette espece de férocité est en honneur parmi eux; on per-

* *Cogita quam diù jam idem facias. Cibus, somnus, libido, per hunc circulum curritur. Mori velle non tantum & fortis aut miser sed & fastidiosus potest.*

met à des Ecrivains dangereux de la louer comme une Vertu Nationale. C'eſt ainſi que le Préjugé confond les Vertus & les Vices, & que l'on regarde comme une marque de courage, ce qui ne peut être qu'un témoignage de folie. Des Peuples que nous appellons Barbares, en cela plus ſages, ne permettent pas que celui qui s'eſt tué lui-même ſorte par la porte de ſa Maiſon : ils font une brêche à la muraille, & l'enterrent ſans aucune Cérémonie. Si la Religion éleve envain ſa voix, la Politique devroit employer toutes ſes reſſources pour prévenir de pareils attentats. Vantons moins la Politeſſe de nos Mœurs Européennes : en Morale, les Sauvages ſont ſouvent nos Maîtres.

L'importance de la matiére m'a fait prendre un ton plus ſérieux que je ne l'euſſe voulu; les Vapeurs en demandent un autre, & j'y reviens. En général on ſe plaint beaucoup ici de l'influence des Vents, & l'on n'y aime point du tout le Vent d'Eſt. Si l'on a des viſites à faire, il n'eſt pas mal de conſulter auparavant la Girouette, puiſqu'elle gouverne ici tant de têtes, faute de quoi l'on riſque

d'être mal reçu. Cette précaution eſt encore plus néceſſaire, ſi l'on veut obtenir quelques graces des Grands ou des Miniſtres. Un jour un Homme avoit un Emploi à demander, le Miniſtre avoit été puiſſamment ſollicité en ſa faveur, l'Homme en queſtion part de chez lui par le Vent du monde le plus favorable. Le Vent vint à changer en chemin, & emporta toutes ſes eſpérances.

Vous qui aimez toutes les choſes de ce Pays-ci, vous ne ſerez peut-être pas fâché que je joigne à cette Lettre une Plaiſanterie qui y a quelque rapport, & que l'on attribue à un des Hommes d'Angleterre qui a le plus d'eſprit.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



Catholicon aureum, Basilicum ;

OU

LE ROYAL SPE'CIFIQUE D'OR.

» CE Remede est si connu dans » toutes les Cours de l'Europe, & si » estimé par les Seigneurs & la Noblesse » de ce Royaume pour ses vertus mira- » culeuses dans toutes les Maladies Hy- » pocondriaques & Histériques, qu'il » est regardé avec raison comme la Mé- » decine Universelle ; car il guérit in- » failliblement toute espece de *Spleen*, » de Vapeurs, de Mélancholie, &c. » quelqu'invétéré que soit le mal, & de » quelque cause qu'il puisse procéder ; » soit qu'il vienne de mauvaise santé, » d'indigestion, d humeurs âcres & bi- » lieuses, ou d'une disposition d'esprit » sombre & mélancholique, ou enfin de » malheurs arrivés, les uns par des ac- » cidens qu'on ne pouvoit prévoir, les » autres par le jeu, le luxe, & la dissipa- » tion : Dans tous ces cas, ce Remede » miraculeux procure au Patient un sou- » lagement sûr & prompt, en rectifiant

» les sucs, purifiant le sang, & facilitant » la digestion, de façon que l'esprit plon- » gé auparavant dans de tristes réflexions, » & tourmenté par des craintes & des » frayeurs continuelles, se livre à l'ins- » tant à des idées entiérement opposées » qui renouvellent toute l'Oeconomie » animale, réjouissent le cœur, échauf- » fent l'imagination, procurent des son- » ges agréables, & entretiennent le cours » des esprits animaux dans une vivacité » toujours égale : En un mot, il guérit » toutes Personnes, comme par une es- » pece d'enchantement, de ces embarras » d'esprit qui occasionnent une façon de » penser triste & mélancholique, & les » remet dans un état de sérénité, de bon- » ne humeur & de gayeté. Il est très- » agréable au palais, & on le peut pren- » dre sans que le plus intime de ses Amis, » sans même que les Personnes avec qui » l'on partage & sa Table & son Lit, » puissent s'en appercevoir. Le Docteur » *Robert King*, qui en a eu le Privilége » exclusif, est le seul qui le distribue en » sa Maison rue *Piccadilly*, vis-à-vis » celle d'*Arlington*, où on peut l'aller » consulter sur ces Maladies tous les ma- » tins depuis huit heures jusqu'à Midi,

» & non à d'autres heures, à moins que » ce ne ſoit pour des cas fort extraor-» dinaires.

« NB. Ceux qui auront recours au » Docteur au lieu ſuſdit, pourront rece-» voir de plus amples inſtructions ſur les » vertus de ce Remede, & ſur le grand » nombre de Cures qu'il a faites, avec » les noms & les adreſſes des Perſonnes » qui ſont prêtes à en rendre témoigna-» ge.



LETTRE XXVIII.

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

QUoique j'aie déja vécu plus de huit mois à Londres, la fumée & les brouillards ne m'ont pas encore permis de voir cette Ville. J'y retourne exprès pour satisfaire ma curiosité, & je profiterai de la belle Saison pour en visiter exactement les environs. Voici le tems de faire une pareille tournée; la Campagne est riante, & la Verdure est dans toute sa beauté.

Vous aimez que je vous fasse part de tout ce qui a rapport aux Mœurs de cette Nation, vous vous plaisez à les combiner avec ses Loix, & à juger par des faits particuliers de l'influence du Gouvernement Politique sur les différens Ordres de l'Etat. Ce qui m'arrive aujourd'hui pourra donner matiére à vos réflexions.

Je suis dans une des Villes d'Angleterre, où

où il y a les meilleures Auberges, & je me trouve logé dans une des plus mauvaises de la Province, & cela parce que j'ai rencontré en chemin un Pair du Royaume qui alloit, ainsi que moi, à Londres, & qu'il a voulu que nous fissions le reste de la route ensemble, ce à quoi j'ai consenti sans peine, ne me doutant pas que je payerois si cher l'honneur de sa Compagnie.

Ici chaque Parti a ses Auberges affidées ; & si un Membre du Parlement est contre la Cour, il faut qu'il aille aux Auberges de son Parti, autrement tout seroit perdu : ou l'on croiroit qu'il a tourné Casaque, ou on la lui tourneroit. En ce Pays-ci, & dans toutes sortes d'Etats, les Enfans succent avec le lait l'esprit de Faction. A peine sçavent-ils parler, qu'on leur apprend les termes de *Corruption* & d'*Opposition*, par où l'on désigne aujourd'hui les différens Partis auxquels on donnoit il n'y a pas longtems les noms odieux de Wigs & de Torys.

Mon Convive cependant s'est mieux tiré d'affaire que moi ; ne trouvant pas le Vin bon, il a eu recours à la Bierre ; & la Poularde étant trop dure, il s'en est

vengé sur le Pouding, qui ne l'étoit pas. Mais moi qui ne suis pas fait à cet aliment grossier, & qui ne bois que peu de Bierre; moi qui ne suis ni pour le Parti de la Corruption, ni dans celui de l'Opposition, ni Wig, ni Torys, *qu'allois-je faire dans cette maudite Galere ?*

Ce n'est pas tout, & j'ai vu le moment où j'ai cru que la haine de notre Hôte pour le Ministre lui donneroit le Privilége de se mettre à Table avec nous. Il a fallu du moins boire au même Pot avec lui à sa santé, & à celle de tous ceux qui dans la Ville de Northampton sont ennemis de M. Walpole, de qui je n'ai pas le moindre sujet de me plaindre, & Amis de notre Aubergiste, dont, comme vous voyez, je n'ai pas sujet de me louer. Il a fallu, qui pis est, écouter les raisonnemens de ce zélé Partisan de l'*Opposition*. Mon Convive a eu la politesse de l'entretenir tant qu'a duré le Souper; car ce n'est pas l'Hôte qui faisoit la Cour à Mylord, c'est Mylord qui la faisoit à l'Hôte. Celui-ci s'est plaint avec chaleur de la Corruption du Ministere, & de la Molesse du Parlement. Mylord a fait ce qu'il a pu pour excuser auprès de notre Hôte Politique la con-

duite de ceux de ſon Parti, & pour lui perſuader qu'on faiſoit tout ce qu'il étoit poſſible de faire dans les conjonctures préſentes. L'Aubergiſte n'a pas voulu entendre raiſon. *Non, Mylord*, a-t-il répondu d'un ton emporté, *on ne le fait pas; ſi j'étois, comme vous, Membre du Parlement, on en chaſſeroit tous les Gens en place, & l'on caſſeroit la Milice, ou, ſur mon honneur, je mettrois le feu aux quatre coins de la Ville de Londres.*

Sur cela, il nous a ſouhaité le bon ſoir encore tout en colere. Après qu'il a été retiré: Monſieur, m'a dit mon Convive, il ne faut pas que tout ceci vous étonne. En ce Pays-ci nous ſommes obligés de ménager tout le monde pour conſerver notre crédit dans une Province. Cet Homme tel que vous le voyez, eſt un un Homme riche; tout groſſier & tout brutal qu'il eſt, il paſſe pour honnête Homme, & il eſt écouté; & dans une Ville comme celle-ci, il eſt de plus d'importance que vous ne vous l'imaginez: ſa voix aux Elections entraîne toujours celle de tous ſes Voiſins.

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement en route que ces Meſſieurs ſont expoſés à payer leur zèle pour leur Parti. Dans leur

Maiſon de Campagne ils ſouffrent à tout inſtant de cette eſpece de Tyrannie. Ceux qui aſpirent à quelque conſidération, & qui ne veulent pas faire leur cour au Roi, ſont obligés de la faire au Peuple. Un Membre du Parlement, par exemple, qui eſt dans *l'Oppoſition*, eſt obligé de ſe pourvoir de toutes les Proviſions dont il a beſoin auprès des Marchands de ſon Parti, fuſſent-ils les plus mal fournis; ſi ſes gens venoient à acheter une livre de Sucre chez un Epicier qui tient pour le Miniſtre, leur Maître ſeroit regardé comme un Faux-Frere, & il perdroit tout ſon Crédit. C'eſt un point capital, & il faut que les Maîtres veillent de près leurs Domeſtiques pour les empêcher de commettre un pareil crime. De-là cependant il arrive que votre Marchand abuſe du Privilége excluſif, vous vend les plus mauvaiſes Marchandiſes, & toujours au prix le plus cher.

Je connois un Homme fort riche, qui, pour conſerver ſon Crédit dans une petite Ville de ſon voiſinage, a été long-tems obligé de ſe faire eſtropier par un Cordonnier qui faiſoit beaucoup de bruit aux Elections, mais qui chauſſoit fort mal ceux à

qui il vendoit sa Voix. Ce Cordonnier étoit ennemi de la Cour & de la Haute-Eglise,& d'une fidélité à son Parti à toute épreuve. Le Gentilhomme se lassant d'être mal chaussé, fut obligé pour le ménager de recourir à un expédient, ce fut de continuer à prendre de lui des Souliers, qu'il faisoit porter à ses Valets, & d'en faire faire d'autres en secret pour son usage par un Cordonnier du Parti de la Cour.

Il est vrai, Monsieur, que voilà des choses qui n'arrivent pas chez nous, & de ces Originaux que nous ne connoissons pas. Mais ces inconvéniens entraînent des avantages essentiels dont nous sommes privés; seulement il est sûr qu'en France nous nous chaussons à notre fantaisie, & que quand nous sommes en route, nous sommes maîtres de choisir les Auberges où l'on fait la meilleure chere.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXIX.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE voudrois, dit M. Adison dans une de de ses Feuilles, que pour l'honneur de l'Angleterre, le Parlement donnât un Acte, qui défendit l'*Exportation* des Sots. Comme je n'ai pas moins à cœur celui de ma Patrie, j'ai regret qu'une pareille Lo n'ait pas lieu parmi nous ; je n'entens pas seulement parler de ces hommes simples qui ont besoin d'achetter le vent pour voyager sur Mer, & qui prennent les Chats pour des Diables familiers *. Il est des Sots de tant d'especes différentes ! La plus méprisable de toutes néantmoins, & malheureusement la plus commune parmi nous, est l'espece de ceux dont la confiance égale la sottise. On aime beaucoup à voir ici un François

* Voyage des Pays Septentrionaux, par le sieur de la Martiniere.

de ce caractere ; moins on l'estime, plus on le cherche ; on se plaît à trouver dans le Particulier de quoi justifier le mépris qu'on a pour le Général, & celui qui a la stupidité d'être flatté de cet accueil, ne s'apperçoit pas qu'il est aussi déshonorant pour lui qu'insultant pour sa Nation. Il faut l'avouer, nos Petits-Maîtres sont bien extravagans. L'Auteur que je viens de citer, donne ailleurs l'Anatomie d'un de ces Etres singuliers : il prétend que le Petit-Maître est le seul individu de notre espece, dans la tête duquel on ne trouve point de Cervelle. Celui de nos jours n'a, ce me semble, jamais été mieux peint que dans le *Fat Puni*. J'ai lû avec grand plaisir cette petite Comédie ; j'y ai reconnu le véritable Portrait de ces Hommes frivoles, aussi enviés des Sots, que méprisés des gens sensés, & qui ne réussissent qu'auprès des Femmes qui leur ressemblent. Voici une Lettre écrite depuis peu à Mylord C * * *. où on ne les épargne pas. C'est une leçon qui sûrement leur paroîtroit désagréable, & dont cependant ils auroient grand besoin. Les meilleurs remédes sont dans le cas, il faut leur passer leur amertume en faveur de leur salubrité. La censure que vous

allez lire n'eſt peut-être pas moins juſte qu'elle eſt aigre, & je vous demande à vous, qui connoiſſez ſi bien nos Mœurs, ſi en effet elles n'ont pas de quoi ſcandaliſer un honnête Anglois, qui fait conſiſter la véritable Politeſſe à n'offenſer perſonne, & qui n'admet pour Regle de ſçavoir vivre, que celle de remplir ſes devoirs.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

---

*LETTRE de M**. à Mylord C**.*

Paris ce, &c.

MYLORD,

» JE ne ſçais ce que les François penſent de moi, ni ce que vous en allez » dire vous-même, mais je vous avoue » que le ſéjour de Paris commence à me » peſer, & que je n'y puis plus tenir. » Les Mœurs & la facon de penſer de « ce Pays-ci me ſont inſupportables. Je » ne puis m'accoutumer à de l'eſprit dont » le

» le bon ſens n'eſt pas la baſe, ni me » ſatisfaire de qualités aimables où manquent les eſſentielles. Eſt-ce là cette » Nation éclairée & polie que nous prenons aujourd'hui pour modelle ? Le » Ciel nous préſerve, Mylord, de jamais lui reſſembler.

» Vainement j'étudie à la Cour cette » Politeſſe que l'on nous vante tant; la » ſimplicité, ou ſi vous le voulez, la groſſiereté de mon caractere s'y refuſe. Je » perdrois trop à changer de manieres. » Quoique les uſages François nous gagnent, & que nos Mœurs ſe corrompent de plus en plus, je penſe encore » comme nos Peres : il vaut mieux conſerver des défauts que de les échanger » contre des vices. Cette hauteur & cette » eſpece de férocité dont on nous accuſe, entraînent moins d'inconvéniens » dans le commerce de la vie que la fourberie & la fauſſeté, qui prennent ici des » dehors ſi aimables. Votre Politeſſe » Françoiſe n'eſt qu'une fauſſe modeſtie, » qu'un orgueil déguiſé, en un mot qu'un » Maſque embarraſſant, que l'on ne » prend qu'à deſſein de ſe tromper les » uns les autres. S'il n'eſt pas de l'honnête-Homme d'en impoſer, il n'eſt pas

» de l'Homme raiſonnable de ſouffrir
» qu'on lui en impoſe.

» En France, auprès de l'homme en
» place, le Courtiſan plus bas en effet
» qu'il n'eſt poli, paroît ignorer ce qu'il
» ſe doit à lui-même. Auprès de tout
» autre, il eſt tellement rempli de lui-
» même, qu'à peine ſe doute-t-il qu'il y ait
» des hommes à qui il doit quelque choſe.
» L'attention qu'il met à ne vous pas faire
» ſentir une ſupériorité qu'il s'attribue &
» qu'il n'a pas, eſt précisément ce qu'il ap-
» pelle Politeſſe. Et vous voulez que je
» lui ſçache gré de ce qui n'eſt que l'effet
» de l'orgueil le plus préſomptueux !

» C'eſt ici le Pays de l'eſprit, à la
» bonne heure ; tous les François en ont ;
» je le veux croire : il faut bien que cela
» ſoit, puiſqu'ils l'ont perſuadé aux au-
» tres Nations. Si quelque choſe a jamais
» reſſemblé à la Maladie Epidémique des
» Abdérites, c'eſt celle de l'Eſprit que
» tous les François ont aujourd'hui. Hom-
» mes, Femmes, chez eux tout s'en
» pique : leurs Livres ne ſont qu'eſprit ;
» leur converſation n'eſt qu'eſprit, & à
» cet égard comme à tous les autres,
» c'eſt la Cour qui donne le ton. Mais
» que ce ton me paroît extraordinaire,

» & qu'il est révoltant pour le bon sens
» Anglois ! Aussi chez les François, ce
» ne sont pas les gens raisonnables qui le
» donnent. Ce qui distingue ce Pays-ci
» des autres, n'est peut-être pas de ce
» qu'il y a plus ou moins de gens sensés,
» mais de ce que, quel qu'en soit le nom-
» bre, on les y compte pour rien. Les
» Femmes qui donnent ici le ton, le re-
» çoivent elles-mêmes des jeunes gens,
» & la plûpart sont d'une ignorance
» qui devroit faire rougir des hommes
» assez heureux pour être nés au-dessus
» des autres. L'esprit qui n'est pas cul-
» tivé, ne produit guères que des travers
» ou des ridicules.

» Je ne sçais ce qu'est devenue cet-
» te galanterie qui regnoit autrefois
» parmi les François, elle semble avoir
» passé avec le goût des Cyrus & des
» Clélies. Celle d'aujourd'hui est du ton
» de leurs Romans Modernes, c'est
» celui du libertinage qui ne prend pas
» même la peine de se déguiser. Chez
» ce Peuple inconstant & léger, les
» Mœurs même sont soumises au caprice
» de la Mode. Il y a déja long-tems
» qu'il n'étoit plus permis ici qu'aux Bour-
» geois d'aimer leurs Femmes. Les Re-

» gles du bel air ſont devenues plus ſéve-
» res ; elles ne permettent pas même au-
» jourd'hui d'aimer ſa Maîtreſſe. Un
» Homme à Bonnes-fortunes ſe croiroit
» perdu de réputation, s'il penſoit qu'on
» pût le ſoupçonner d'une pareille foi-
» bleſſe. Il en eſt qui pouſſent le ſcrupule
» ſi loin, que de peur de donner priſe ſur
» eux, ils font écrire leurs Billets doux
» par leurs Valets de Chambre. Ce ſe-
» roit un travers pour un homme de la
» Cour, ſi une Femme du Marais pou-
» voit montrer une de ſes Lettres. Ils
» ont proſcrit les ſoins & les complai-
» ſances, comme des uſages du vieux
» tems, en un mot, c'eſt l'amour même
» qui leur paroît ridicule, & déja dans la
» Langue qui ſe parle aujourd'hui, le
» mot d'amour ne donne plus l'idée d'u-
» ne Paſſion, il ne ſignifie à la lettre
» qu'une intrigue.

» Autrefois il étoit de la Galanterie,
» de porter la livrée de la Beauté à qui
» l'on adreſſoit ſes hommages, & on le
» pouvoit ſans la déshonorer, puiſqu'en
» effet on ne ſe diſoit que ſon Eſclave.
» Aujourd'hui, par une indiſcrétion où
» les deux Sexes ont une part égale,
» pluſieurs Petits-Maîtes annoncent la

» Femme qui les honore de ſes faveurs
» par la ſorte de Poudre dont ils ſont uſa-
» ge ; il ſe trouve des gens qui prétendent
» pouvoir connoître les nouvelles intri-
» gues de ces Meſſieurs à l'eſpece d'odeur
» dont ils ſont parfumés. Telle Femme
» eſt, dit-on, connue pour aimer la poudre
» de Chypre, telle autre ne peut ſouffrir
» que la poudre à la Maréchale. Celle-
» ci donne la préférence à l'ambre. Un
» Petit-Maître du Bel air variant ainſi
» chaque jour de parfum, publie tout à
» la fois & l'inconſtance de ſes gouts, &
» la rapidité de ſes conquêtes.

» Ces lieux devenus ſi à la mode ſous
» le nom de Petites-Maiſons, & que l'on
» croiroit les aziles du Myſtere, ſont au
» contraire deſtinés à l'éclat & au dés-
» honneur des Femmes. On les a ſouvent
» par vanité plutôt que par beſoin. Un
» peu de contrainte eſt peut-être né-
» ceſſaire à l'amour : du moins un excès
» de liberté le fait dégénérer en liberti-
» nage, & tel eſt l'effet des Petites-Mai-
» ſons. Une Femme ne peut s'y rendre
» ſans faire d'elle-même un aveu que l'on
» devroit toujours lui arracher. D'ailleurs
» à combien d'indiſcrétions ne l'expoſe
» pas le Petit-Maître qui l'y fait venir ?

» S'il admet un Muſicien à ſa table, c'eſt » moins pour l'agrément qu'il y peut ré» pandre par le charme de ſa voix, que » pour avoir un témoin de ſon bonheur » qui le puiſſe divulguer.

» Les François nous reprochent de ne » pas faire aſſez de cas des Femmes, par» ce que nous vivons moins familiére» ment avec elles : je ne ſçais ſi leur ma» niere d'y vivre n'eſt pas plus mépri» ſante pour le Sexe. Chez nous, une » Femme ne ſe croiroit pas aimée ſi elle » n'étoit reſpectée. Les Françoiſes ne » me paroiſſent pas ſi ſcrupuleuſes. Com» ment ont-elles pû s'accoutumer aux airs » avantageux des Petits-Maîtres de la » Cour qui rougiroient d'achetter leur » défaite, & qui ne cherchent à triom» pher d'elles que pour en tirer vanité, » & déshonorer l'Autel où ils ont ſacrifié?

» Il eſt vrai qu'il eſt dans un autre état » des mortels plus complaiſans, qui ſe » laiſſent attacher en Eſclaves à leur Char, » & à qui elles font payer par beaucoup » de ſoumiſſions & de reſpects l'objet des » dédains du Courtiſan. Les reſtes d'un » Duc coutent toujours cher à un Hom» me de Robe.

» Le titre d'Homme à bonnes fortunes

» eſt tout ce qui tente & tout ce que » cherchent les Petits-Maîtres d'aujour-» d'hui. Souvent même la réputation d'en » avoir leur ſuffit. L'ombre leur tient lieu » de la réalité. Ils ſe trouvent heureux » pourvû qu'ils puiſſent le paroître ; & » pour y réuſſir, ils jouent quelquefois » les Comédies les plus ridicules.

» L'un fait atteler ſes chevaux pour un » prétendu rendez-vous myſtérieux, & » une heure après rentre à l'Hôtel à » pied par la porte de derriere, rega-» gne ſon appartement par l'eſcalier dé-» robé, & mange tranquillement un » Poulet à ſon petit couvert, tandis que » ſon Equipage ſcandaliſe tout le quar-» tier, au coin d'une rue où demeure une » Beauté à la mode. Un autre va ſouper » ſeul à ſa petite Maiſon, & y fait tirer » des fuſées, pour annoncer à ſes voiſins » un bonheur dont il ne jouit pas.

» Un de ces Meſſieurs m'a avoué de » bonne foi, qu'il avoit dû d'abord ſa » réputation à de pareilles ſupercheries, » mais qu'enſuite ſa réputation ſi artiſte-» ment établie, lui avoit valu la con-» quête de pluſieurs Femmes. Il ne s'en » tenoit pas comme les premiers, à l'om-» bre du bonheur ; c'étoit un ſyſtême

» Philoſophique & raiſonné de Galanterie, qu'il s'étoit fait d'après la connoiſſance des Femmes & de ſa Nation. » Il ſçavoit qu'en ce Pays-ci on eſt tout » ce qu'on veut être. Il ſuffit de ſe dire » Homme d'eſprit pour être cru tel ; on » n'a qu'à parler des choſes de goût, on » paſſe pour en avoir ; & pour peu qu'on » ſoit fat & impudent, on devient Homme à bonnes fortunes. Celui-ci ayant » eu l'adreſſe de perſuader au Public qu'il » avoit eu telle ou telle Femme qui ne » le connoiſſoient pas, en eut bien-tôt » pluſieurs autres, qui ſans cela ne l'euſſent jamais connu. Tout l'art conſiſte » à en gagner deux ou trois des plus renommées ; les autres ſe préſentent d'elles-mêmes. Leur amour-propre s'y » trouve intéreſſé. Suivant les Regles de » la Galanterie moderne, une Femme, » quelque mérite qu'elle ait, fera plutôt » des avances, que de manquer d'attacher à ſon Char, du moins pour huit » jours, celui que les autres ont mis à la » mode. Parmi les Hommes c'eſt la même choſe, qu'une Femme ſoit belle » ou laide, il n'importe ; il ſuffit que M. » le Duc un tel l'ait eue, pour que tous les » jeunes gens qui entrent dans le monde

» lui adreſſent leurs vœux. Voilà au juſte » comme les choſes ſe paſſent, & le ton » dont on en parle. Communément on » vit ici avec les Femmes ſans s'y atta- » cher, ou, ce qui eſt encore pis, on s'y » attache ſans les eſtimer.

» Aujourd'hui en France, les Fem- » mes croyent qu'il eſt de leur honneur » d'être Galantes; elles en ſont ſi con- » vaincues, qu'elles veulent du moins le » paroître lorſqu'elles ne le ſont pas; » car il en eſt à qui il faut rendre cette » juſtice, & qui n'ont des Amans que » pour l'intérêt de leur beauté. Le ſoin » de leur réputation les obligeoit autre- » fois à tenir leurs intrigues ſecrettes, le » même motif les engage aujourd'hui à » rechercher l'éclat. C'eſt pour cela » qu'aux Promenades & aux Spectacles, » elles affectent de ſe montrer avec celui » qui veut bien ſe tenir pour honoré de » leurs faveurs. Ce ſont les hommes qui » commencent à marquer ſur cela quel- » que délicateſſe.

» Les Femmes en France ſe ſont tel- » lement miſes au-deſſus de tous les pré- » jugés, qu'on ne ſe fait plus le moin- » dre ſcrupule dans le monde d'accueillir » le libertinage, pour peu qu'il puiſſe

» ſe couvrir du voile du Talent : celles
» qui profeſſent un état qui les affranchit
» du joug des bienſéances, ſont admi-
» ſes par-tout à ces conditions. Parmi
» les Femmes, les unes s'autoriſent de
» la préſence de celles-ci pour achéver
» de rompre toutes les barrieres de la Pu-
» deur; les autres ſages en effet, mais en-
» traînées par l'exemple, regardent com-
» me innocens des amuſemens dont elles
» ne voyent pas le danger, & qui ſup-
» poſent néantmoins une dépravation gé-
» nérale des Mœurs. Les Femmes Ga-
» lantes de ce Pays-ci ſe piquent de Phi-
» loſophie, & il faut avouer qu'elles la
» pouſſent fort loin : malheureuſement
» comme elles donnent le ton aux autres,
» elles ſont enfin parvenues à mettre à
» la mode leur licence auſſi-bien que leurs
» habillemens & leurs coëffures. Qu'eſt-il
» arrivé en France de ce commerce ſi
» libre des deux Sexes ? un échange des
» vices qui les dégrade également l'un &
» l'autre. Les Hommes ont aujourd'hui
» toute la molleſſe des Femmes, les
» Femmes ont pris l'inſolence des Hom-
» mes.

» Telles ſont, Mylord, ces Mœurs
» douces & polies, peut-être moins

» que corrompues, que vous regrettez
» en Angleterre. Je ſerois bien fâché d'a-
» voir amené ici mon Epouſe, comme
» vous me l'aviez conſeillé. Quelque
» idée que j'aie de ſa vertu & de ſon ca-
» ractère, le Sexe eſt foible, & le mau-
» vais exemple eſt toujours contagieux.
» Je compte me rendre à Londres dans le
» mois prochain, & je retourne avec joie
» dans un Pays où le bon air & le bel
» uſage n'obligent pas un Homme de
» quitter une Femme, qui n'a ſouvent
» d'autre défaut que celui d'être la ſienne,
» pour vivre avec une autre qui peut n'a-
» voir d'autre mérite que d'avoir été
» celle de tout le monde.

»Je ſuis, MYLORD, &c.



LETTRE XXX.

A Monsieur l'Abbé SALLIER, *Garde de la Bibliothéque du Roy, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

A Londres, comme à Paris, on dispute tous les jours laquelle des deux Villes est la plus peuplée *. J'ai lû une Comédie Angloise, qui n'a d'autre objet que l'examen de cette grande question. On travaille à présent à une Histoire de Londres en plusieurs Volumes in-folio, qui l'éclaircira peut-être : Je vous envoie les premieres feuilles qui viennent de paroître. La chaleur avec

* Sir William Petty, dans son *Arithmétique Politique*, prétend que Londres est plus grand que Paris & Rouen mis ensemble. On a coutume d'y compter un million d'ames. La Ville de Londres paye au moins un septiéme de toutes les dépenses du Gouvernement.

uell e on ſe diſpute de part & d'autre ce frivole avantage, eſt quelque choſe d'aſſez ridicule aux yeux d'un Philoſophe, comme ſi en effet un Homme étoit plus ou moins eſtimable de ce qu'il eſt né dans une Ville plus ou moins grande. Mais communément les Hommes ſont ſi petits par eux-mêmes, que pour être quelque choſe, ils tirent parti de tout ce qui les environne. Saumaiſe né en Bourgogne dans le Village dont il a pris le nom, fut à peine connu, qu'il prétendit être de Semur; devenu plus célebre, il voulut abſolument être de la Capitale de la Province. A bien des égards, certains Sçavans ne ſont pas moins petits que les autres Hommes. De pareilles foibleſſes ne ſont pas faites pour quelqu'un qui a l'eſprit auſſi Philoſophique que vous: vous ſçavez que le bon Sens & la Sottiſe ſont de tous les Pays. La Société humaine n'eſt qu'un mélange de Vertus & de Vices. Il n'eſt point de Pays qui ne ſe fît un honneur de vous adopter; & comme je m'intéreſſe à celui de ma Province, je la félicite de ce que c'eſt dans ſon ſein que vous avez ſuccé avec le lait ce goût pour les Sciences, qui vous a fait tenir depuis un rang ſi diſtingué dans la République des Lettres.

Londres ne dédaigne pas d'être la Rivale de Paris ; mais *la Capitale de l'Empire Anglois* (car c'eſt ainſi que pluſieurs Auteurs l'appellent) prétend avoir l'avantage ſur *la premiere Ville de France* par le nombre de ſes Habitans ; & autant que j'en puis juger, ſes prétentions ſont bien fondées. Je ne vous en donnerai pas pour preuve que l'on y compte cent trente-trois Paroiſſes, & qu'à Paris il n'y en a que cinquante-ſept. Je ne m'arrête pas même au dénombrement de ceux qui naiſſent ou meurent chaque année dans l'une ou l'autre Ville : la différence qui s'y trouve peut venir du grand nombre de Matelots qui ſont ſur la Tamiſe, dont la plûpart néantmoins doivent être regardés comme des Paſſagers plutôt que comme des Habitans. Le fondement ſur lequel je m'appuye, eſt tout autre ; c'eſt parce qu'en effet la corruption des Mœurs parmi le Peuple eſt portée beaucoup plus loin à Londres qu'à Paris. C'eſt une remarque fâcheuſe, mais vraie, que le libertinage, la débauche & toutes ſortes de Vices ſont l'appanage des grandes Villes, & que plus elles ſont peuplées, plus elles ſont corrompues : en examinant de près la Propoſition inverſe, peut-être trouve-

roît-on aussi, que plus elles sont corrompues, plus elles doivent être peuplées.

Cependant il faut avouer qu'une autre Cause concourt ici à cette grande dépravation des Mœurs, c'est l'extrême licence qui y regne peut-être comme une suite nécessaire de la Constitution du Gouvernement. Nous avons en France une Police dont l'ordre s'étend aux plus petits détails qui peuvent être utiles à la Société, & dont un Peuple immense ressent les heureux effets sans en connoître tout le mérite, mais que l'Etranger est lui-même forcé d'admirer. A Londres, il n'y a ni Police, ni Ordre, ni même de Subordination. Le Peuple est ici rarement retenu par les Loix, les Grands ne le sont pas toujours par la Décence; en un mot, la Profession du Vice y est aussi publique qu'aucune Profession honnête.

Il y a environ une douzaine d'années que des gens bien intentionnés formerent ici une Société d'une espece singuliere; elle avoit pour but la Réformation des Mœurs de cette grande Ville. Ils devoient à leurs frais, poursuivre en Justice tous ceux qui péchent contre les Loix Divines & Humaines, & à cet effet

avoir partout des Eſpions gagés pour les en informer. Malheureuſement un de cette Société commit bien-tôt après un Aſſaſſinat, & ainſi dès ſa naiſſance elle eſt preſque tombée dans le mépris. Il ſe trouve encore néantmoins de bonnes Ames qui ſont tous leurs efforts pour la relever. La principale attention de cette Société à préſent eſt de publier des Ouvrages de Piété & de Morale, pour ſervir de Contre-poiſon à l'irréligion & à la licence. Ce ſont quelquefois des Tragédies Saintes, quelquefois même des Romans faits pour inſpirer du goût pour la Vertu, & de l'horreur pour le Vice. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils employaſſent à ces Ouvrages des gens dont le talent répondît à leurs bonnes intentions; mais la plûpart de ceux que j'ai lûs ne ſont louables que par leur but: J'en excepte un Roman, c'eſt Paméla, où, malgré les longueurs & un fonds de Mœurs baſſes qui peuvent révolter la plûpart des Lecteurs, je n'ai pas laiſſé de trouver un puiſſant intérêt.

Je remarquerai en paſſant qu'il n'y a peut-être pas de Ville au Monde où l'on donne davantage pour les Hôpitaux, & où néantmoins les Aumônes ſoient plus mal adminiſtrées. *Le nombre des Hôpitaux,*

pitaux, dit un Auteur Anglois, *augmente tous les jours parmi nous, ſans que celui des Pauvres diminue.* Les plus belles Fondations & les plus négligées ſont en Angleterre. Le Cri général de la Nation n'a encore pû déterminer le Parlement à y mettre ordre. On retient ſix ſols de la ſolde de chaque Matelot pour l'entretien de l'Hôpital de *Green-Wich*, qui eſt pour les Matelots Anglois ce que ſont les Invalides pour nos Soldats ; cependant j'entens dire que la moitié de ceux qui y habitent n'y ont aucun droit : l'avarice fait que l'on récompenſe aux dépens du Public de vieux Domeſtiques, que ſouvent l'on n'a eu que par faſte ; pour s'épargner des penſions, on leur donne des places qui n'appartiennent qu'à ces honnêtes Citoyens, qui ont uſé leur jeuneſſe & leur ſanté au ſervice de la Patrie. Hé quoi, ſe peut-il que les plus grands abus ſe trouvent chez le Peuple de l'Europe qui paſſe pour le plus ſage, & qu'où l'on parle tant de zèle du bien public, ceux qui ſont faits pour veiller à l'intérêt général, le ſacrifient toujours à leur intérêt particulier !

En Angleterre, l'Etat perd un nombre prodigieux de Citoyens, faute d'a-

voir à Londres un Etabliſſement auſſi néceſſaire & auſſi-bien gouverné que notre Hôpital des Enfans trouvés. Vous pouvez vous rappeller l'aveu que nous en fit un jour à Paris cet illuſtre & vertueux Anglois *, qui eſt aujourd'hui Préſident de la Société Royale de Londres, & qui joignant à l'amour du bien Public les lumiéres les plus étendues dans tous les genres, mériteroit également d'être mis ici à la tête de toutes les Adminiſtrations charitables de cette eſpece. En Angleterre, chaque Paroiſſe eſt obligée d'avoir ſoin de ceux qui y naiſſent, il y a partout des fonds ſuffiſans pour les nourrir & les élever ; & cependant, à la honte de ceux qui en ont l'Adminiſtration, la plûpart de ces petits Malheureux périſſent dès les premiéres années. Cinquante Enfans-Trouvés fourniſſent à peine un Homme à l'Etat. Voilà ce qui intéreſſe réellement & l'Humanité, & la Politique. Comment ſe peut-il que les Anglois ſoient coupables d'une pareille negligence, eux dont l'Humanité eſt la premiere Vertu, eux qui entendent ſi bien le calcul Politique, & qui ſçavent quel eſt le prix de chaque Homme dans un Etat !

* M. Folks.

Pour revenir à la Société de la Réformation des Mœurs, le louable but qu'elle s'étoit proposé me rappelle un petit Ouvrage qui m'est tombé entre les mains, & dont j'ai fait une Traduction que vous ne serez peut-être pas fâché de voir. Je suis bien de l'avis de l'ingénieux Auteur de cette Lettre *; il seroit à souhaiter qu'en toute sorte de Pays il n'y eût de Taxes imposées que sur les Vices.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* Le Docteur Swift. C'est l'un des Auteurs Anglois qui a le mieux réussi dans la Plaisanterie; mais en ce genre même il n'est pas toujours heureux. On ne peut soutenir son Projet pour empêcher les Enfans des Pauvres en Irlande d'être à charge à leurs Parens. Le moyen, selon lui, est de les engraisser, & de les vendre ensuite au Marché, pour être la nourriture des gens riches & délicats, &c. Il entre sur cela dans un détail misérable, & aussi ridicule que dégoutant. On sent bien que c'est une Satire violente contre le Gouvernement d'Angleterre, qui tient l'Irlande dans l'oppression. Mais on manque quelquefois le but faute d'adresse. L'Auteur a voulu faire rire, & il révolte. Une Satire qu'on eût pû relire avec plaisir, eût sûrement fait plus d'effet qu'un Ecrit que le dégoût fait tomber des mains.

PROJET INFAILLIBLE

Pour payer les dettes de l'IRLANDE en ſix mois.

» LA grande miſere de ce Royaume » eſt telle aujourd'hui, qu'elle excite la » pitié de tout le monde, excepté de » ceux qui ont le pouvoir d'y apporter » du remede.

» La Nation ſe plaint de la décadence » du Commerce, du manque d'argent, » & de l'oppreſſion des Seigneurs. Ce- » pendant parmi tous les Projets qui ont » été préſentés pour remédier à ces mal- » heurs, je n'en trouve aucun qui puiſſe » répondre à une fin ſi déſirable.

» Mais ce qui m'afflige encore plus » lorſque je ſonge au triſte état de nos » affaires, c'eſt le luxe & l'extravagance » ſans borne où donnent parmi nous des » gens de tout rang & de tout état, pen- » dant que le gros de la Nation gémit » dans la pauvreté & dans la miſere.

» Il faut avouer que notre Nation eſt » bien différente de toutes les autres Na- » tions de l'Europe. Ailleurs la richeſſe » enfante le luxe, parmi nous la pauvreté » même le produit. Ailleurs la diſette eſt

» la mere de l'induſtrie ; chez nous elle
» eſt la nourrice du vice & de la Pareſſe.

» Nous ne ſongeons à imiter nos Voi-
» ſins que dans leur extravagance, ſans
» avoir la même abondance & les mêmes
» facilités pour le Commerce, de ſorte
» qu'en peu de tems nous ſerons réduits
» par notre mauvaiſe conduite à une ſi
» grande miſere, qu'il n'y aura pas moyen
» de nous en relever.

» Mais comme malgré l'aveuglement
» de mes Compatriotes, j'ai fort à cœur
» leur intérêt, je me ſuis appliqué moins
» à rechercher les abus de leur conduite
» préſente, qu'à tâcher d'y trouver des
» remédes pour l'avenir. C'eſt dans ce
» deſſein que j'ai imaginé un Projet pour
» acquitter nos Dettes Publiques avec la
» plus grande facilité, & au contente-
» ment de toute la Nation : l'exécution
» en ſera ſi prompte, que nous ne pour-
» rons plus nous plaindre d'être oppri-
» més par de longues Taxes, ni déſeſ-
» pérer tout-à-fait de nous retrouver
» dans une heureuſe condition.

» Conſidérons maintenant quels ſont
» les vices dominans de notre Nation ;
» & ce ſont, ſi je ne me trompe, l'In-
» continence, l'Ivrognerie, le Parjure,

» les Juremens, la Médiſance, la Frau-
» de, le Blaſphême, & pluſieurs autres.
» Or examinons un peu ſi au lieu d'a-
» jouter de nouveaux droits ſur le Vin,
» le Houblon, & les autres commodités
» de la vie, il ne ſeroit pas plus raiſon-
» nable d'impoſer une Taxe modérée
» ſur chacun de ces vices, qui fourniroit
» en peu de tems la ſomme ſuffiſante.
» Une pareille impoſition produiroit né-
» ceſſairement un grand revenu; pour
» moi je crois mon Projet infaillible, &
» c'eſt peut-être le ſeul qui puiſſe réta-
» blir notre proſpérité, ſi pourtant on ju-
» ge à propos d'y travailler tout de bon.

» Avant que d'entrer dans les détails,
» il eſt bon d'avertir que mon deſſein ne
» ſeroit pas d'impoſer cette Taxe ſur
» telle ou telle autre Contrée de l'Irlan-
» de en particulier, mais de l'étendre en
» général ſur toute la Nation, parce que
» différens vices peuvent fleurir dans dif-
» férentes Provinces, comme différentes
» Plantes en différens Climats; par
» exemple, le Vol dans l'une, le Par-
» jure dans l'autre, la Diſſimulation &
» la flatterie dans celle-ci, la Rapine
» dans celle-là. Je crois pourtant que le
» Vol eſt le vice caractériſtique de la
» Nation.

» De même pour obvier à toutes les » disputes qui pourroient s'élever dans » la suite sur la nature du Parjure & l'in- » tention de la Loi à cet égard, je dé- » clare encore ici que tout Mensonge » confirmé par un Serment, soit devant » un Juge, soit devant un Marchand, » est indubitablement un Parjure. Ainsi » il est sûr que la partie Commerçante » de notre Peuple rendroit de grands » services au Public en cet article, aussi- » bien qu'en plusieurs autres.

» Supposons à présent que cinq cens » personnes soient coupables chaque » jour de cette faute, & assurément je » n'en compte pas trop, puisque ce » nombre n'est pas au-dessus de la quatre- » centiéme partie des Habitans de cette » Isle, qui passent généralement pour » monter à deux Millions. Cette évalua- » tion nous paroîtra encore bien plus mo- » dérée, si nous considérons le violent » penchant qu'ont les Naturels de ce » Pays-ci à pratiquer le Parjure par le » bénéfice qu'ils en retirent, si nous fai- » sons attention au grand usage dont il » est dans toutes les sortes de Trafic, » si nous songeons enfin combien il est » fréquent dans les Procès, & quel

» avantage on en reçoit dans les Elec-
» tions.

» Supposons donc que chaque per-
» sonne de ce nombre se parjure seule-
» ment une fois par jour, (& c'est assu-
» rément une estimation bien modérée)
» & que pour chaque offense le Délin-
» quant soit imposé à une Taxe de six
» sols, par laquelle somme il peut pro-
» curer ou la mort d'un ennemi, ou l'a-
» vantage d'un Ami, ou le sien propre,
» toutes choses extrêmement à désirer;
» la taxe sera trop peu de chose pour
» exciter aucun murmure, & cependant
» fournira la somme de cent-vingt-cinq
» livres sterling par jour pour la déchar-
» ge des Dettes Nationales.

» D'ailleurs la Taxe, quoique très-
» modique, peut en effet devenir très-
» utile au Genre Humain, car les Pro-
» cureurs, les Sergents, les Usuriers,
» les Bouchers, & autres honnêtes Mar-
» chands, ne trouveront plus leur
» compte à se parjurer comme ils le font
» à présent pour le plus léger profit,
» depuis un sol jusqu'à six inclusivement.
» Ces Messieurs ne voudront plus com-
» mettre un Parjure, sans être au moins
» sûrs d'un gain suffisant pour défrayer
la

» la Taxe. Cependant je voudrois que » les Commissaires & les Collecteurs de » cette Taille fussent absolument exemptés de toute espece d'amende, comme » personnes privilégiées, parce qu'avec » cette exemption ils seroient plus utiles » à l'Etat dans leurs Emplois.

» L'incontinence, eu égard aux Mœurs » de ce tems, fourniroit au Public une » somme considérable, quelque modique » que fût la Taxe ; car ce vice est devenu une partie essentielle du caractere » d'un homme du monde, & celui qui » y est le plus sujet, est celui qui s'acquiert le plus de réputation.

» Ainsi comptons dans les différentes » Provinces du Royaume cinq mille personnes par jour taxées pour ce Vice » général, à deux Schellings chacune ; la » somme que l'Etat en retireroit, monteroit à cinq cens livres par jour, & » en six mois presque au tiers des Dettes » Nationales.

» Je sçais qu'on pourra m'objecter que » j'ai fixé un trop petit nombre, & que » je pourrois avec justice compter plutôt sur vingt ou trente mille personnes par jour dans toute l'étendue de » cette Isle. L'objection est forte, je

» l'avoue, si l'on fait attention à toutes » les occasions que peuvent fournir les » Promenades, les Fêtes de Patron, » les Pélerinages Religieux, la saison » des Foins, le premier jour de Mai, les » Bals publics & particuliers, & plu- » sieurs autres jours de Réjouissance de » cette espece. Mais j'aime mieux me » tromper en faisant la supputation trop » foible, que de risquer d'en faire une » trop forte.

» Je prévois que le Clergé Romain » de cette Isle fera des Remontrances » contre cette Taxe : les Prêtres de cette » Communion diront qu'une pareille » imposition tend à les opprimer, que » toutes les Nations de la Terre leur ac- » cordent de l'indulgence sur ce point » particulier, attendu qu'on sçait qu'ils » sont des Mortels fragiles & obligés » par leur état au Célibat. Ils préten- » dront que cette Taxe seroit le moyen » le plus efficace de leur ôter tout leur » revenu, ce qui les touche encore de » plus près. Mais comme je ne veux pas » que de si dévots Personnages puissent » se plaindre avec justice de la moindre » rigueur, je consentirai volontiers qu'ils » en soient exemptés.

» Je ne voudrois taxer l'Ivrognerie » qu'à six sols, parce que ce seroit por» ter préjudice aux Revenus de Sa Ma» jesté, que d'entreprendre de diminuer » la consommation des Boissons qui peu» vent enivrer, & que par conséquent » l'Auteur de ce Projet seroit sujet à » une amende.

» Supposons donc qu'il n'y aura par jour » que vingt mille personnes (ce qui n'est » que la centiéme partie du Peuple de ce » Royaume) dans le cas de payer la » Taxe, cela ne laissera pas de faire par » jour cinq cens livres; & il est aisé de » sentir combien ce calcul est modéré: » indépendamment des occasions ordinai» res des Tavernes & des Maisons parti» culieres, il y a soit à la Ville, soit à la » Campagne, des Elections, des Foires, » des Fêtes de Maires, des Repas d'U» niversités, des Dîners de Communau» tés, des Festins de Noël, des Noces, » des Baptêmes, & des Enterremens, » & plusieurs autres Assemblées qui sont » autant d'occasions indispensables de » s'enivrer. Ce qui exactement calculé » fourniroit peut-être deux Troisiémes » de plus que le nombre que j'ai fixé, & » par ce moyen contribueroit beaucoup » au bien public.

» Cependant je voudrois abſolument » exempter tous les Juges de Paix, ſoit » Séculiers, ſoit Eccléſiaſtiques, parce » qu'il ſeroit indécent de voir de ſi reſ- » pectables Perſonnes inſultées par de » bas Officiers, auſſi ſouvent que leur » intempérance pourroit y donner lieu.

» Si l'on établit ma Taxe, les Jure- » mens ſeront encore d'une grande reſ- » ſource, parce qu'à préſent ils ſervent » à aſſaiſonner les diſcours des gens de » toute ſorte d'Etats. Ils ſont la baſe & » l'ornement de toutes les eſpeces de » plaiſanteries, de railleries, de querel- » les, de converſations amoureuſes, de » diſputes, de menaces, de promeſſes, » &c. & par conſéquent ils fourniront » un Revenu conſidérable.

» Néantmoins ne ſuppoſons que quaran- » te mille perſonnes par jour ſujettes à » la taxe de ſix ſols pour chaque offenſe » de cette eſpece, ce qui, eû égard au » nombre de Marchés, de Caffés, de » Boucheries, de Corps-de-Gardes, » d'Académies, de Jeux qui ſont dans » ce Royaume, eſt une évaluation très- » modique. Cet Article même par jour » nous fournira mille livres, & cette » ſomme monte preſque aux deux Trois-

» ſiémes des Dettes Publiques.

» Nos Loix ont décerné une Amende « d'un Schelling contre tous les Juremens, & elles en donnent la moitié au » Dénonciateur, & l'autre aux Pauvres, ce qui, ſi j'oſe dire mon avis, a » été très-mal ordonné. Car ſi les Légiſlateurs euſſent voulu réellement que » la Loi fût obſervée, ils devoient partager l'Amende entre le Dénonciateur » & le Juge, & alors ils pouvoient être » aſſurés qu'elle eût été exécutée avec » rigueur.

» Je crains déja que tous les Militaires » ne demandent une exemption de la » taxe ſur ce chapitre ; ils allégueront » l'exemple de pluſieurs Générations, & » le pouvoir de l'habitude. Ils diront » qu'un jurement mêlé adroitement dans » le diſcours, y donne de la force & de » l'agrément; ou que peut-être bien des » gens pourroient les ſoupçonner de ne » pas ſçavoir s'il y a un Dieu ou non, » ſi dans la converſation ils ne faiſoient » pas quelquefois mention de ſon Nom. » Enfin ils pourront ajouter beaucoup » d'autres raiſons de ſemblable poids. » Mais quoique ces Remontrances ſoient » juſtes, l'opinion du grand nombre

» étant que c'eſt l'unique moyen par le-
» quel une Armée en ce tems de paix
» puiſſe contribuer en ce Pays-ci au bien
» National, il ſera difficile de les exemp-
» ter de l'impoſition.

» Cependant ſi l'Ordre Militaire ſe
» trouvoit ſujet à cette taxe dans tous
» les degrés, ce qui l'appauvriroit infail-
» liblement, il ſembleroit qu'on vou-
» droit abſolument le détruire ; & ce
» n'eſt point-là l'objet du Projet que
» nous communiquons au Public. Ainſi
» il ſera à propos d'accorder à tous Sol-
» dats d'Infanterie, & Officiers de l'Etat
» Major, aux Enſeignes, aux Cornet-
» tes, aux Capitaines de Vaiſſeaux, &
» aux Maréchaux-des-Logis, quarante
» ou cinquante ſermens par jour francs
» & libres entiérement, de toute eſpece
» de Taxe ou Amende.

» Quant à la Médiſance, en ſuppo-
» ſant ſeulement vingt mille perſonnes
» par jour taxées pour ce délit, cet ar-
» ticle, à la ſupputation la plus baſſe &
» la plus raiſonnable, rapporteroit jour-
» nellement cinq cens livres.

» La faculté de médire eſt le talent fa-
» vori de grand nombre de perſonnes, &
» je pourrois me hazarder à le taxer plus

» haut; mais je ne voudrois pas décourager une diſpoſition ſi charitable, ſurtout lorſqu'elle peut contribuer à l'intérêt de ma Patrie.

» A l'égard des Dames, j'ai toujours » été trop leur admirateur, pour vouloir » apporter aucunes reſtrictions à leurs » plaiſirs, ſoit dans le Public, ſoit dans » le Particulier. Ainſi je voudrois que » pour chaque petite erreur de cette eſ- » pece leur taxe ne fût que la moitié de » celle des hommes. La Médiſance eſt » un talent qui n'eſt point né avec les » hommes, ils ne l'acquiérent & ne le » mettent en pratique que pour ſe ren- » dre agréables auprès du Sexe, au lieu » que ce joli défaut eſt naturel aux Fem- » mes, ce qui nous doit rendre plus in- » dulgents à leur égard.

» Je crois auſſi que les lieux où les » Dames prennent leur Thé, ceux où » elles reçoivent leur Compagnie, & » même tous les endroits publics où » elles ſe raſſemblent, doivent être » exempts de toute Amende, parce » que la Médiſance eſt une partie ſi eſſen- » tielle du diſcours & de l'amuſement de » tous les lieux en queſtion, que ſi on » vouloit en pareil cas taxer les Femmes

» pour chaque offense, ce seroit en effet
» leur enjoindre un silence perpétuel. Et
» l'on auroit tort de l'exiger quand mê-
» me la chose seroit possible, attendu
» que le monde y perdroit beaucoup, &
» que ce seroit pour elle le plus grand
» de tous les malheurs.

» L'Etat pourroit encore tirer de gran-
» des sommes de la Taxe sur le Blas-
» phême, & il seroit d'autant plus juste
» de mettre une forte imposition sur ce
» vice, qu'il ne nous est pas naturel,
» & qu'il nous est apporté tous les ans
» des Royaumes voisins. Cette Taxe
» selon toutes les apparences, augmen-
» teroit beaucoup en peu d'années le
» Revenu Public. Mais comme ceux qui
» introduisent chaque jour ce vice par-
» mi nous, sont de jeunes Gens de Loi,
» ou de riches Particuliers qui ont voya-
» gé, toute entreprise pour le taxer
» trouveroit une opposition vigoureuse;
» ainsi il faudroit apporter des restrictions
» à cette Taxe, & je serois d'avis qu'on
» en exemptât les Avocats & autres
» Gens de Loi de tous les âges, les
» Officiers Subalternes, & ceux de l'E-
» tat-Major, les jeunes Héritiers, les
» Maîtres à danser, les Filoux & les Co-
» médiens.

» Examinons présentement le ré-
» sultat des différentes sommes prove-
» nantes de la Taxe imposée sur chacun
» de nos vices, sur le pied que nous l'a-
» vons fixée, & l'on verra la démonstra-
» tion de ce que j'ai avancé.

» Les dettes publiques de cette Na-
» tion, sont d'environ 300000. liv. sterl.

LA TAXÉ.

Pour le Parjure	125. liv. st.
Pour l'Incontinence . .	500.
Pour l'Ivrognerie . . .	500.
Pour les Juremens . .	1000.
Pour la Médisance . . .	500.
Total par jour . .	2625. liv. st.

» Ce qui en cent quatre-vingt-deux
» jours, ou la moitié de l'année peut
» monter à 477, 750. liv. somme beau-
» coup plus considérable que notre dette
» Nationale.

» Mais quand même le revenu journa-
» lier ne rempliroit pas cette supputa-
» tion, soit par la pauvreté universelle
« du Peuple qui est très à craindre, soit
» parce qu'il deviendroit plus vertueux,
» ce qu'on ne peut gueres espérer; il est

» d'autres moyens de perfectionner ce » plan de façon qu'il ſupplée à tous les » vuides, & réponde à tous les évene- » mens.

» Par exemple quel inconvénient y » auroit-il d'impoſer une Taxe ſevere » ſur toute ſorte de perſonnes qui s'avi- » ſeroient de ſe marier avant quarante » ans. Ceux qui ſeroient aſſez fous pour » tranſgreſſer une Loi qui pourvoye- » roit ſi ſagement au bonheur de l'Etat, » contribueroient du moins beaucoup » par leur folie même à l'avantage du » Public. Si au contraire la Loi étoit » exécutée, il y auroit de toute néceſſité » moins d'Enfans dans chaque Famille, » & par conſéquent le nombre des Men- » dians & des Coquins diminueroit à pro- » portion dans ce Royaume. Peut-être » même que dans un ſiécle, ſi cette diſ- » cipline ſalutaire étoit obſervée, la » plus grande partie de ce Royaume au- » roit beſoin d'être repeuplée par l'An- » gleterre, & cet évenement me paroît » très-déſirable. Il pourroit guérir du » moins pour quelque tems la Nation » Angloiſe de l'antipathie invétérée » qu'elle a pour la nôtre.

» A l'égard du Projet qui a été préſenté

» derniérement à la Chambre des Com-
» munes pour taxer ceux qui ne se ma-
» rient pas, je le trouve déraisonnable.
» En effet ceux qui gardent le célibat
» sont réellement les Bienfaicteurs du
» Public, attendu qu'ils n'augmentent
» pas le nombre de Pauvres ou de ceux
» qui les oppriment; & dans ce Pays-
» ci le Mariage entraîne infailliblement
» l'un ou l'autre de ces malheurs.

» Je voudrois aussi que tous les jeunes
» Ecclésiastiques qui avec plus de passion
» que de prudence, osent se marier avant
» que d'avoir des Bénéfices, fussent in-
» dispensablement sujets à la taxe la plus
» sévere, au point d'égaler une défense
» expresse, parce qu'il faut de toute né-
» cessité que de pareils étourdis multi-
» plient les misérables, vivent dans le
» mépris, & meurent dans la pauvreté.

» Ces expédiens & plusieurs autres
» qu'on peut trouver selon l'occasion,
» fourniroient des sommes considérables
» pour acquitter les Dettes Nationales.

» Mais comme il restera environ 177,
» 750. liv. de plus que les Dettes Publi-
» ques, je voudrois qu'on en destinât
» cent mille livres pour le salaire des
» Collecteurs de cette Taxe; & j'espere

» que cette ſomme ſera ſuffiſante, quoi-
» que d'ordinaire le recouvrement de
» chaque Taxe en conſomme plus de la
» moitié. Le ſurplus de celle-ci ſera dé-
» poſé dans le Tréſor Public pour quel-
» que pieux uſage.

» Si ce Plan peut être agréé, comme
» j'ai tout lieu de l'eſpérer par la diſpoſi-
» tion préſente de la Chambre des Com-
» munes, ceux du Parlement qui ſeront
» nommés Commiſſaires, auront les oc-
» caſions du monde les plus favorables
» d'avancer leurs Neveux, leurs Cou-
» ſins, leurs Peres Nourriciers, & au-
» tres perſonnes conſidérables de leur
» parti, & de leur procurer ainſi de bons
» revenus, & des places de confiance &
» de crédit. Mais je ne voudrois pas qu'il
» fût nommé d'autres que des Anglois
» pour être les Collecteurs de cette
» Taille, parce que nous avons tout lieu
» de ſuppoſer qu'ils ſeront exacts, &
» qu'ils n'auront aucune indulgence pour
» les Naturels de ce Royaume.

» Ainſi une Taxe modérée ſur nos vi-
» ces, contribueroit, ſelon toutes les
» apparences, à ſauver la Nation de la
» ruine totale dont elle eſt menacée. Plu-
» ſieurs perſonnes qui, excepté le mépris

» de la Religion devenu si public, & » dont on ose se faire honneur, n'ont à » présent aucune excuse pour leurs déré- » glemens, pourroient en trouver une » alors. Ils seroient en droit de dire que » leurs vices ont sauvé leur Patrie. Par ce » moyen nous pourrions avoir une mul- » titude de gens utiles à leur Pays, qui » sans cela ne l'eussent jamais été, & c'est » la seule Méthode pour faire que les » vices particuliers tournent à l'avantage » Public ».



LETTRE XXXI.

A Monſieur le Préſident BOUHIER.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus avez raiſon de ſoutenir que quoique les entraves de la Rime nous gênent, elles n'empêchent pas un génie heureux de s'élever aux plus ſublimes beautés de la Poëſie; la Traduction auſſi élégante que fidelle, que vous nous avez donnée du Poëme de Pétrone *ſur la Guerre Civile*, en eſt, ce me ſemble, un exemple.

Peu s'en faut que la Diſpute ſur les Tragédies en Proſe n'ait pris la place de celle ſur les Auteurs Anciens & Modernes : ce premier Schiſme littéraire n'a pas été plutôt appaiſé, que M. De la Motte a replongé notre Parnaſſe dans le trouble, en y prêchant la Réforme de la Rime : Les Novateurs en toutes ſortes de matiéres, ſéduiſent aiſément les eſprits, parce qu'ils prétendent toujours

retrancher des abus. Cependant d'ordinaire leurs innovations en entraînent de plus grands que ceux qu'ils veulent ſupprimer. Envain un de nos Poëtes les plus célébres, & également capable & digne de défendre la Cauſe commune; envain, dis-je, M. De Voltaire a-t-il démontré & par ſes raiſons la fauſſeté & les dangereuſes conſéquences de la Doctrine de M. De la Motte, & par des Tragédies telles que *Brutus*, ce qu'on perdroit à proſcrire la Rime du Théâtre, ſelon le ſyſtême de ſon Antagoniſte; les Sectateurs de M. De la Motte ont fait après ſa mort de nouveaux efforts pour rétablir un Dogme, qui de ſon vivant même a été univerſellement proſcrit.

Votre zèle, Monſieur, pour la gloire de nos Muſes, vous a fait à votre tour embraſſer leur querelle; & vous avez ſi ſolidement réfuté les raiſons de ceux qui voudroient introduire parmi nous les Tragédies en Proſe, qu'il n'y auroit plus rien à dire ſur cette matiére, ſi les Défenſeurs du Syſtême de M. De la Motte ne s'étoient armés depuis d'un nouvel Argument. Ils nous objectent l'exemple des Anglois, qui depuis long-

tems ont banni la Rime de leur Théâtre; ils triomphent d'avoir pour eux l'unanimité des Suffrages d'une Nation si judicieuse & si éclairée : En effet, soit par les talens, soit par l'esprit & les lumieres Philosophiques, les Anglois occupent aujourd'hui un rang si distingué dans le Monde Littéraire, que sur toutes sortes de matiéres leur autorité doit en imposer. Elle nous laisse cependant la liberté de l'examen, l'Autorité n'est qu'un préjugé favorable, la Raison seule a le droit de décider.

Si depuis que le Théâtre Anglois s'est affranchi de la Rime, il eût produit des Chefs-d'Oeuvre, dont le nôtre eût lieu d'être jaloux, nous devrions regretter de porter un joug qui nous auroit empêché de nous élever autant que nos Voisins; je crois, sans prévention, pouvoir assurer que nous n'en sommes pas réduits-là, & je m'en rapporte au jugement de toutes les Nations polies; fussions-nous forcés de reconnoître les Anglois pour les Maîtres du Théâtre, je doute encore que leur exemple dût nous faire renoncer à la Rime, attendu que nous n'avons pas les mêmes avantages qu'eux pour nous en passer.

Je l'avoue de bonne foi, Monſieur, leur Langue, quoique plus dure que la nôtre, me paroît plus favorable à la Poëſie. Les Vers doivent leurs principales beautés à la force & à la hardieſſe des expreſſions, & les Anglois ont raiſon de revendiquer l'une & l'autre comme des caracteres particuliers à leur Langue. Ils employent en Proſe pluſieurs expreſſions, qu'à peine oſerions-nous hazarder en Vers. Ils ont beaucoup plus de Verbes que nous n'en avons; de même que les Grecs & les Latins, ils ſe ſervent d'Adjectifs compoſés pour exprimer par un ſeul mot ce que nous ne pouvons rendre dans notre Langue ſans recourir aux Périphraſes. Achille *aux pieds legers*, l'Aurore *aux doigts de roſe*, l'Hidre *à pluſieurs têtes*, le Crime *au front d'airain*, en ſont des exemples. Je pourrois vous en citer cent autres, ſoit de cette eſpece, ſoit d'une eſpece différente. Les Anglois ne diront pas moins bien *Tout-voyant*, *Tout-connoiſſant*, &c. que *Tout-puiſſant*. C'eſt ainſi que leur Langue, plus hardie que la nôtre, rend avec force par un ſeul Adjectif, ce que nous n'exprimons que plus foiblement par trois ou quatre mots.

L'Anglois, à l'exemple des Langues Sçavantes, permet encore aux Poëtes beaucoup plus d'inverſions dans les Phraſes & de tranſpoſitions dans les mots, que n'en permet le François; ſans vouloir cenſurer la ſévérité de notre Langue, on peut dire que cette ſageſſe, qui la rend ſi claire, eſt auſſi nuiſible à la Poëſie, que la hardieſſe de l'Anglois lui eſt avantageuſe. Le François paroît être la Langue de la raiſon, l'Anglois celle de l'enthouſiaſme. Le bon Sens qui eſt particulier à nos Voiſins, ne ſe fait point du tout ſentir dans le génie du langage qu'ils parlent, & il eſt étonnant que ce ſoit nous qui parlions celui de l'Europe qui eſt en effet le plus ſage & le plus raiſonnable.

Les Poëtes Anglois, lorſque les expreſſions de leur Langue leur paroiſſent trop foibles ou trop communes, ont la liberté d'en emprunter de nouvelles, ſoit des Langues mortes, ſoit des Langues polies qui ſe parlent aujourd'hui. Il leur eſt même permis de faire des mots nouveaux. Lorſque Corneille a dit:

» Ton bras eſt *invaincu*, mais non pas invincible.

il a été cenſuré par l'Académie, & le

mot n'a pas paſſé. Un Vers auſſi heureux eût fait fortune en Anglois, & le mot hazardé eût enrichi la Langue. Comme nous ne pouvons pas prendre toutes ces libertés, auſſi n'avons-nous pas comme les Anglois & les Italiens une eſpece de Langage à part pour la Poëſie.

Il n'eſt pas étonnant que les Poëtes Anglois qui ſe permettent tout, & à qui tout eſt permis, ayent mieux réuſſi que les nôtres, à rendre en Vers les deux Chefs-d'œuvre Epiques de l'Antiquité. On lit avec plaiſir le Virgile Anglois de M. Dryden. M. Pope dans ſon Homere, a encore atteint de plus près les beautés de ſon Original. Nous ne pouvons guéres nous flatter de voir jamais une bonne Traduction de l'Iliade en Vers François. Les Priviléges de notre Poëſie ſont trop bornés.

Les différentes meſures que les Anglois admettent dans leurs Vers de dix ſyllabes, les ſeuls preſque dont ils faſſent uſage, leur donne plus de variété, & à leurs Poëtes plus de facilité pour y exprimer leurs Penſées. Avec ces avantages & grand nombre d'autres dont ils jouiſſent, il n'eſt pas étonnant qu'ils puiſſent ſe paſſer de la Rime dans la Tragédie;

mais nous aurions tort de ſuivre leur exemple, nous qui n'avons pas les mêmes Priviléges. Les Auteurs qui voudroient nous faire renoncer à la Rime, parce que les Anglois en ont ſecoué le joug, ne raiſonnent pas autrement que ceux qui ont propoſé d'introduire les Dactiles & les Spondées dans nos Vers, parce que les Grecs & les Latins s'en ſont ſervi dans les leurs.

Chaque Langue a un génie différent; qu'il faut bien connoître avant que de décider ce qu'elle doit admettre ou rejetter dans la Poëſie. Ce qui convient à l'une, ne convient pas toujours à l'autre. Le François eſt trop chargé de Conſonnes & de mots durs pour pouvoir être meſuré comme le Latin. D'un autre côté, les Regles de notre Grammaire ſont trop ſévéres, les conſtructions de notre Langue trop ſages, les Licences de notre Poëſie trop reſſerrées pour qu'elle puiſſe ſe paſſer de la Rime, comme la Poëſie Angloiſe. Cependant examinons un peu ce que les Tragédies Angloiſes ont gagné à s'en affranchir. On ne voudroit retrancher la Rime de notre Poëſie Dramatique, que pour que nous y puſſions imiter la nature de plus près, &

porter plus haut le ſublime de la Tragédie ; voyons ſi les Anglois en ont retiré ces avantages.

Je ne parlerai pas de leur plus grand Tragique ; le génie de Shakeſpear, ennemi de toute contrainte, ne s'eſt pas moins affranchi des Regles de la Bienſéance & de la vraiſemblance même, que du joug de la Rime. C'eſt le premier Auteur Anglois qui ait oſé le ſecouer; tantôt il parle en Proſe, tantôt en Vers, quelquefois en Rime même : il dit les choſes comme elles ſe préſentent, & ſuit partout également & ſa pareſſe, & ſon génie. C'eſt ce qui fait que l'on trouve chez lui de ſi grandes beautés, & de ſi grands défauts.

Les Auteurs Dramatiques, qui l'ont pris pour modéle en le copiant en ce qu'il a de défectueux, ne l'ont pas à beaucoup près égalé en ce qu'il a de ſublime ; ils ſe ſont permis toutes ſes négligences, & ne les ont pas rachetées par les mêmes beautés. C'eſt par pareſſe que Shakeſpear a écrit pluſieurs de ſes Tragédies en Proſe, c'eſt manque de talent qu'en cela différens Auteurs l'ont imité. A l'égard des Tragédies purement en Proſe, M. Dryden nous ap-

prend que de ſon tems le Public en étoit abſolument las, & ſoutient qu'il n'eſt pas poſſible d'y réuſſir, à moins que de les ranimer par quelques Scenes comiques.

Voilà, Monſieur, le ſort qu'ont eu les Tragédies en Proſe ſur le Théâtre Anglois ; voyez ſi nous avons lieu de l'envier : la même choſe arriveroit infailliblement ſur le nôtre, ſi elles y étoient reçues. Le Public ſe dégouteroit bientôt des Piéces inſipides que nous y verrions paroître. Pour ſçavoir à quoi s'en tenir, je renvoye tous les gens qui ont du goût à la Tragédie d'Oedipe en Proſe. On ne comprend pas comment M. De la Motte, qui avoit du talent & un eſprit Philoſophique, ait ſi peu cultivé l'un, & fait un ſi mauvais uſage de l'autre.

Si nous banniſſions la Rime de la Tragédie, la Scene ſeroit en proye aux Ecrivains les plus médiocres, qui ne la déshonorent déja que trop par tant de Comédies inſipides ; ceux qui ont la malheureuſe facilité de faire de mauvais Romans, ne manqueroient pas de s'ériger en Auteurs de Tragédies. Ils s'engageroient volontiers dans une carriére qui ne leur paroîtroit pas pénible, & les

génies les plus heureux ne feroient pas tous leurs efforts pour s'y ſoutenir. On ſe néglige, quand on n'eſt pas averti par la difficulté de ſe tenir ſur ſes gardes. L'Eſprit eſt comme la Vertu, jamais il ne fait ſi bien uſage de toutes ſes forces, & ne brille avec plus d'éclat que quand il trouve des obſtacles.

Je viens à préſent aux Tragédies en Vers, qui ne différent des nôtres que par la ſuppreſſion de la Rime. On croiroit que les Poëtes Anglois, affranchis de ce joug, devroient y mieux imiter le véritable langage des Paſſions, que leur Dialogue devroit être plus naturel & mieux ſuivi que celui des Poëtes François; & pour tout dire, que leurs Tragédies devroient être plus parfaites que les nôtres. Il me ſemble néantmoins que le contraire eſt arrivé parmi eux. Les Auteurs Anglois, pour s'éloigner davantage du langage de la Proſe, ont recours à la hardieſſe des Figures. Ils affectent partout le ton Epique, qui dans la Tragédie eſt du moins auſſi contraire à la nature, que la Rime même. Un Prince agité de la plus violente Paſſion, s'interrompt au milieu du ſentiment, pour faire la deſcription la plus étendue & la

plus empoulée d'une Tempête. A la fin d'un Acte, quelque jalousie ou quelque fureur qui le posséde, il faut qu'il le termine par une comparaison fleurie. Ce défaut a tellement passé en usage chez les Anglois, que le Caton même du sage & judicieux M. Addison, c'est-à-dire leur Tragédie la plus réguliére, n'en est pas exempte. En un mot, sur leur Théâtre comme l'Auteur court sans cesse après l'esprit dans la Comédie, dans la Tragédie le Poëte est trop Epique : leurs Ouvrages Dramatiques en général sont remplis de beautés déplacées. Leur Dialogue, loin d'être plus naturel que le nôtre, n'est la plûpart du tems qu'un tissu d'Epigrammes ; c'est le Poëte qui répond, & non le Personnage qu'il introduit sur la Scene.

Si M. De la Motte a blâmé Racine, d'avoir dit, en parlant du Monstre qui fit périr Hippolyte :

„ Le Flot qui l'apporta recule épouvanté.

si le récit fleuri, que fait Théramene de la mort de ce Héros, lui a paru déplacé sur le Théâtre, qu'auroit-il pensé des Tragédies Angloises, où ces beautés Epiques sont si communes, & où d'ordinaire

dinaire elles font les plus recherchées & les plus applaudies?

Je releverois moins ce défaut des Poëtes Anglois, s'il ne venoit d'une cause qui leur fait honneur. Les Fautes que le Public voit avec le plus d'indulgence, sont celles d'un génie hardi; tel est celui des Poëtes Anglois : mais en leur rendant justice, en admirant même la fécondité de leur imagination, un Lecteur judicieux ne peut s'empêcher d'en condamner l'abus. Partout où il trouve de beaux Vers, il loue le talent; mais s'ils sortent de la Tragédie, il en blâme l'usage.

Les Poëtes Anglois suivant en cela le caractere de leur Nation, ne peuvent souffrir qu'aucun joug les captive. Ils ne reçoivent au Théâtre d'autres Regles que celles qui ne les gênent pas. Cependant leur Pégase feroit moins d'écarts, s'ils lui tenoient la bride de plus près. Il ressemble aux Coursiers de leur Pays, il a moins besoin d'éperon pour lui donner de l'ardeur, que d'un mord pour retenir sa fougue. Les Poëtes Anglois se plaisent à entretenir une erreur qui favorise leur paresse; ils regardent toutes les Regles comme arbitraires : il en est

néantmoins qui doivent être inviolables. Ce n'eſt ni parce que les Grecs & les Romains ont ſuivi telle ou telle Regle que nous nous y ſoumettons, ni même, comme les Anglois nous le reprochent, parce que nous ſommes un Peuple ſervile & imitateur, mais parce que l'expérience nous en a démontré l'utilité, parce que nous ſommes ſûrs que ces Regles ſont priſes d'après la nature, & qu'elles ne ſont autre choſe que les moyens les plus ſûrs & les plus courts pour y arriver. Leur fameux Shakeſpear eſt un exemple frappant du danger que l'on court à s'en écarter. Ce Poëte, un des grands Génies qui ayent peut-être jamais exiſté, pour avoir ignoré les Regles des Anciens, ou pour n'avoir pas voulu les ſuivre, n'a pas produit un ſeul Ouvrage qui ne ſoit un Monſtre dans ſon eſpece; s'il y a dans tous, des endroits admirables, il n'y en a pas un dont on puiſſe ſoutenir la Lecture d'un bout à l'autre.

Pour affranchir notre Tragédie du joug de la Rime, on nous renvoye à l'exemple des Anglois, mais on ne nous dit pas à quel prix ils en ont racheté la contrainte. On ne nous permettroit pas de remplacer comme eux la Rime par

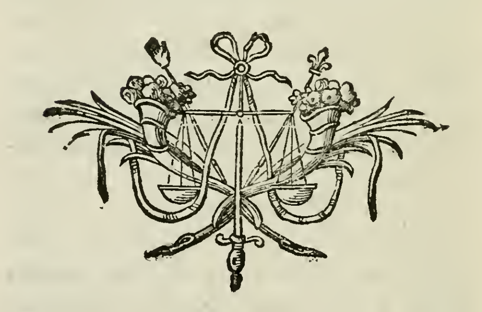
tout ce que la Poësie Epique a de plus riche ; & ce qui passe chez eux pour beauté, seroit regardé chez nous comme un défaut. Qu'en arriveroit-il ? Que la Tragédie tomberoit bien-tôt dans le familier, c'est-à-dire, dans le bas ; car dans le Tragique, le bas & le familier sont tout un. Ceux qui voudroient éviter ce ton, si contraire au caractere de la Tragédie, qui doit être toujours noble, seroient obligés de recourir, comme les Anglois, à la hardiesse des figures, qui les éloigneroit encore plus de la nature. Enfin, je crois la Majesté du Cothurne incompatible avec la Prose ; & dans notre Langue, la Versification sans Rime approcheroit trop du Discours ordinaire.

Voilà, Monsieur, beaucoup de raisonnemens sur cette matiére, qu'à mon ordinaire j'ai cousus à la suite les uns des autres, sans liaison & sans méthode ; aussi n'ai-je pas prétendu entrer moi-même en dispute réguliere avec les Partisans des Tragédies en Prose ou sans Rime : je ne me suis proposé d'autre but que de vous fournir de nouvelles Armes pour leur faire tête, au cas qu'il vous prenne envie de rentrer en lice. Avec tous mes efforts

je ne pourrois pas m'en ſervir avec autant d'avantage que vous. Dans les combats Littéraires, comme dans ceux où les Hommes expoſent leur vie, ce n'eſt pas la force des Armes, c'eſt l'Art de l'employer qui aſſure la victoire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXII.

A Monſieur le Comte D E C***

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL me paroît qu'autant la Philoſophie & les Sciences abſtraites ont fait de progrès en Angleterre, autant le Gout & les beaux Arts y ſont peu avancés. Les Anglois à bien des égards ne ſont pas encore au point où nous étions il y a deux Siécles. On ne peut nier qu'ils ne ſe ſoient véritablement diſtingués dans la Poëſie. Mais ſi chez eux elle a pris l'eſſor le plus hardi du côté du génie, elle s'eſt peu perfectionnée du côté du gout. Cette fineſſe d'eſprit ſans laquelle on ne fait rien de vrayement beau dans quelque genre que ce ſoit, manque à la plûpart de leurs Auteurs; Waller, Addiſon, le Comte de Shafteſbury, Pope, & quelques autres exceptés, on ne peut gueres louer dans leurs Écrivains que la juſteſſe du raiſonnement, ou la force de l'imagination. Ils ont beaucoup d'ouvra-

ges marqués au Coin du Génie ; ils en ont bien peu qui portent le caractere des graces. Avec un peu plus de ſageſſe & de gout, Milton eût fait un Chef-d'œuvre de ſon Paradis perdu.

Chaque Nation a ſon mérite particulier. Les Italiens ſe piquent d'eſprit, & les Anglois de génie. Les François peuvent ſe piquer de gout. Ils n'eſt point de Langues polies où nos bons Ouvrages n'ayent été traduits, & n'ayent ſouvent ſervi de modéles : nos Voiſins n'avouent pas toutes les obligations qu'ils nous ont. La Langue Françoiſe eſt devenue pour ainſi-dire la Langue de l'Europe, & ſemble deſtinée à la gloire de ſuccéder au Latin. Il n'eſt pas étonnant que des Peuples ſoumis aux Romains parlaſſent leur Langue ; mais pourquoi le François eſt-il aujourd'hui ſi commun dans toutes les Cours de l'Europe ? Pourquoi à celle de Londres le parle-t-on auſſi familiérement que l'Anglois ou l'Allemand, ſi ce n'eſt parce que nous donnons le ton à nos Voiſins pour toutes les choſes qui ſont du reſſort de l'agrément & des graces ? Ce conſentement unanime des Peuples éclairés qui nous environnent, eſt un témoignage qui ne peut être ſuſpect.

Vous, Monſieur, dont l'eſprit sûr & pénétrant s'étend également & aux Sciences & aux beaux Arts, vous qui connoiſſez les Anglois & leurs Productions de toutes eſpeces, daignez m'apprendre pourquoi il réuſſiſſent ſi peu dans toutes les choſes qui dépendent du gout, & pourquoi dans tout ce qu'ils font, les graces leur ſont ſi peu familiéres. L'exactitude & le Compas Géométrique ſeroient-ils en effet contraires aux graces? La contrainte que la Régle impoſe éloigneroit-elle du gout? Vous qui poſſédez ce don précieux dans toute ſon étendue, apprenez-moi ce que c'eſt que ce gout que des hommes du plus grand mérite, & des Nations entieres ont cherché inutilement. Les Romains qui dans les Lettres ont été les Rivaux des Grecs, n'ont pas pû même être leurs Diſciples dans les Arts. Si les Sciences ſeules pouvoient donner le gout, où devroit-il être plus commun qu'en ce Pays-ci. Aucun Peuple ne les a cultivées avec plus de ſuccès que les Anglois; cependant en ce point les modeles des Anciens, & les exemples des Modernes, leur ont été également inutiles.

Il eſt, ſi je ne me trompe, bien plus

aiſé de peindre le Gout ſous des images ſenſibles & particulieres, que d'en donner une définition générale & Métaphyſique. On pourroit le communiquer ſi on pouvoit le définir. Mais il eſt du nombre de ces choſes que l'on ne connoît gueres que par des qualités négatives, & dont l'eſſentiel a juſqu'ici échappé aux recherches de l'eſprit humain. Auſſi les plus grands Maîtres de cet Art nous ont bien marqué les défauts qui y ſont contraires, mais ils ne nous ont pas découvert les beautés qui en ſont la ſource. Ils nous ont plutôt montré les voyes qui en détournent, que les ſentiers qui y conduiſent : je dis ſentier, car toutes les routes qui ménent à la vérité ſont étroites. Au beau des ouvrages d'eſprit qui en eſt le vrai, de même qu'à la vertu qui eſt le vrai de la Morale, on ne peut arriver que par des chemins difficiles & peu frayés. S'il eſt quelques talens qui excellent ſans qu'il en coûte preſque aucun effort, s'il eſt quelques hommes aſſez heureuſement nés pour qu'ils n'euſſent de peine qu'à être vicieux, ces exemples ſont honneur à notre nature, mais ne tirent point à conſéquence. Les Pithagoriciens faiſoient le bien certain &

fini, & le mal incertain & infini : on peut dire la même chose du gout, mille routes en détournent, une seule y conduit. Ceux mêmes qui ont eu le bonheur de la trouver, n'ont pu l'enseigner aux autres. Ce choix dépend peut-être d'une certaine délicatesse de sentimens que les Regles ne peuvent donner.

Platon lui-même dont nous avons deux Dialogues intitulés : *Du Beau*, enseigne plutôt ce que le Beau n'est pas, que ce qu'il est.

Peut-être le Gout n'est-il dans le général que l'ordre le plus simple & le plus naturel des choses, & dans les détails que l'expression la plus noble & la plus convenable. Si je jette les yeux sur un Tableau du Correge, si je lis une Tragédie de Racine, l'un & l'autre me confirment également dans cette idée. J'ose même dire qu'elle s'accorde avec les principes de l'ingénieux Auteur de l'*Essai sur le Beau*, Ouvrage aussi propre à former les Mœurs que le Gout, & où regnent en effet *la Vérité*, *l'Ordre*, *l'Honnête* & *le Décent*, qui, comme il le dit lui-même, constituent le Beau essentiel que nous cherchons naturellement dans un Ouvrage d'esprit.

Selon lui dans le Physique comme dans le Moral, l'ordre est toujours le fondement du Beau. Pourquoi un Edifice nous plaît-il ? C'est que la similitude, l'égalité, la convenance des parties du Bâtiment, réduit tout à une espece d'unité qui contente notre raison. *

Dans les Ouvrages d'esprit l'ordre est absolument nécessaire, parce qu'il y en a un entre les vérités. Cependant dans le sens où je l'emploie ici, il ne signifie pas cette méthode séche & désagréable, qui marche toujours par premiers & par seconds points, par articles & par sections. Cette pratique de l'École est diamétralement opposée au Gout. L'ordre dont je veux parler, consiste dans une succession naturelle d'idées, dont l'enchaînement est toujours senti, quoiqu'il ne soit pas prononcé ; dans cette attention à mettre chaque vérité dans son vrai point de vue, *ensorte que les premieres éclairent les suivantes, & que celles-ci à leur tour donnent aux premieres par leur suite naturelle une espece de nouvel éclat.* Je veux parler enfin de ces transitions heureuses qui annoncent toujours un Écrivain du premier ordre, & dont les

* ESSAI SUR LE BEAU.

Auteurs médiocres ne connoiſſent point l'art ; dans ces tranſitions, dis-je, qui en liant les différentes parties du diſcours, l'enrichiſſent par des beautés qui paroiſſent naître du fonds du ſujet, mais auſquels il ne s'attendoit pas. Un Lecteur judicieux, & capable de déduire les conſéquences des principes, ne vous ſçait pas grand gré de le conduire par des routes qu'il a prévues ; l'unique moyen de lui plaire, eſt de les ſemer de fleurs.

Cet ordre tel que je l'explique, eſt en effet ce qui ſe trouve le moins dans les ouvrages des Anglois. L'eſprit ſemble partout tenir de la nature du corps. Les Habitans de cette Iſle ont je ne ſçai quoi de roide dans leur contenance, & de dur dans tous leurs mouvemens. Il y en a peu qui joignent les graces à la beauté des traits, ou la nobleſſe à l'avantage de la taille. Leurs Entretiens, leurs Écrits, leurs vertus même ; tout ſe reſſent un peu de la dureté qu'ils ont dans le caractere.

Il eſt encore rare que les Anglois cherchent dans les expreſſions autre choſe que la force : la plûpart d'entr'eux ne veulent pas même admettre la diſtinction

des expressions nobles ou basses. On pourroit presque douter si les unes les affectent, puisqu'ils n'ont pas le tact assez délicat pour être blessés des autres.

Ceux des Ouvrages François au contraire où le gout est joint à l'invention, sont également remarquables & par cet ordre simple & naturel des idées, & par l'heureux choix des expressions dont elles sont revêtues. Persuadés qu'une idée ne peut paroître belle, si elle n'est noblement exprimée, nous ne permettons pas plus à un Écrivain de se négliger dans le choix de ses mots, que dans l'arrangement de ses pensées.

Un des Poëtes Anglois qui a eu le plus d'esprit, M. Dryden a très-bien remarqué que comme nos habillemens doivent être modestes, les expressions qui sont les habillemens de nos pensées, doivent être décentes; mais lui-même en cet endroit péche contre la regle qu'il propose aux autres. Il compare les mots à ceux de nos vêtemens que la bienséance ne permet pas de nommer. Les Écrivains Anglois paroissent ignorer que les graces ne peuvent se trouver nulle part sans la décence.

Nous avons emprunté de la sensation

du Palais le mot de Gout, pour exprimer ce jugement que nous formons des choſes qui ne ſont pas ſujettes à des regles certaines ou ſuſceptibles de démonſtrations évidentes. Cette métaphore eſt d'autant plus juſte qu'en effet le gout paroît perſonnel & indéterminé dans tout de même que dans notre Palais, & dans nos autres ſens. Nos eſprits ſont différemment affectés par les mêmes choſes lorſqu'elles ſont d'une nature à ne pas pouvoir être démontrées.

Ce qui plaît à Paris révolte à Londres. Les vieillards & les jeunes gens penſent & ſentent différemment. Ainſi les Pays, l'âge, la diverſité de caractere ou d'inclinations, ſont autant de ſources de variations dans les gouts. Il paroît s'enſuivre de-là que la Beauté, en quelque genre que ce ſoit, n'ait rien de fixe & d'abſolu. Mais s'il y a des gouts de mode & de caprice, les uns acquis par l'habitude, les autres produits par des affections particulieres, peut-être y en a-t-il un eſſentiel, fondé ſur la nature & ſur la vérité; & je ſerois tenté de croire que toutes les diſputes qui naiſſent à ce ſujet ne viennent que faute de faire cette diſtinction.

En effet ce qui eſt vraiement beau;

indépendamment de toute convention & par ſa propre excellence, ſemble plaire à la raiſon. Si dans les Arts & dans les Ouvrages d'eſprit, tous les hommes ne ſont pas touchés de ce que j'appelle Beauté réelle, c'eſt que les uns n'ont pas reçu de la nature le ſens qui en peut être affecté, & que les autres ne l'ont pas aſſez exercé pour en juger ſainement. Mais tous ceux qui ſont faits pour l'appercevoir, la reconnoiſſent également quelque part qu'elle ſe trouve. Dans le Moral, de même que dans le Phyſique, il n'y a que ceux qui ont des yeux qui voyent.

Si le gout étoit purement arbitraire, pourquoi dans tout ce qui eſt de ſon reſſort la France donneroit-elle le ton à l'Europe? Cette préférence qu'aujourd'hui l'on accorde aux Chefs-d'œuvre des Grecs & des Romains ſur les productions quelquefois ingénieuſes, mais toujours fantaſques des Goths, paroît fondée dans la Nature, & peut avoir une cauſe Phyſique qui n'ait pas encore été développée. Dans tous les genres nous connoiſſons aſſez bien les effets, mais il en eſt peu où nous puiſſions remonter juſqu'aux cauſes.

La Métaphyſique qui peut ſeule nous ouvrir les voyes qui conduiſent aux premiers principes de chaque choſe, eſt une Science qui paroît commune, parce que tout le monde en parle. Le Bel-eſprit croit la connoître, le Philoſophe croit l'enſeigner. Mais c'eſt un Océan immenſe, où toutes les connoiſſances humaines, comme autant de fleuves, viennent s'abîmer. Si des hommes d'un génie ſupérieur & d'un ſentiment exquis y ont fait quelques découvertes, combien d'autres ſe ſont perdus dans ces Mers inconnues! On n'a point encore trouvé de Bouſſole sûre pour s'y conduire. Bacon, Deſcartes, Locke, en ont heureuſement ſondé quelques eſpaces; mais en combien d'autres leurs efforts ont-ils été inutiles! Et peut-être en eſt-il dont l'eſprit humain ne doit jamais ſe permettre de tenter les profondeurs.

Je ſuis, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du premier Volume.



